

Édouard Schuré



LE DÉVEIL DE L'ÂME CELTIQUE



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit. Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.



© Arbre d'Or, Genève, juin 2004

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

Édouard Schuré

LE RÉVEIL DE
L'ÂME CELTIQUE

précédé de

LES LÉGENDES
DE LA BRETAGNE
ET LE GÉNIE CELTIQUE

À mon ami

Charles de Pomairols

*À vous, qui avez montré, dans votre
Lamartine, l'âme Française embrassant
tout l'horizon de l'Humanité, je dédie ce
livre qui cherche l'âme Celtique à sa source.*

E. S.

L'ÂME CELTIQUE

L'âme celtique est l'âme intérieure et profonde de la France. C'est d'elle que viennent les impulsions élémentaires comme les hautes inspirations du peuple français. Impressionnable, vibrante, impétueuse, elle court aux extrêmes et a besoin d'être dominée pour trouver son équilibre. Livrée à l'instinct, elle sera la colère, la révolte, l'anarchie ; ramenée à son essence supérieure, elle s'appellera : intuition, sympathie, humanité. Druidesse passionnée ou Voyante sublime, l'âme celtique est dans notre histoire la glorieuse qui toujours rebondit de ses défaites, la grande dormeuse qui toujours ressuscite, de ses sommeils séculaires. Écrasée par le génie latin, opprimée par la puissance franque, criblée d'ironie par l'esprit gaulois, l'antique prophétesse n'en ressort pas moins d'âge en âge de sa forêt épaisse. Elle reparaît, jeune toujours, et couronnée de rameaux verts. Ses plus profondes léthargies annoncent ses plus éclatants réveils. Car l'âme est la partie divine, le foyer inspirateur de l'homme. Et comme les hommes, les peuples ont une âme. Qu'elle s'obscurcisse et s'éteigne, le peuple dégénère et

meurt ; qu'elle s'allume et brille de toute sa lumière, et il accomplira sa mission dans le monde. Or, pour qu'un homme ou un peuple remplisse toute sa mission, il faut que son âme arrive à la plénitude de sa conscience, à l'entière possession d'elle-même.

Voilà ce qui n'est pas encore advenu, mais ce qui se prépare pour l'âme celtique de la France. La Bretagne est son vieux sanctuaire, mais elle vit, elle palpite sur toute l'étendue de notre sol et dans toutes les périodes de notre histoire, depuis la guerre des Gaules jusqu'à la guerre de Cent ans, et de celle-ci à la Révolution française, et aujourd'hui elle est prête à dire au monde son secret. Elle n'a cessé de parler par les héros, les poètes et les penseurs de la France. Je l'ai cherchée ici, à sa source, dans quelques-unes de nos vieilles légendes et dans les paysages qui furent leur berceau.

La Légende, rêve lucide de l'âme d'un peuple, est sa manifestation directe, sa révélation vivante.

Comme une double conscience plus profonde, elle reflète l'Avenir dans le Passé. Des figures merveilleuses apparaissent dans son miroir magique et parlent de ces vérités qui sont au-dessus des temps.

Si les destinées de la race germanique sont écrites dans l'Edda, la mission du génie celtique brille dans les triades des bardes, elle se personnifie dans les grandes légendes de saint Patrice, de Merlin l'En-

chanteur et du mage Taliésinn. Mais souvent les fils oublieux ne se souviennent plus de leurs ancêtres. J'ai tenté de faire revivre ces premiers prophètes de notre race, qui savaient le passé et voyaient l'avenir, parce qu'ils vivaient dans l'Éternel-Présent.

Ô Âme celtique, toi qui dors au cœur de la France et qui veilles au-dessus d'elle, j'aurais voulu faire vibrer toutes les cordes de ta harpe mélodieuse, et je n'ai pu qu'en tirer quelques notes éparses. Mais, si tout livre n'est par lui-même qu'un verbe imparfait, puisses-tu, âme tendre et puissante, connaître un jour tes plus intimes profondeurs et tes plus vastes harmonies ! Alors, oubliant tes longs deuils et tes égarements, ta parole ne sera plus une lettre morte, mais une parole de vie, et tu diras — avec la voix de l'Âme — aux nations sœurs — ton verbe d'amour, de justice et de fraternité !

Jusqu'à présent la légende n'a été guère chez nous qu'un objet d'érudition ou de fantaisie. Son importance au point de vue de la philosophie de l'histoire et de la psychologie intime ou transcendante n'a pas encore été mise en lumière. Le romantisme avait traité les légendes comme de simples thèmes à imagination. On a compris depuis qu'elles sont la poésie même en ce qu'elle a de plus subtil, se manifestant dans un état d'âme intuitif que nous appelons inconscient, et qui ressemble parfois à une conscience supérieure. Replacer la légende en son cadre pittoresque

et sur son terrain historique m'a semblé la meilleure manière d'en épanouir la fleur, d'en exprimer tout le suc et tout le parfum.

Ce livre n'est donc qu'une première et humble gerbe cueillie dans une ample moisson.

Noël 1891
Édouard Schuré

LES LÉGENDES DE LA BRETAGNE ET LE GÉNIE CELTIQUE (1891)

La Bretagne est de toutes nos provinces celle qui offre encore de nos jours la race la plus pure, les plus vieilles traditions, la physionomie la plus originale. Si la Provence est le pôle latin de la France, la Bretagne en est le pôle celtique. L'une lui a transmis le courant classique de la Grèce et de Rome ; l'autre lui a renvoyé le courant mystérieux, mais non moins puissant, qui jaillit de sa source primitive avec le reflux des races sœurs du nord-ouest de l'Europe. La Provence se souvient d'avoir été le royaume d'Arles, le pays de la langue d'oc et des troubadours contre les barbares du Nord. La Bretagne oublie moins encore qu'elle a été l'Armorique, le royaume de Breiz-Izel contre ces mêmes Franks, et qu'un de ses rois, Noménoé, poursuivit un empereur carolingien jusque sous les murs de Paris. Celtes, Latins et Franks, trois races, trois génies, trois mondes, si opposés qu'ils paraissent irréconciliables. Et pourtant le génie français n'est-il pas justement le résultat de leur harmonie ou de leur équilibre instable ? À toutes les époques de notre histoire, on les voit se battre, se mêler et s'unir sans jamais se confondre totalement. S'il me fallait caractériser d'un aperçu sommaire la trinité vivante qui

constitue cet être moral qu'on appelle la nation française, je dirai que le génie franck, par la monarchie et la féodalité, en constitua l'ossature et le corps solide ; le génie latin, qui nous a si fortement imprimé son sceau et sa forme par la conquête romaine, par l'Église et par l'Université, y joue le rôle de l'intellect. Quant au génie celtique, c'est à la fois le sang qui coule dans ses veines, l'âme profonde qui agite son corps et sa conscience seconde, secrète inspiratrice de son intellect. C'est du tempérament et de l'âme celtiques de la France que viennent ses mouvements incalculables, ses soubresauts les plus terribles comme ses plus sublimes inspirations.

Mais, de même que la race celtique primitive eut deux branches essentielles dont les rejetons se retrouvent çà et là, les Gaëls et les Kymris, de même le génie celtique se montre à nous sous deux faces. L'une joviale et railleuse, celle qu'a vue César et qu'il définit par ces mots : « Les Gaulois sont changeants et amants des choses nouvelles. » C'est l'esprit gaulois proprement dit, léger, pénétrant et vif comme l'air, un peu grivois et moqueur, facilement superficiel. L'autre face est le génie Kymrique grave jusqu'à la lourdeur, sérieux jusqu'à la tristesse, tenace jusqu'à l'obstination, mais profond et passionné, gardant au fond de son cœur des trésors de fidélité et d'enthousiasme, souvent excessif et violent, mais doué de hautes facultés poétiques, d'un véritable don d'intuition et de pro-

phétie. C'est ce côté de la nature celtique qui prédomine en Irlande, dans le pays de Galles et dans notre Armorique. On dirait que l'élite de la race s'est réfugiée dans ces pays sauvages, pour s'y défendre derrière ses forêts, ses montagnes et ses récifs et y veiller sur l'arche sainte des souvenirs contre des conquérants destructeurs. L'Angleterre saxonne et normande n'a pu s'assimiler l'Irlande celtique. La France gauloise et latine, a fini par s'attacher la Bretagne et même par l'aimer. L'importance de cette province est donc capitale, dans notre histoire. Elle représente pour nous le réservoir du génie celtique. Génie de résistance indomptable, d'exploration hardie. Noménoé, Du Guesclin, Duguay-Trouin, Lanoue, La Tour d'Auvergne, Moreau l'incarnent. C'est de Bretagne aussi que la France a reçu plus d'une fois les mots d'ordre de son orientation philosophique, religieuse ou poétique. Abailard, Descartes, Chateaubriand, Lamennais furent des Bretons. Mais ce n'est que dans notre siècle qu'on a compris le rôle le plus intime de la Bretagne dans notre histoire. En assistant à la résurrection de la poésie celtique, la France a en quelque sorte reconnu son âme ancienne, qui remontait pleine de rêve et d'infini d'un passé perdu. Elle s'est étonnée d'abord devant cette apparition étrange, aux yeux d'outremer, à la voix tour à tour rude et tendre, enflée de grandes colères ou frémissante de mélancolie suave, comme la harpe d'Ossian, comme le vieil Atlantique d'où elle

venait. « Qui es-tu ? — Jadis j'étais en toi, j'étais la meilleure partie de toi-même, mais tu m'as chassée, répond la pâle prophétesse. — En vérité ? je ne m'en souviens plus, dit l'autre, mais tu remues dans mon cœur des fibres inconnues et tu me fais revoir un monde oublié. Allons, parle, chante encore ! Peut-être m'apprendras-tu quelque secret de ma propre destinée... » Ainsi la France, se souvenant qu'elle fut la Gaule, s'est habituée à écouter la voix de la Bretagne et celle du vieux monde celtique.

Il y a une trentaine d'années, M. Ernest Renan résumait les belles publications de M. de la Villemarqué et de lady Charlotte Guest. Dans cet article, resté célèbre, sur la *Poésie des races celtiques*, il définissait de sa plume d'or le génie de sa race¹. Négligeant peut-être un peu trop son côté mâle et ne s'attachant qu'à son côté féminin, il en distillait la fleur pour l'enfermer dans un flacon ciselé. Ce beau travail, qui fut pour nombre de personnes une révélation, n'est pas à refaire. Le but que je me propose est différent. Un voyage rapide à travers la Basse-Bretagne a évoqué devant moi quelques-unes des grandes légendes où le génie celtique a trouvé sa plus forte expression. Plusieurs sont demeurées à l'état fruste dans la tradition populaire ; d'autres ont été détournées de leur sens primitif par les trouvères normands ou français et par

¹ Cet article, publié dans *La Revue des Deux-Mondes*, fait partie des *Essais de morale et de critique* (NDA).

les gens d'Église. Beaucoup de grands personnages communs à la tradition galloise, cambrienne et bretonne, par exemple Merlin l'Enchanteur, ont eu dans la poésie du moyen âge le même sort que cet illustre magicien. La fée Viviane, voulant le garder pour elle, l'entoura neuf fois d'une guirlande de fleurs en prononçant une formule magique qu'elle lui avait dérobée. Il s'endormit d'un profond sommeil et ne réveilla plus. Mais lorsqu'on touche le sol breton, les âges lointains et leurs créations revivent d'une singulière intensité, avec leur couleur sauvage ou mystique, et parfois leur sens profond, éternel, legs prophétique qu'ils ont fait aux âges futurs. Ajoutons que la poésie populaire, encore vivante en Basse-Bretagne, a été recueillie avec une scrupuleuse et pieuse exactitude par M. Luzel dans ses *Gwerziou* et ses *Soniou*. Ce sont comme les derniers soupirs de l'âme celtique qui se raconte elle-même dans son rêve².

Dans cette courte promenade à travers la Bretagne d'aujourd'hui, j'essaierai donc d'esquisser une histoire du génie celtique en ses périodes vitales, et de pénétrer dans son arcane à travers ses grandes légendes.

² *Soniou Breiz-Izel, chansons populaires de la Basse-Bretagne*, recueillies et traduites par M. Luzel. Ce beau recueil est précédé d'une introduction de M. Le Braz, qui, poète lui-même et grand folkloriste, a su donner un tableau vivant et complet de la poésie populaire dans la Bretagne celtique d'aujourd'hui.

I. — Le Morbihan ; Les Celtes d'avant l'histoire ; Bataille contre César

Pour entrer de plein pied dans le vieux monde celtique, il faut aborder la Bretagne par le midi. Le sombre Morbihan et l'âpre Finistère ont conservé quelque chose de leur physionomie ancienne. Sans doute les noires forêts, où des houx grands comme des chênes formaient des haies colossales, les marais où le buffle, le cerf et l'élan plongeaient leurs naseaux fumants, ont disparu. Mais les mêmes vagues enveloppent toujours les mêmes îles sauvages et les côtes déchiquetées à l'infini ; les innombrables dolmens, les menhirs dressent toujours leurs profils bizarres sur les landes ; les costumes des habitants rappellent encore un passé lointain ; et leur langue singulièrement primitive, à l'accent guttural et aux voyelles franches, aux consonnes sonores, tantôt rude comme un cri d'oiseau de mer, tantôt douce comme un gazouillis de fauvette, est la vieille langue celtique, presque la même qui retentit au port de Kaërnarvon, au pays de Galles et sur les flancs du Snowdon, la montagne sacrée des bardes. Entrons donc en Morbihan pour y trouver quelques souvenirs de l'enfance de cette race qui se perd dans la nuit des temps.

La Loire, riante à Blois, majestueuse à Tours, s'at-

triste aux ardoisières d'Angers, près du sombre château du roi René, d'où les Plantagenêts régnèrent si longtemps sur la France. Il semble qu'elle regrette ses berges boisées, ses châteaux somptueux paresseusement mirés dans ses eaux dormantes, séjours voluptueux de rois et de favorites. À Nantes, elle tourbillonne, furieuse, comme si elle se souvenait des noyades de Carrier. Bientôt elle se trouble, elle jaunit et se crispe à la houle des grosses marées. Adieu les doux méandres dans les molles contrées. Les rives s'écartent et s'aplatissent. Voici déjà les lourds navires de Saint-Nazaire qui reviennent des Antilles et du Mexique. Le bateau danse, secoué, par la lame. Déjà la Loire submergée n'est plus ; on roule sur l'océan. C'est ainsi qu'à l'embouchure du fleuve la France de la Renaissance et du moyen âge se perd peu à peu dans un autre monde, plus ancien et plus rude.

De Saint-Nazaire au Croizic, la côte et la race bretonne apparaissent. De larges plages blanches et fauves en sable fin, encadrées de rochers qui s'écroulent dans la mer en escaliers de géants. Des dunes, encore des dunes, où l'herbe maigre essaie en vain de pousser. Sur l'une d'elles s'élève en redoute le village de Bourg-de-Batz. Montons sur le clocher de l'église, une tour de soixante mètres, terminée en coupole, qui domine au loin le pays. Le soleil de juillet brûle les sables, et partout un vent froid souffle du large, chassant des brumes lumineuses sur la mer

échevelée. La terre plate, pailletée de flaques d'eau carrées, continue la mer à perte de vue. Ce sont les monotones marais salants. Ce pays, conquis sur la mer, faisait jadis partie de l'archipel des Vénètes, que César vint battre ici avec sa flotte. La dune même qui porte le village de Bourg-de-Batz aurait été alors, selon la tradition, cette île où les prêtresses namnètes se livraient à des danses nocturnes qui épouvantaient les navigateurs, et d'où elles partaient mystérieusement dans leurs barques pour rejoindre leurs époux par les nuits de pleine lune. Le castrum romain a chassé les sorcières gauloises de leur retraite. Aujourd'hui l'église chrétienne s'y dresse hautaine et solitaire. Je remarque que le chœur en est singulièrement bâti. Au lieu de continuer en droite ligne la nef, il oblique à gauche. On sait que par cette structure, les architectes du moyen âge voulurent imiter la tête du Christ penchée sur la croix. Elle est plus fréquente en Bretagne qu'ailleurs et trahit certainement le goût inné de cette race pour le symbolisme et la piété attendrie qu'elle apporte dans son sentiment religieux.

Bourg-de-Batz était célèbre autrefois par ses costumes multicolores et ses mœurs originales. On ne se mariait qu'entre gens du bourg, et c'étaient les jeunes filles qui faisaient les demandes en mariage par l'intermédiaire du tailleur. Une ronde furieuse des femmes autour des feux de la Saint-Jean y rap-

pelait encore les danses des prêtresses gauloises. Aujourd'hui, tout cela disparaît peu à peu devant la civilisation envahissante des stations balnéaires. Une vieille femme me montre pour quelques sous, dans sa maison, une collection d'affreuses figures de cire affublées de costumes de noce et me vend une chanson populaire imprimée. Musée, imprimerie, exploitation, voilà bien la fin des mœurs originales. Ici, comme dans le reste de la Bretagne, deux types parfaitement distincts me frappent dans la population, le type brun à pommettes saillantes, aux traits épais et forts ; le type blond, aux yeux bleus, aux traits énergiques et fins. L'un rappelle lointainement le type touranien, l'autre, le type aryen dans ce qu'il a de plus noble. Bien des races se sont mêlées sur ces côtes. Le type qui prédomine parmi les femmes est très pur : la figure allongée, le nez mince et droit ; de grands yeux tranquilles et chastes, le geste sobre, hiératique. À côté de ce type, j'en ai vu un autre, plus méridional, qui rappelle la charmante Velléda de Maindron : nez busqué, yeux hardis, taille mince et larges flancs avec la démarche onduleuse des cavales ; l'antique druidesse à côté de la madone.

La vraie Bretagne ne se révèle que plus loin, dans l'intérieur des terres, aux approches de Vannes. Un changement graduel se fait dans la physionomie du paysage. Aux champs cultivés succèdent de vastes pâturages semés de petits bois, comme en Norman-

die. Mais l'inégalité du terrain, ses mouvements brusques, son inquiétude constante annoncent le sol de la vieille Armorique. À chaque instant, le granit perce et se hérissé en pierres grisâtres. Et puis ondulent à perte de vue les collines recouvertes de bruyères violettes. Les landes maigres alternent avec les combes savoureuses. De distance en distance, des fissures s'ouvrent dans le grand plateau de granit qui forme la presqu'île armoricaine. Là, coulent profondément encaissées des rivières brunes. Elles serpentent mystérieusement entre les bois épais et les claires prairies et forment parfois des vallées charmantes. Les villages nichés sur ces collines ou dans ces plis de verdure se distinguent à peine des rochers ; car ils sont tous bâtis en granit gris. Grises aussi les églises, aux porches profonds, embroussaillés d'une végétation de pierre en gothique flamboyant. Les nefs sont souvent basses et humbles comme la dévotion de cette race fidèle à sa terre et à ses affections. Mais la hauteur des clochers carrés, à flèches aiguës et ajourées, à quatre tourbillons qui règnent sur ces campagnes, semble attester que dans ces populations la pensée religieuse domine souverainement et tyranniquement toutes les autres. Une lande, un dolmen, un calvaire, un fin clocher, et la mer qui gronde au loin, c'est toute la Bretagne. Austérité chrétienne bâtie sur la sauvagerie celtique. Le pays tout entier a l'air de se souvenir et de prier. Vaste sanctuaire d'où la vie

moderne est absente et qui s'immobilise dans la pensée de l'éternité.

C'est une vieille ville celtique que Vannes avec ses rues monstrueuses, ses maisons de granit et ses toits d'ardoise couverts d'une mousse jaune. On parle breton dans les rues. Les Vannetaises portent encore la grande cornette et le fichu bleu sur leur robe noire. Mais hâtons-nous vers le but. Dépassons Notre-Dame-d'Auray, la ville sainte des chouans, et acheminons-nous vers l'archipel du Morbihan, vers cette petite mer intérieure, qui, grâce à son isolement, à son labyrinthe de promontoires et d'îles, fut une des grandes citadelles et une des nécropoles des âges préhistoriques. Avant d'arriver à Karnac, la lande commence, aride, pierreuse, infinie. Des moutons noirs tondent le pré caillouteux. L'ajonc triste aux fleurs jaunes, l'ajonc noir dessine ses zigzags épineux au bord des routes. On est saisi de cette mélancolie du paysage breton si bien décrite par M. Renan. « Un vent froid plein de vagues et de tristesse s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissements. »

À Karnac, l'église elle-même a un air d'insolite et sauvage vétusté. Son porche latéral est bâti avec des blocs de granit taillés en d'énormes menhirs et res-

semble à l'entrée d'une caverne. La piété royaliste des habitants a élevé sur ce portail un baldaquin de pierre qui figure une couronne colossale. Elle rappelle plutôt un débris du monde antédiluvien. On dirait les défenses enchevêtrées de rennes ou de cerfs gigantesques, charriés au sommet d'un roc par un déluge, et l'on se croit transporté aux époques anciennes du globe. Non loin du bourg, s'élève une colline, un immense tumulus formé de pierres sèches amoncées, sous lequel des fouilles ont fait découvrir des haches dites *celtae*, en pierre polie de jade, des ossements calcinés et des grains de collier. Une chapelle surmonte le vieux galgal, où l'on allume les feux de la Saint-Jean et où les femmes des marins viennent prier pour leurs maris. De cette hauteur, qui commande un vaste horizon, on domine le plus grand sanctuaire celtique du continent. Horizon de landes, de plages désolées, de bras de mer et de presque-îles qui s'embrassent et s'enchevêtrent tristement. Le golfe du Morbihan, Belle-île, le promontoire de Quiberon se perdent dans la brume. L'œil est attiré, au premier plan, par des phalanges de pierres levées, semées en ligne droite et à distances égales dans les champs de bruyères. Ce sont les célèbres alignements de Carnac. Ils se divisent en trois groupes, celui du Ménec, celui de Kermario et celui de Kerlescan ; le premier de onze rangées, le second de dix, le troisième de treize, comprenant un total de 1 991 menhirs. Il y en avait le

double autrefois ; on en a fait des églises, des maisons et des routes. Ils atteignent en moyenne une hauteur de dix à douze pieds. Vue d'en haut et de loin, cette armée de rocs ressemble à un jeu d'échecs disposé là par des géants. L'impression n'est guère plus saisissante lorsqu'on approche et qu'on arpente les champs entre leurs rangées monotones. À la longue seulement, l'étonnement et la curiosité se mêlent à la sorte d'ennui que cause la vue de ces pierres fameuses, d'une énigmatique et d'une insolente régularité. Leur nudité farouche défie l'investigateur. Elles ont l'air de dire : « Vous ne saurez pas qui nous sommes, mais vous ne nous ôterez pas de là. » Parcourez ensuite l'archipel du Morbihan, l'île aux Moines, l'île d'Arz, la presque-île de Rhuys, et vous retrouverez partout ces pyramides informes, ces grands tumulus et ces tombelles qui font onduler la crête des collines ; allez voir la colossale table des Marchands coquettement posée sur trois rochers pointus comme pour jouer avec les lois de la pesanteur ; admirez le gigantesque menhir de Lokmariaquer, renversé par la foudre et brisé en quatre morceaux dont un seul mesure douze mètres ; songez que beaucoup de ces pierres ont dû être amenées là par mer, — car les géologues ont constaté que la plupart ne sont pas des roches du sol ; — pensez à tout cela, et vous vous demanderez quelles volontés opiniâtres, quels bras puissants ont taillé, transporté, dressé ces blocs énormes, ce qu'ils signifiaient

pour ces hommes primitifs, quelle civilisation, quelle religion se rattachent à ces premiers monuments de notre sol.

Parlant de ces menhirs, Geoffroy de Monmouth, le chroniqueur des plus vieilles traditions celtiques, dit : « Ces pierres sont magiques. Des géants les apportèrent autrefois. » Mais quels géants ? Peut-être ces Hyperboréens venus des régions boréales dont parlent les traditions grecques, premiers dompteurs du cheval et du chien, inventeurs des haches de silex, de la fronde et de l'arc, grands chasseurs d'aurochs, qui allaient devant eux, ivres de lumière et d'espace. Peut-être élevèrent-ils ces pierres en souvenir de leur victoire, comme un temple en l'honneur du soleil qu'ils adoraient. Peut-être leurs successeurs les Celtes se rassemblaient-ils ici, armée vivante et tumultueuse, au milieu de cette armée immobile de pierres, qui signifiait pour eux la présence symbolique des grands ancêtres. Peut-être est-ce dans ce lieu qu'avant de partir pour une de leurs expéditions ils élisaient le *brenn*, le chef, et l'élevaient sur leurs boucliers, à la lueur des éclairs, au roulement de la foudre, invoquant les dieux et les bravant du choc de leurs armes. Quoi qu'il en soit, les symboles primitifs sont par eux-mêmes un langage universel et compréhensible. La pierre dressée, le menhir, me semble le signe japhétique de la race blanche à sa formidable aurore. Audacieuse affirmation de l'homme indompté

et son premier cri vers Dieu. Révolte et adoration, cette race porte dans son cœur les deux forces initiales de toute évolution, centrifuge et centripète, qui sont les deux forces initiales de toute évolution naturelle et historique. Le menhir en est le témoignage et voilà peut-être pourquoi il exerce cet inquiétant prestige sur l'imagination populaire et sur l'esprit des savants.

Avant de quitter le Morbihan, allons faire une visite à l'île de Gavrinis. Fouetté par la pluie et la grêle, j'ai traversé la lande de Lokmariaquer, sinistre comme celle de Macbeth. Maintenant une barque à voile m'emporte dans la petite mer intérieure où un brick norvégien dort à l'ancre au milieu du golfe. Le ventre des nuées basses rampe sur les côtes. Averse sur averse ; les rafales couchent la voile sur le flot. Nous louvoyons sous le grain. Pour égayer mon pêcheur maussade, j'entonne la belle chanson bretonne : « Il vente ! il vente ! c'est l'vent d'la mer qui vous tourmente ! » et voici, le soleil s'éclaircit. Nous voguons sur un grand lac bleu d'acier d'où émergent des îles brunes. Ce ne sont pas les blanches sirènes de la Méditerranée, mais des filles osseuses de la vieille Hertha, des Nornes noires ou de vieilles druidesses accoudées et couchées au bord de cette mer écartée. Elles ont vu tant de choses qu'elles regardent passer avec indifférence et nous plaignent d'avoir perdu l'antique, foi des ancêtres. Car rangées en grand cycle,

ces îles ont fidèlement conservé, comme des colliers sur leurs seins, ou comme des casques sur leur tête, les tombeaux des ancêtres immémoriaux.

Nous voilà dans l'île de Gavrinis. Une allée montante, bordée d'une double haie d'ajoncs, conduit au sommet de cet îlot couronné par le plus beau tumulus de Bretagne. C'est une colline formée de pierres amoncelées à huit mètres de hauteur. On pénètre avec une chandelle dans un corridor maçonné en larges tables de granit. Cette allée couverte, ce long dolmen souterrain aboutit à une sorte de chambre mortuaire comme dans les tombeaux égyptiens. Elle est éclairée de côté par un orifice triangulaire. Les parois et le plafond sont grossièrement sculptés de rainures parallèles dont les circonvolutions forment des lignes bizarres, sorte de tatouage où l'on distingue des haches. Du haut de ce tumulus, la vue s'étend sur tout l'archipel du Morbihan. Il domine la mer à pic, comme à Saint-Malo la tombe de Chateaubriand. Elles sont sœurs, ces deux tombes bretonnes, solitaires fiancées du sauvage océan, bercées de son murmure infini.

Les tumulus étaient pour les Gaulois, les endroits sacrés par excellence. L'idée de l'immortalité de l'âme, si vivante chez eux, se rattache au culte des morts illustres. L'ancêtre, toujours présent par le tombeau, devient le protecteur de la race. De cet archipel partit la flotte des Vénètes qui alla combattre César, et

peut-être défila-t-elle devant cet îlot pour recevoir la consécration des prêtres et des prêtresses groupés sur ce tumulus et entourés de toute une population de vieillards, de femmes et d'enfants. Ils étaient venus de loin pour voir partir les lourds navires, charpentés en chêne, hauts comme des tours de siège, chargés de tout leur espoir, où reluisaient les cottes de mailles, les casques et les javelots de leurs fils, de leurs maris et de leurs pères. Druides et druidesses, les bras étendus, avaient invoqué les ancêtres d'une longue clameur et jeté sur les navires une pluie de verveines, de primevères et de trèfles. — Hélas ! toute cette flotte ne devait pas revenir. Le terrible proconsul la coula à fond ; les sénateurs Vénètes moururent dans les tortures. Toute la population fut vendue à l'encan, sous la lance, et dispersée dans le monde. — Ainsi périt la noble nation des Vénètes. Mais la conscience de l'Armorique a survécu dans ce cri : *Me zo deuzar armoriq.* « Et moi aussi, je suis Breton ! »

II. — La Bretagne païenne ; La Pointe du Raz , La ville d'Ys et la légende de Dahut

La Gaule asservie, latinisée, colonisée, le génie celtique se réfugia en Armorique. Pendant trois siècles, elle subit le joug des légions et du fisc romain, avec d'incessantes révoltes. Une partie de la population se réfugia en Grande-Bretagne, cet asile des druides et des bardes. Mais, au IV^e siècle, Mériadek revint en Armorique et en chassa les Romains. Du VI^e au IX^e siècle, la Bretagne resta indépendante. Cette époque, appelée la période des rois dans l'histoire de notre province celtique, est remplie par des guerres intestines. Quelquefois un chef réunit tous les autres sous son autorité et réussit à délivrer le pays d'une invasion de Franks ou de Normands. Il prend alors le titre de *pen-tiern*, de *conan* ou de roi d'Armorique. Aussi les noms de Mériadek, de Gradlon, de Noménoé et d'Alain Barbe-Torte résument-ils l'histoire bretonne de ces temps. Époque héroïque, barbare et sauvage, où éclate le côté païen de l'esprit celtique.

Si le Morbihan est le sanctuaire d'un monde pré-historique, le Finistère, avec les prodigieux récifs et les baies profondes de la côte ouest, est le centre principal de cette Bretagne bretonnante, indépendante, et païenne. Il nous en reste une série de tra-

ditions qui plongent dans le fin fond du paganisme et une légende originale. Allons la chercher dans le cadre océanien où elle est née, à cette pointe du Raz, extrémité, du monde occidental, qui lance au beau milieu de l'Atlantique un dernier et formidable écueil dont la sauvagerie avait déjà frappé d'une terreur religieuse les voyageurs anciens.

Enfermé entre ses côtes comme dans une forteresse, le Finistère offre à l'intérieur les vallées les plus vertes, les coins les plus exquis de la Bretagne, comme les bords de l'Isole et de l'Ellé chantés par Brizeux. Quimper, avec son élégante cathédrale ouvrée à jour, est niché dans un frais bassin de collines boisées ; du haut du Mont-Frugy on voit l'Odet serpenter dans une mer de forêts mamelonnées. Cependant en Bretagne, le grand personnage, le Maître, le tyran de la terre et des hommes, c'est l'Océan. On devine partout sa présence, même quand on ne le voit pas. On le sent dans ces rivières, brunes et noires, où le reflux remonte quelquefois à dix lieues, où des goélettes sont attachées sur les quais ou couchées sur la vase comme des cormorans malades. On le sent dans l'arbre tordu et ployé par la tempête, dans le vent salé qui crispe la lande, dans l'oiseau de mer qui vient y chercher le brin d'herbe pour son nid. On le rencontre dans ces marins aux yeux francs et hardis, à la chemise rabattue, au col nu brûlé par le soleil, la fleur et l'orgueil du pays, qui se promène dans les villages de l'intérieur ;

il revient sans cesse dans la conversation des vieilles accroupies au seuil des chaumes et des hommes assis sous les portes des petits cabarets, la pipe aux dents, le bonnet de laine sur l'oreille. On le retrouve, l'inévitable océan, jusque dans l'église où prient les femmes agenouillées. Car, suspendues à la voûte de la nef, en ex-voto, voici une foule de navires, aux flancs rouges et noirs, destinés à obtenir la protection de la Vierge, de l'Étoile de mer. Ne sont-ce pas les barques de l'Isis égyptienne ? Ah ! pour les yeux qui les regardent, que d'âmes ils ont menées dans l'autre monde, ces navires poudreux !

Il a son sourire aussi, le dieu terrible, et c'est dans la baie de Douarnenez qu'il faut aller le chercher. Une sirène, cette baie, lorsqu'on sort du port pour errer sur ses plages, où des sources claires filtrent des granits noirs, où les sveltes lavandières descendent sur les sables fauves ; une sirène dangereuse avec ses lointains fuyants, avec les lignes cadencées de ses anses et de ses caps, où, par les beaux soirs de pourpre et de safran, les ondes du large se brisent et chantent dans une coupe de saphir. C'est là que la tradition la plus accréditée place la ville d'Ys, la cité submergée. Mais avant de raconter son histoire, allons trouver l'Océan là où il règne, dans sa souveraineté absolue. On atteint la pointe du Raz, depuis Audierne, par l'intérieur des terres. D'abord quelques fonds de verdure et çà et là des bouquets d'arbres égaient encore la

campagne. Mais à mesure qu'on monte sur le plateau, le paysage s'appauvrit et se dénude. Oh ! qui rendra la tristesse de ces rideaux de pins ébranchés par le vent qui profilent sur le ciel gris leurs maigres colonnades, et celle du clocher de Tugeau qui se dessine sur la mer dans une cassure de terrain, et l'air d'abandon des sémaphores où paît une chèvre misérable attachée à un poteau ? Après Lescoff, on ne voit plus que de loin en loin un moulin à vent ou une bergère assise avec un fuseau sous une haie d'ajoncs. Enfin, on aperçoit le grand phare qui occupe l'extrémité de la pointe du Raz. Un sourd mugissement qui vient d'en bas annonce la proximité de la mer et par saccades fait trembler tout le promontoire. Quelques pas encore, et brusquement, derrière le phare, l'Océan apparaît de trois côtés. D'un seul coup, il s'est emparé de l'horizon et vous écrase de son immensité circulaire. Ici la terre finit, rongée, engloutie par le flot tout-puissant. Derrière ce rocher pointu qu'on voit devant soi et qui forme le bout du cap, on sent le vide de l'espace. On se croit lancé par-dessus l'enveloppe liquide du globe sur un écueil, au milieu de l'Atlantique. Il n'y a plus que la mer et le ciel, et entre les deux des noirs sombres sur l'abîme.

Tristis usque ad mortem, c'est la première et la dernière impression de la pointe du Raz. Elle s'exprime dans ce proverbe breton : « Secourez-moi, grand Dieu, ma barque est si petite et la mer est si grande ! » et

dans cet autre : « On ne peut rien contre la mer ni contre Dieu. » Un sentier étroit, vertigineux, grimpe autour du cap sauvagement découpé. Bientôt on aperçoit sous ses pieds ce qu'on appelle l'enfer de Plogoff. En travaillant un angle rentrant du roc, les vagues ont creusé une caverne et percé le promontoire de part en part. La rampe descend assez bas pour qu'à un point on voie un trou de lumière dans la caverne ; c'est son issue de l'autre côté du cap. À cet endroit, le granit est rouge ; sous l'eau, il est tapissé de lichens d'un blanc verdâtre et cadavéreux, ce qui donne à cette bouche de l'abîme quelque chose de particulièrement sinistre. Toujours les vagues y mènent une danse effrénée et s'y engouffrent avec de véritables détonations. Mais il faut s'asseoir à la pointe aiguë du cap, au tournant du sentier, pour goûter la beauté sauvage du panorama, qu'aucune vue océanienne ne surpasse en grandeur. On dirait qu'on se trouve sur le pic d'une montagne submergée dont la crête se prolonge sous l'eau et en ressort avec ses dents ébréchées. On plane sur un archipel d'îlots et de récifs. À vos pieds, sur un écueil, au ras du flot, c'est le phare de la Vieille. À deux lieues de là, cette mince ligne noire, qui le dirait ? c'est l'île de Sein, la célèbre île des neuf vierges prophétesses de l'Armorique ancienne. Entre les deux, c'est le Raz, où un courant formidable entraîne les navires et que « nul n'a passé sans mal ni frayeur », disent les Bretons. Cependant,

il n'y a pas d'autre chemin pour doubler le cap. Car au-delà de l'île de Sein, une chaîne de récifs s'étend à huit milles. Le phare d'Armen la termine. Et, plus loin, vers l'île d'Ouessant, perdu comme une bouée dans la solitude désolée de l'Atlantique, c'est le phare des Pierres-Noires. À droite et à gauche, en arrière du cap, il y a sept lieues de côtes ; mais estompées par les brumes, mangées par l'eau, elles paraissent invraisemblables, irréelles. Et s'accroît cette sensation de pleine mer, de marée montante et d'engloutissement de la terre dans le grand Océan. Mais il est superbe, il se redresse tout blanc de vagues, les jours de grande tempête, le vieux cap, quand les montagnes liquides se précipitent à l'assaut sur son éperon de granit. Alors personne ne pourrait tenir sur ses pentes escarpées. Les rafales d'écume baissent le promontoire à trois cents pieds au-dessus de la mer. Dans l'enfer de Plogoff, ce sont des salves d'artillerie. Le roc est secoué comme par un tremblement de terre, et dans le mugissement des eaux, dans l'incessante trépidation du sol et de l'air, dans la convulsion de tous les éléments, on ne voit, on n'entend plus rien.

Je suis allé me promener une grande heure, par un beau soir, dans la baie des Trépassés. C'est une large plage de sable qui termine un vallon désert. L'Atlantique s'encadre ici entre la pointe du Raz et la pointe du Van. Ses larges lames bleues et transparentes déroulent leurs volutes nacrées sur la grève nue, avec

une majestueuse monotonie. Les rayons obliques du soleil couchant jettent de l'or dans ces crinières d'Océanides. Et ce sont mille voix confondues dans un profond murmure, une polyphonie de rythmes et de mélodies dans une symphonie grandissante. La mer, — si désespérante là-haut, redevient ici l'enchanteresse caressante, la grande endormeuse de la souffrance humaine. Car sa musique parle des choses éternelles. Car l'âme, en se recueillant au fond d'elle-même, se dit qu'au milieu de ses naufrages et de ses abandons, il y a en elle aussi quelque chose qui ne meurt point et qui la relie à l'éternel. Ce lieu abandonné des humains, où la solitude de la terre se rencontre avec la solitude de l'océan, est, selon d'antiques légendes, le rendez-vous des âmes en peine. « Le peuple de ces côtes, dit le poète Claudien, entend les gémissements des ombres volant avec un léger bruit. Il voit passer les pâles fantômes des morts. » Selon Procope, les pêcheurs entendent heurter à leur porte à minuit. Ils se lèvent et trouvent sur la plage des barques vides qui se chargent d'hôtes invisibles. Poussés par une force inconnue, les pêcheurs prennent place au gouvernail. Le vent les emporte avec une rapidité étourdissante. Lorsqu'ils touchent à l'île de Bretagne, ils ne voient toujours personne. Mais ils entendent des voix qui appellent les passagers par leurs noms. Les barques s'allègent tout à coup ; les âmes sont parties. Selon la tradition chrétienne, encore vivante dans le peuple,

la baie des Trépassés est le rendez-vous des âmes des naufragés. Le jour des Morts, on les voit courir sur la lame comme une écume blanchâtre et fugitive, et toute la baie se remplit de voix, d'appels, de chuchotements. Une touchante imagination populaire fait se rencontrer ici les âmes de ceux qui se sont suicidés par amour et perdus dans la mort. Une fois par an, ils ont le droit de se revoir. Le flux les réunit, le reflux les sépare, et ils s'arrachent l'un à l'autre avec de longs gémissements.

Mais la plus curieuse tradition de ces côtes est celle de la cité submergée. La légende de la ville d'Ys est l'écho de l'Armorique païenne du IV^e et du V^e siècle. On y sent passer comme un ouragan la terreur des vieux cultes païens et celle de la passion des sens déchaînés dans la femme. À ces deux terreurs s'en mêle une troisième, c'est celle de l'Océan, qui joue dans ce drame le rôle de Némésis et du Destin. Le paganisme, la femme et l'Océan, ces trois désirs et ces trois peurs de l'homme, se combinent dans cette singulière tradition et finissent en une tempête d'épouvante.

Par une après-midi orageuse, je contournais avec un ami le haut des rochers qui s'échelonnent en promontoires, depuis la pointe de Brezelec jusqu'à celle du Van. Pas de côte plus féroce dans toute la Bretagne. La mer la déchiquette à l'infini. Là, ce sont de petits fjords, longs corridors où l'œil plonge d'en haut,

à pic. Ailleurs, les rochers s'avancent comme des castels féodaux. De loin, la pointe du Van ressemble à une forteresse massive, où le lichen noir trace des stries verticales. Quand on approche, c'est un labyrinthe d'îlots enchevêtrés qui ressemblent à des animaux antédiluviens ; mastodontes et mammouths gigantesques, couchés dans la mer. Les ravines, qui dévalent du haut de la lande, finissent en précipices, en gargouilles, en criques, où incessamment mugit, tourne, joue, travaille le flot. Ces ravines parfois ont leur flore, pâle flore rongée par la bise saline, fleurs jaunes d'ajoncs ou de genêts. Certains rochers qui descendent en entonnoir dans des criques mordues par la vague sont revêtus de petites fleurs blanches, étoilées. Rien de plus triste que ces fleurs tapissant l'abîme ; on dirait la dernière illusion attirante et trompeuse au bord du fond amer et noir de la vie. Quelquefois, perdue dans la lande, une ferme isolée rappelle le doux *home* ; ou, debout en face de l'infinie désolation de la mer, une chapelle en ruines se dresse comme une pensée immuable fixée sur l'invisible. De fortes ondées, envoyées par un orage montant du large, nous forcèrent à nous réfugier dans une ferme, à côté d'un moulin à vent, dont les deux bras noirs, immobiles, ressemblaient à des faux monstrueuses. La porte de cette ferme était fabriquée avec la plaque en tôle provenant d'un steamer échoué, et la chaudière rouillée de ce même navire était couchée dans

la cour. Le paysan, grave comme un chouan, nous fit asseoir près de la cheminée basse où grésillait un feu de lande. Les étincelles tourbillonnaient dans le foyer, et par les trous de la porte de fer, débris d'un naufrage, sifflait la tempête. De temps en temps, on entendait les grondements de la mer lointaine comme les coups d'un assaut répété. L'histoire du roi Gradlon et de sa fille m'était revenue à la vue de cette côte superbe et terrible. Je vais la dire telle que je la vis pendant cette heure, en regardant le feu et en écoutant la mer.

Dans cette partie de la Bretagne que nous nommons Finistère et que les Romains avaient nommée Corne de la Gaule, *cornu Galliae*, dont quelques-uns dérivent *Cornouailles*, régnait, au V^e siècle, le roi Gradhon. C'était un de ces chefs de clan, pirates et conquérants, qui, en prenant fait et cause pour les Bretons contre les Germains envahisseurs, devenaient quelques fois *conans* ou rois de tout le pays d'Armor. Jeune encore, il avait passé en Grande-Bretagne ; il avait guerroyé chez les Cambriens contre les Saxons ; il avait poussé, jusque chez les Pictes et les Scots. De sa dernière expédition dans le Nord, il avait ramené un cheval noir et une femme rousse. Le cheval, qui s'appelait Morvark, était superbe et indomptable. Il ne se laissait monter que par la reine Malgven et par le roi Gradlon. Lorsque d'autres le touchaient seulement ; il se cabrait en frémissant ; sa crinière se hériss-

sait toute droite sur son cou, et il fixait les gens de ses beaux noirs, presque humains, mais farouches, pendant qu'une flamme légère semblait sortir de ses naseaux, si bien qu'on reculait épouvanté. Non moins redoutable et belle était la reine du Nord, avec son diadème d'or, son corselet en mailles d'acier, d'où se dégageaient des bras d'une blancheur de neige, et les anneaux dorés de sa chevelure, qui retombaient sur son armure d'un bleu sombre, moins bleue et moins chatoyante que ses yeux. De quel exploit, de quel crime ou de quelle trahison cette proie splendide était-elle le prix ? Personne ne le sut jamais. On disait que Malgven était une magicienne, une Sène irlandaise ou une Saga scandinave qui avait fait périr son premier possesseur par le poison, pour suivre le chef armoricain. Triomphante, heureuse, elle régnait sur le cœur de Gradlon. Mais à peine celui-ci fut-il devenu roi de Cornouailles, que Malgven mourut subitement, ne laissant au roi qu'une fille née en mer pendant leurs aventures, et qui s'appelait Dahut.

À partir de ce moment, le roi tomba dans une tristesse noire. Il se plongea dans le vin et la débauche, mais sans parvenir à oublier Malgven. Cependant Dahut grandissait et ressemblait à sa mère. Seulement sa beauté avait quelque chose d'effrayant. Sa peau était plus blanche, sa chevelure d'un roux plus foncé. Son œil changeant comme la mer roulait des désirs plus immenses et lançait des éclairs plus prompts.

Elle seule avait le don d'égayer Gradlon. En la regardant, il croyait revoir Malgven. Quelquefois, la main enroulée dans les cheveux fauves de sa fille, ses yeux las, perdus dans les yeux étincelants de vie de Dahut, il lui disait : « Ah ! fille de mon beau péché, perle de mon noir chagrin, par toi seule je tiens à la vie ! » Elle lui souriait, dangereusement enjouée : mais dans ses yeux, son âme reculait en un rêve insaisissable et trouble. Elle prit sur son père un empire absolu. Toute petite, elle éprouvait pour l'Océan une singulière attraction. Sitôt qu'elle l'apercevait de loin, ses yeux, ses narines se dilataient. Elle en respirait les effluves et semblait vouloir se précipiter vers les plages. Afin d'être plus près de son élément préféré, elle persuada à Gradlon de faire construire une ville, au bord de la mer, dans une grande et magnifique baie qui regarde l'Océan, tout au bout de l'Armorique. Le roi y consentit. Des milliers d'esclaves furent employés à ce travail. On construisit une digue immense pour protéger la ville contre les flots, et derrière cette digue un bassin destiné à recevoir, les eaux de l'Océan dans les grandes marées. Une écluse était pratiquée dans la digue ; en l'ouvrant à la marée montante, on laissait entrer l'eau nécessaire au renflouement des barques. On la fermait à la marée haute pour ne la rouvrir qu'au reflux. Alors le bassin se vidait et on péchait à foison sur la vase monstres marins et poissons.

Dahut fit construire pour elle et son père un palais

magnifique, dominant la ville, sur un rocher, au bord de la mer. Quelquefois, quand le soleil couchant enflait la vague, les pêcheurs voyaient, de loin une forme blanche descendre sur la plage déserte, au pied du rocher couronné par les tours massives du château royal. C'était Dahut, qui voluptueusement se baignait dans cette crique sauvage et se livrait à de singulières incantations avec son élément favori. Après s'être longtemps jouée sur les vagues, comme une sirène, elle en sortait lentement, et toute nue, debout sur le sable fin, luisante comme la nacre, elle peignait ses longs cheveux roux en laissant ruisseler l'écume sur ses flancs et en chantant un chant sauvage. Un soir, le vent apporta ce refrain aux oreilles d'un pêcheur :

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu !

« Sur un beau navire, au milieu des vagues, ma mère m'a enfantée, au milieu des vagues vertes et transparentes. Quand j'étais petite, tu mugissais sous moi tu me berçais sur ton large dos et tu grondais, furieux. Mais quand je passais la main sur ta crinière, tu t'apaisais dans un murmure délicieux.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu !

« Toi qui retournes comme tu veux les barques et

les cœurs, donne-moi les beaux navires des naufragés, les navires pleins d'or et d'argent ; donne-moi tes poissons nacrés, tes perles d'opale ; donne-moi surtout le cœur des hommes farouches et des pâles adolescents sur qui tombera mon regard. Car, sache-le, aucun de ces hommes ne se vantera de moi. Je te les rendrai tous et tu en feras ce que tu voudras. À toi seul j'appartiens tout entière !...

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu ! ...

Un jour, après avoir chanté ainsi, Dahut jette une bague dans les flots. Une lame vint mouiller ses pieds et l'enveloppa jusqu'à la taille.

La ville d'Ys prospéra et devint la plus riche de Cornouailles. Le vieux roi Gradlon vivait au fond du palais et ne sortait de sa mélancolie que pour se plonger dans l'ivresse. Sa fille Dahut gouvernait au gré de ses désirs. L'Océan jetait et brisait par centaines les navires sur ses côtes : on pillait les richesses ; les survivants du naufrage devenaient esclaves. Les pêches étaient miraculeuses. Le seul dieu adoré à la ville d'Ys était le dieu de Dahut, l'Océan. Tous les mois, on le célébrait par une cérémonie solennelle. Dahut, assise sur le rivage et entourée de la foule, trônait au milieu des bardes qui invoquaient le dieu terrible. Alors, on ouvrait l'écluse et le flot bouillonnant entraînait. Lorsqu'on y jetait le filet, on en retirait des rivières

de poissons. Pendant ce temps, Dahut distribuait à la foule ces coquillages roses qui passaient pour des talismans. En même temps, ses yeux parcouraient la foule et des pensées troubles y glissaient comme des vagues. Parfois ils se fixaient sur quelqu'un. Alors il semblait à cet homme que le crochet aigu d'un hameçon descendait dans son cœur et qu'une corde tendue par une main savante l'attirait doucement, mais sûrement, vers la fille du roi, qui le guettait. Bientôt il recevait un message de Dahut pour se rendre, la nuit, au château marin.

Ah ! ce château, on en contait merveilles et terreurs. Du dehors, c'était bien une forteresse de pirates, plantée là pour narguer la mer, mais au dedans, que se passait-il ? Personne n'avait jamais vu reparaître aucun des amants de Dahut. De temps à autre, seulement, les gens du pays voyaient un cavalier, monté sur un cheval noir, traverser la nuit les campagnes avec un sac qui retombait des deux côtés de la selle. Il gagnait au triple galop la pointe du Raz, au-delà de la baie des Trépassés ; il jetait sa charge dans le gouffre de Plogoff. Pendant ce temps, Dahut s'oubliait aux bras d'un nouvel amant. Au risque de chavirer, des pêcheurs curieux rôdaient autour du château des maléfices. De ses trous noirs sortaient des chants lascifs avec des huées et des lueurs d'orgie qui semblaient insulter à la colère du flot.

Malgré le mystère et la terreur dont s'envelop-

paît Dahut, le bruit de ses crimes avait percé dans le peuple. Sourdement, les parents et les amis des victimes s'étaient ligués : la révolte grandissait. Un soir, à la nuit tombante, la foule, armée de fourches, de piques et de pierres, se présenta à la porte du château en vociférant :

« Roi Gradlon, rends-nous nos parents, nos frères et nos fils, ou livre-nous ta fille. C'est Dahut que nous voulons ! »

Pendant ce temps, Dahut, étendue sur une couche moelleuse, entre des colonnes de jaspe et tentures de pourpre, se laissait aller à une langueur délicieuse, à une volupté toute nouvelle et presque attendrie. Une de ses mains jouait avec les cordes d'un luth dormant sur les coussins, l'autre errait, légère, dans les cheveux noirs et longs du page Sylven, agenouillé devant elle et qui la regardait éperdument.

— Sais-tu pourquoi je t'aime, toi ? lui disait-elle. Je n'ai peur de personne, car je sais que tous les hommes ont peur de moi. Je les hais tous quand ils m'ont tenue dans leurs bras. Pourquoi faut-il que je t'aime, toi, insensée que je suis ? Tu le sauras, écoute. Un jour, poussée par la curiosité, je voulus aller à Landévenec, au tombeau de saint Gwenolé, qui, disait-on, faisait des miracles. Mais au moment où j'entrais dans la crypte noire, ma lumière s'éteignit et, devant le sarcophage, j'aperçus un jeune homme tenant un flambeau. Il me regardait avec des yeux candides et

farouches, comme tu me regardes en ce moment ; mais sa main menaçante me défendait d'approcher. J'eus peur et je sortis. Un vieux barde de mon père m'attendait. Je rentrai avec lui dans la crypte, après avoir allumé mon flambeau. Il n'y avait plus personne. Ma peur s'en augmenta et je demandai au barde ce qu'il pensait de ce signe. Il me dit : Si jamais tu rencontres quelqu'un qui ressemble à ce fantôme, détourne-toi de lui ; il te porterait malheur. En te voyant un jour, à la porte de mon père, ton flambeau à la main, je vis que tu ressemblais trait pour trait, au beau fantôme de la crypte. J'eus peur, je frissonnai... et voilà que je t'aime, en dépit du présage. Oui, je t'aime ! ne fût-ce que pour braver le saint ! Ils sont morts, les autres... tous ; mais toi, je veux que tu vives. Qu'on essaie de t'arracher d'ici !

Les deux bras de Dahut se fermèrent follement sur le corps de Sylven... Un craquement sinistre interrompit leurs baisers. On donnait l'assaut au château des maléfices et les gens du roi répondaient par une grêle de pierres.

— Entends-tu, dit Sylven, ces cris féroces ? Ils te réclament pour te déchirer. Viens t'enfuir avec moi au bout de l'Armorique !

— Attends encore, dit Dahut. Monte à la tour et dis-moi la couleur de l'Océan.

Sylven monta sur la tour et dit en revenant :

— Il est vert foncé, le ciel est tout noir.

— Tout va bien, dit Dahut ; laisse crier le peuple et verse-moi du vin dans ma coupe d'or.

Au bout d'un instant, elle le renvoya sur la tour et Sylven dit en revenant :

— Le ciel devient blafard, l'Océan est fauve et blanc d'écume. Il bouillonne du large. Il monte ! Il monte !

— Tant mieux ! s'écria Dahut avec un éclair dans ses yeux violets. Mon cœur se gonfle, il monte avec l'Océan ! Ah ! j'aime la tempête !

Comme un ramier palpite sous les griffes de l'épervier, Sylven frémissait délicieusement sous l'étreinte de la fille de Gradlon. À ce moment, il y eut un tel coup de bourrasque que la forteresse trembla. Sylven eut un sursaut :

— Vraiment, dit-il, ce soir, l'Océan me fait peur !

Dahut poussa un rire éclatant, et brandissant sa coupe d'or, elle en lança le contenu par la fenêtre :

— À la santé de l'Océan, mon vieil époux ! N'aie donc pas peur de lui. Il a beau rugir, ce n'est qu'un vieillard impuissant. Il écume de rage, mais je sais comment on le maîtrise. Je veux qu'il serve ma vengeance. Il ne t'aura pas comme les autres, l'Océan. C'est moi qui t'aurai, c'est moi qui te veux ! Car c'est toi que j'aime, toi seul, entends-tu ? Allons ! pour la dernière fois, monte sur la tour et dis-moi ce que tu vois.

Quand Sylven revint, il était pâle comme cire.

— L'Océan, dit-il, est noir comme la poix. Il fait un bruit de mille chaînes. Ses vagues sont comme des montagnes avec des tours crénelées d'écume.

En même temps, on entendit à la porte du château un cliquetis d'armes et de pierres lancées, et, au milieu de cent malédictions, ce cri :

— Mort à Dahut !

— Ils l'ont voulu ! dit la fille de Gradlon. L'heure est venue ; je vais noyer la révolte avec la ville. Viens !

Sortie du château par une porte secrète, malgré le vent et les vagues, elle entraîna son page sur la digue.

— Tire la barre de l'écluse ! dit à Sylven la forcenée.

À peine eut-il tiré la barre que l'eau, brisant l'écluse, se précipita par l'ouverture. Une vague immense emporta l'amant de Dahut. Celle-ci poussa un cri sauvage. Il lui sembla qu'on lui arrachait l'âme du fond des entrailles. Prise d'épouvante, elle n'eut que le temps de s'enfuir auprès de son père.

— Vite ! ton cheval ! L'Océan rompt ses digues ! L'Océan me poursuit !

Le roi Gradlon se jeta sur son cheval, et sa fille en croupe derrière lui. Déjà les grandes ondes déferlaient sur les murs submergés de la ville d'Ys. L'étalon Morvark se mit à bondir sur les galets ; le flux courait derrière lui. Et, de loin, on entendait une voix terrible comme le meuglement de mille taureaux. Jaloux

et furieux d'amour, l'Océan sauvage hurlait après sa fiancée.

— « Il me veut ! sauve-moi de lui, mon père ! » criait Dahut. Et le cheval se cabrait sur l'eau bouillonnante. Mais à chacun de ses bonds, une nouvelle lame lancée après lui éclaboussait la croupe du cheval et de la femme. Morvark galopait au pied d'immenses rochers. Déjà on ne voyait plus la plage ; toutes les criques écumaient, et les vagues bondissaient contre les falaises comme des licornes blanches. Dahut enlaçait son père toujours plus étroitement. Tout à coup une voix cria derrière lui :

— « Lâche le démon qui te tient ! »

Mais Dahut, les ongles crispés dans la chair du vieux roi, suppliait haletante :

— « Je suis ta fille ! Ne jette pas au gouffre la chair et le sang de ma mère... Emporte-moi, fuyons au bout du monde ! »

À ce moment, Gradlon aperçut une forme pâle debout sur un rocher. C'était saint Gwénolé. Le cheval passa comme un éclair. Mais le roi entendit derrière lui la voix tonnante du saint le poursuivre d'un cri :

— « Malheur à toi ! »

Enveloppé par la marée montante, Morvark avait grimpé sur un écueil. Le poil hérissé, le cheval regardait devant lui une chose terrible. À la lueur de la lune

rouge, Gradlon vit le gouffre de Plogoff. La bouche d'enfer revomissait les vagues montres englouties avec les brisants. À chaque hoquet, elle rendait une forme humaine. Cadavre ou fantôme ? Gradlon reconnu les amants de sa fille. Ils jaillissaient du flot avec les gestes accusateurs, puis retombaient et semblaient appeler à la sarabande du gouffre la cruelle sirène, la femme vampire, — toujours désirée !

— « Sauve-moi ! » criait la fille de Gradlon, la tête cachée dans le manteau de son père.

Mais Gradlon, fasciné par la vue du gouffre, dit à sa fille :

— « Regarde ! »

Elle regarda... Alors les mains glacées de Dahut se détendirent, elle lâcha prise et roula dans les vagues qui se disputaient pour la saisir. Aussitôt l'Océan se calma. Il s'enfuit joyeux, emportant sa proie, avec le bruissement sourd d'un grand fleuve, et le murmure d'une cataracte lointaine. La plage était libre. En quelques bonds sauvages, le cheval gagna le haut du promontoire.

Inerte et brisé, le vieux roi se retira à Quimper. Saint Corentin le prêcha. Gradlon, par lassitude, se laissa convertir à la foi chrétienne. Mais l'eau du baptême ne put chasser sa mélancolie. Il s'assit sur la paille, au fond d'un donjon, toujours hanté par sa fille. Morvark, de son côté, baissait la tête tristement

ou mordait ses gardiens. Quand Gradlon mourut, son cheval devint sauvage de chagrin ; il rompit tous ses liens et courut sur la lande. Aujourd'hui encore, en de certaines nuits, les paysans entendent trembler leur cabane au trot de son sabot. Et le jour, pourquoi court-il les plages blanches d'écume ? Pourquoi le voit-on, en haut des falaises, flairant l'abîme et hennissant ? Que cherche-t-il, de ses yeux de feu, là-bas, sur l'océan couleur d'aigue-marine ? Sans doute ce que cherchent les marins, les bardes et les vagabonds, la fée Dahut qui peigne ses cheveux d'or au milieu des vagues, sur un écueil, parmi les goémons jaunes et blancs. Quant au roi Gradlon, il a sa statue équestre au gable du grand portail de la cathédrale de Quimper, cette page flamboyante d'architecture héraldique. Les paysans kernévotes, qui le dimanche, avant la messe, stationnent sur la grande place, avec leurs larges braies et leurs chapeaux bretons, sont encore fiers de leur vieux roi, si haut perché à la pointe de l'ogive, montant son cheval de mer et de bataille.

Peut-être ont-ils le sentiment confus que ce cheval symbolise l'antique et libre Bretagne.

III. — La Bretagne chrétienne, Saint Paul de Léon et la légende de Saint Patrice

Les églises bretonnes respirent une solennité unique. Petits clochers ou grandes cathédrales, leurs flèches fines règnent seules sur les vastes horizons de la lande et de la mer. Dans les moindres hameaux, blottis au fond des bois, dorment les petites chapelles aux cintres bas, aux clochetons d'ardoise, aux toits si vieux et si moussus qu'ils semblent sortir du fond de la mer. Et sous ces toits, dans la nef obscure, prient en files serrées des femmes en robes noires, aux coiffes blanches et flottantes comme des ailes d'oiseaux. Dans les grandes villes, les cathédrales se fleurissent de roses triples, elles ajoutent leurs clochers de galeries en trilobes. En général, le style gothique breton est simple, svelte et fort. La principale ornementation est réservée au portail. Souvent, à des églises toutes nues, on voit des porches surmontés d'une véritable forêt de pierre, aux troncs et aux feuillages entrelacés. C'est que par là entrent et sortent les enfants, les couples, les cercueils ; et le génie celtique épris de l'arbre, symbole de la vie, et de la pierre, symbole de l'éternité, recouvre d'une sombre tendresse ces âmes qui viennent et qui s'en vont. Partout on sent que

la vieille église est la maison commune des morts et des vivants, qui joint le passé au présent et à l'avenir. Dans cette dure et triste Bretagne, obsédée par la mer, image de l'infini matériel, qui enfante et dévore, gouffre de vie et de néant, le moindre clocher qui se dresse derrière un coteau évoque un autre infini, celui de l'âme où rien ne se perd, où tout se réalise et s'accomplit.

Ces pensées me poursuivaient par une claire après-midi d'été, pendant que j'approchais de la petite ville de Saint-Pol-de-Léon. Assise sur une éminence qui s'abaisse en pente douce vers une baie tranquille, dominée par les deux hautes aiguilles de la cathédrale et de la chapelle du Creizker, elle dort en plein jour d'un sommeil séculaire, enveloppée du sérieux et du silence qui tombe de ses deux églises. Des rues désertes ; de beaux jardins derrière de grands murs ; un air de presbytère et de couvent. Aux abords de la cathédrale, l'aspect moyenâgeux s'accentue. Des rues entières se composent d'anciens hôtels nobles bâtis en granit d'un gris noirâtre. Des cordonniers, des boulangers, des tisserands travaillent les fenêtres cintrées que surmontent de hautaines armoiries.

Le porche latéral par où l'on pénètre dans la cathédrale est d'une poésie légendaire qui vous transporte d'un seul coup aux âges de foi naïve. Un feuillage de granit protège le portail extérieur. Au fond du porche, contre la colonne qui divise en deux la porte intérieure

ouvrant sur l'église se dresse un christ majestueux. Sa main gauche tient le globe du monde sa droite est levée dans l'attitude de l'enseignement. Les traits un peu massifs, mais pleins de noblesse, expriment la force et la douceur victorieuse. Dans son calme, ce Christ a vraiment l'air de porter l'univers dans sa main et de montrer la voie du ciel. Adossé au mur latéral, saint Pierre tient la clef; en face de lui, saint Jean porte le calice. Les deux disciples se sont rangés avec une obédience respectueuse pour laisser passer le maître. La solidité avec laquelle ils tiennent la clef de la foi et le calice de l'amour prouve leur conviction inébranlable. La teinte bleuâtre du granit gris donne à ces trois figures, en qui se résume l'origine du christianisme, quelque chose de spectral et de supraterrestre. L'ogive de la porte s'encadre d'un véritable berceau de feuilles de chêne, de lis et de roses sculptés. On dirait que la nature transfigurée et amoureuse du ciel fait pousser cet arc de triomphe sur les pas du Rédempteur, qui vient apporter au monde la joie spirituelle et rendre à l'homme sa splendeur édénique.

Il y a dans cet ensemble une simplicité et une grandeur encore empreintes de la primitive et forte conception que le génie celtique se fit du christianisme. Sa vigueur et son harmonie n'ont rien de l'ascétisme chagrin, tourmenté, grimaçant et maladif, qu'on lui verra plus tard sous le poids de l'obscurantisme et de la tyrannie cléricale et qui trouve son

expression dans une foule de calvaires. J'entrais dans la cathédrale. C'était le dimanche après vêpres. Déjà le brun crépuscule envahissait les sveltes arceaux ; mais la nef abandonnée rayonnait sous la lumière merveilleuse de ses vitraux peints, où saignent des rouges cramoisis, où pleurent des violets foncés, où des blancheurs mystiques luisent dans l'azur suave et tendre. Je m'assis au fond du chœur, en face de la grande ogive qui représente la vie de Jésus en quatre tableaux : la nativité, la présentation à Siméon, la cène et la résurrection. Sous la première on lit : *natus est hodie salvator* ; sous la dernière : *surrexit sicut dixit*. Des couronnes d'anges se balancent dans les pleins cintres des verrières sur les têtes auréolées du Christ et de la Vierge. Au-dessus, l'ogive se constelle de fleurs brillantes comme de grands papillons, aux ailes diaprées, aux bigarrures étranges. Tout en haut, flamboie un triangle de feu, avec le nom IÈVÈ en lettres hébraïques ; figure géométrique et nom sacré, qui, dans la doctrine des mystères, résumant l'essence de la divinité, et que soutient la colombe blanche, aux ailes étendues, symbole de la substance divine et de l'éternel amour.

Devant le langage symbolique de ce vitrail, beau comme une vision, je me sentis enlevé dans une atmosphère de rêve et de légende. Je m'étais demandé souvent comment la Bretagne païenne et barbare était devenue la Bretagne chrétienne et mystique

du moyen âge. Car l'histoire ne nous raconte que les faits extérieurs et non pas ces révolutions intimes qui changent la face d'un monde en changeant l'âme d'une race. Et voici que, par toutes ces verrières, il me sembla voir arriver les saints nombreux qui prêchèrent l'Évangile en Armorique du IV^e au VI^e siècle. Ils vinrent par mer, ces hommes qui portaient la croix rédemptrice. Seuls ou à plusieurs, ils s'établissaient au fond des plus sauvages forêts. Les animaux féroces des bois, loups, buffles, sangliers, les respectaient ; les populations tombaient sous le charme de leur douceur, de leur sainteté, de leurs prières. Leurs litanies entraînaient les enfants ; leur parole apaisait la colère des rois. Ces moines, ouvriers des bois, cultivaient la terre, cardaient la laine, enseignaient tous les métiers, en même temps qu'ils convertissaient les âmes. Aux cellules succédèrent les cloîtres, et des villes se fondèrent autour de ces cités monastiques qui devinrent ainsi les centres d'une religion, d'une poésie, d'une civilisation nouvelles. Et d'où venaient ces moines qui prêchaient le Christ en breton ? Des mers du nord, des couvents de Landaff, en pays gallois, d'Iona, dans les Hébrides, mais surtout de Clonfert, en Irlande. Tous ils nommaient la verte Erin, l'île vierge où jamais proconsul romain n'avait mis les pieds, comme une patrie spirituelle. Tous ils parlaient du fondateur de leur ordre comme d'un maître sublime et d'un inspiré. Saint Patrice, apôtre de l'Irlande, Gaulois d'ori-

gine, fut l'initiateur du monde celtique au christianisme. Je placerais ici sa légende parce qu'elle offre le type le plus achevé du saint celtique et qu'on y voit la rencontre directe du christianisme avec le druidisme. La victoire du premier ne fut pas une destruction du second, mais une régénération, et la religion nouvelle se greffa sur l'ancienne comme une rose d'Orient sur un églantier sauvage. Au lieu que, dans le monde germain, frank et saxon, la conversion s'opéra par des apôtres venus de Rome et tout imprégnés de la tradition gréco-latine, elle se fit spontanément chez les pures races celtiques de l'extrême Occident qui reçurent leur mission d'une inspiration toute personnelle. Le génie celtique pénétra ainsi d'emblée dans l'essence du christianisme. Il y était préparé par une aspiration innée vers l'invisible et aussi par cette tendresse profonde, par cette pitié pour les faibles et les souffrants qui surgit parfois comme une fleur exquise de ces cœurs violents et passionnés.

Patrice naquit à Boulogne-sur-Mer, *Bononia oceanensis*, vers 387. Il était fils d'un Breton engagé dans l'armée romaine et d'une belle Gauloise, que son père avait affranchie pour l'épouser. Quoique baptisé chrétien, le jeune Patrice, de sens vibrants et d'imagination ardente, mena pendant son adolescence la vie d'un épicurien et s'adonna avec la fougue d'un sang précoce aux mœurs dissolues de la petite colonie romaine où il fut élevé. Une nuit, Bononia fut

surprise par les pirates, le camp et la ville saccagés. Toute la famille de Patrice périt dans le massacre. Lui-même fut traîné sur un vaisseau corsaire et vendu comme esclave, en Irlande, à un petit chef de l'Ulster. Il n'avait que dix-sept ans : « Je tombai » dit-il dans sa confession, exprimant d'un seul mot l'effondrement de sa vie. Il devint porcher chez son maître. Celui dont la pourpre romaine avait frôlé la peau délicate dut revêtir un sayon de poil de chèvre. Pour refuge, une caverne ; pour lit, la pierre nue ; pour couverture, des roseaux humides ; pour chevet, un fagot d'écorces ; pour nourriture, de l'avoine délayée dans de l'eau tiède. Le jour, il menait son troupeau à la glandée ; la nuit, la gelée le glaçait jusqu'aux os : « Je faillis mourir de froid, dit-il. Au milieu d'êtres sauvages, je me sentis devenir ignorant, grossier, le dernier des hommes. Je menais une vie dans la mort. » — Pourtant, c'est au fond de cet abîme qu'il devait découvrir son âme meilleure. Comme une fleur céleste, cette âme spirituelle, inconnue de lui-même, vint éclore sur le néant de sa vie écrasée par le destin. Sous la pression de la souffrance, il se mit à réfléchir à l'inanité de son existence passée. Sa vie heureuse s'était engloutie derrière les vagues du grand Océan sauvage, avec les Dieux de Rome et de la Grèce. Famille, patrie, liberté, il avait tout perdu. Il ne lui restait plus un ami, plus une âme sur la terre. Sa pensée se tourna vers Dieu et

il se mit à prier longuement. Une grande paix descendit peu à peu dans son cœur.

Une nuit, pendant son sommeil, il entendit une musique ravissante et lointaine. C'étaient des sons mélodieux, de longs soupirs de cordes vibrantes d'une douceur éolienne et suave. Une lueur fugace raya la voûte de la forêt, la caverne s'éclaira doucement, et un jeune homme dont le corps avait la blancheur de la neige rosie par le soleil levant se pencha sur la couche de Patrice avec la tendresse d'un frère :

— « Qui cela peut-il être ? pensa l'abandonné.

— On m'appelle l'Ange-Victoire, dit le visiteur nocturne. Je suis ton ami et je porte la consolation avec moi. »

Patrice s'aperçut alors que l'ange portait une harpe dans sa main. Après avoir enveloppé le pauvre pâtre d'un chaud regard, l'ange disparut dans la noire chênaie, laissant derrière lui un frémissement de feuilles et quelques sons d'une pureté céleste comme une traînée mélodieuse dans les airs.

Patrice se demanda en vain ce que voulait dire ce songe, mais depuis ce jour, il cessa de se sentir seul. Un miracle moral s'accomplit en lui ; au milieu de sa solitude, il trouva la joie : « En faisant paître mon troupeau sur la montagne, je priais longtemps avant le jour. Que la neige couvrît la terre, que la pluie tombât, que la gelée glaçât mes membres, je ne ressentais

aucun mal, aucune torpeur. L'esprit m'échauffait. J'entendais des esprits chanter au-dedans de moi³. » Souvent la mystérieuse apparition revint hanter son sommeil. Elle lui donnait des conseils, soit par des voix, soit par des images symboliques. Un jour, la voix lui dit : « Jusqu'à présent, tu n'as pleuré que sur toi-même ; quand tu pleureras sur les autres, tu verras le soleil de la vie éternelle. »

À quelque temps de là, il vit de pauvres bûcherons auxquels leurs maîtres n'avaient donné que des cognées sans trempe. Leurs bras étaient raidis, des lambeaux de chair tombaient de leurs mains écorchées. Ils pleuraient et disaient qu'ils aimeraient mieux mourir que de vivre d'une vie pareille. L'âme du jeune Patrice s'émut d'une immense pitié. Il résolut de convertir l'Irlande à la foi chrétienne et de l'affranchir de l'esclavage, si jamais il recouvrait sa liberté. Cependant, à mesure qu'il songeait à son entreprise, l'obstination des rois et la puissance des druides se dressaient devant lui comme une montagne. Il songeait que lui-même n'était qu'un misérable esclave et se décourageait. Un soir, il s'endormit près d'un grand feu, à côté des bûcherons qu'il avait soignés et consolés en leur parlant de son Dieu.

³ Bollandii, *Confessio S. Patricii* (*Acta sanctorum*, XVII). M. de La Villemarqué rapporte les faits essentiels de la vie de saint Patrice d'après les Bollandistes et Colgan, dans sa *Légende celtique*.

Il vit Satan, comme un géant sombre, qui roulait sur lui une énorme montagne noire pour l'écraser. Involontairement il songea au plus puissant des prophètes et cria : « Élie ! Élie ! » La montagne se dissipa comme une fumée, et, de l'horizon, il vit Jésus marcher vers lui. Sa figure était d'une blancheur éclatante et surnaturelle ; ses mains le bénissaient, sa face resplendissait, et de son cœur royal partit un rayon de feu qui frappa le cœur de Patrice et le remplit d'une félicité céleste. Quand Patrice s'éveilla, le feu s'était éteint ; les bûcherons étaient partis ; le soleil levant perçait la forêt humide de rosée et ses premiers rayons doraient les fougères inclinées. Une grande certitude que rien dans la suite ne put lui enlever, inonda son âme comme un torrent de lumière. Il se leva et dit :

— « Enfin, je l'ai vu de mes yeux ; je l'ai reçu dans mon cœur ; c'est lui ; le Christ vient à mon aide ! Maintenant, je suis libre, et je rendrai libres mes frères ! »

Une nuit, il rêve d'un navire que le vent pousse sur la côte d'Irlande. En même temps, une voix lui crie à plusieurs reprises :

— « Retourne dans ton pays, ton navire va mettre à la voile ! »

Il se lève en sursaut et s'enfuit à travers champs. Enfin, il aperçoit la mer, et, tout près du rivage, le navire sauveur qu'il avait vu en songe appareillait. C'étaient des marchands faisant voile pour la Bre-

tagne. Patrice les supplie de l'emmener. Ils refusent d'abord durement, puis étonnés, touchés de sa confiance, le rappellent et le font monter à bord. Cette évasion subite, à laquelle Patrice se sentit poussé par une force irrésistible, lui valut la liberté après une série de nouvelles aventures. Repris par des pirates, il fut revendu en Gaule. Des amis le reconnurent et le rachetèrent. Il se retira alors au monastère de Lérins pour se préparer à son apostolat. Car les douleurs des enfants d'Érin étaient restées au fond de son cœur et « l'émeraude des mers » le rappelait.

Saint Patrice mit trente ans à convertir l'Irlande. Il le fit sans avoir besoin du martyre, par la persuasion de sa parole et le rayonnement de sa foi. La Légende résume ces événements en une série de fresques, où le saint nimbé d'or traverse victorieusement la sombreur des forêts druidiques. Les épisodes réels alternent avec les récits symboliques où la vieille poésie païenne et le mysticisme chrétien, où le naïf et le grandiose se mêlent familièrement. On voit d'abord l'apôtre parcourir le pays sur un char attelé de deux buffles blancs et prêcher les foules. Les brigands, les enfants, les femmes, les petits chefs accourent et l'écoutent. Un jour, il rencontre les deux filles du roi Laégair qui lavent leur robe de noce au bord de la fontaine ; il les convertit en leur parlant de Dieu. Mais c'est en attaquant le druidisme à son centre que Patrice frappa le grand coup. Au-dessus de la plaine

de Tara, s'élevait le palais du roi Laégair, chef suprême de l'Irlande. Tous les trois ans, à l'équinoxe du printemps, on construisait sur la terrasse de ce palais un grand bûcher couronné de fleurs. Le roi d'Irlande et cinq autres rois tributaires, avec leurs druides, leurs bardes et leurs juges, se réunissaient autour du bûcher sacré. À minuit, le grand druide y mettait le feu après avoir invoqué le soleil, la lune et tous les dieux. Quand la flamme montait dans le ciel, les chefs rassemblés en neuf cercles dans la plaine avec leurs chars de guerre, leurs chevaux et leurs armées poussaient une immense acclamation ; les feux éteints se rallumaient dans toute l'Irlande, et l'année celtique commençait. Or, en l'année fatidique, le grand druide allait mettre le feu au bûcher quand le roi vit briller une petite lumière blanche, sur le champ où l'on enterrait les esclaves. Le roi demanda au druide ce qu'était cette lumière sacrilège.

— « C'est celle de l'homme fatal au bâton recourbé dont nous t'avons prédit l'arrivée, dit le druide Dubtak. Ne le laisse point venir ici ; autrement, il nous dominera tous et te dominera toi-même. »

Le roi, de plus en plus courroucé, fit amener Patrice de force. Il parut un cierge à la main, suivi de ses disciples qui portaient des flambeaux allumés, et répondit aux menaces du roi :

— « Ton bûcher est celui de l'idolâtrie et de la haine. Mais nous, chrétiens, adorateurs du vrai Dieu, nous

portons des torches de cire d'une suave odeur, en cette nuit où ressuscita notre Seigneur Jésus-Christ. Nous veillons en l'honneur de la fleur de Jessé, à la lueur des torches formées du suc des fleurs. La cire n'est point la sueur que le feu fait couler du pin ; elle n'est point le produit des larmes que la cognée fait verser au cèdre ; c'est une création pleine de mystère et de virginité qui se transforme en devenant blanche comme la neige. Nos âmes sont comme nos flambeaux et nos flambeaux sont les présages du soleil éternel. Nous les purifions et nous veillons pour ressusciter un jour avec le Seigneur de joie !

— Pourquoi es-tu venu dans mon royaume ? dit Laégair fasciné et troublé malgré lui.

— J'en atteste Dieu et les anges, je n'ai eu d'autre but que de prêcher l'Évangile et ses promesses divines, en venant dans le pays où j'ai été esclave. Qui m'y a forcé ? N'est-ce point par amour, n'est-ce point par pitié pour cette nation que je travaille ? »

La moitié des chefs prit parti pour Patrice ; mais le roi le fit jeter en prison. Cependant, quand il voulut le faire brûler, Brigitte, la fille du druide Dubtak, qui avait l'habitude de suivre son père dans les festins en jouant de la harpe et en chantant les vieux héros, s'avança devant le bûcher qui allait consumer Patrice et dit :

— « Écoutez-moi. Je connais *l'herbe de joie* (la ver-

veine) qui produit l'union des cœurs ; je connais *la fleur d'or* (le sélage), qui ouvre les yeux et l'esprit sur l'avenir ; mais cet homme possède une fleur mystérieuse qui sauve de la mort ; il connaît *l'herbe de la vie éternelle*. Si vous le brûlez, qu'on me brûle avec lui ; car j'ai vu son dieu crucifié ; il m'a terrassée de sa douleur ; il m'a foudroyée de sa gloire ! »

La prophétesse celtique était devenue la voyante du Christ, et l'âme frémissante de tout un peuple la suivait. Mais le roi Laégair ne se donna pas pour battu. Il dit au druide Dubtak :

— « Permettras-tu que ce magicien séduise l'âme de nos filles ? Va lutter avec lui la montagne des aigles et que nos dieux le terrassent. »

Le druide et le saint gravirent la montagne appelée *Frontière des héros* où des aigles gardent les tombeaux des géants. Au geste de Dubtak, une nuée d'aigles se mit à tourner autour de Patrice avec des cris sauvages comme pour le déchirer. Mais ils ne purent l'approcher. Alors le ciel s'obscurcit ; le tonnerre gronda ; les pierres sacrées de la montagne tremblèrent, et dans les brèches de la tempête apparurent les faces livides des héros d'autrefois. Leurs fantômes semblaient irrités, leurs yeux farouches. Ils brandissaient des lances, des harpes et des boucliers dans un long frisson de colère ; et ces figures menaçantes paraissaient et disparaissaient comme de blêmes éclairs.

— « Si vous le pouvez, dit Dubtak, chassez l'homme funeste. »

Mais Patrice étendit la main ; cinq rayons en sortirent. Fantômes, nuages et tempête se dissipèrent pour faire place au ciel étoilé d'une chaude nuit d'été. Un parfum de roseraies s'échappa de la montagne et un vol de colombes blanches passa. Du fin fond du firmament une étoile s'approcha brillante comme un soleil.

« Est-ce le monde splendide habité par ton dieu ? dit le druide.

— C'est le trône d'où il est descendu, dit Patrice. C'est l'étoile des mages qui entraîne le monde. Elle a montré l'enfant divin aux sages d'Orient et d'Occident. Par son rayon d'amour le Verbe divin est descendu sur la terre ; par ce même rayon tu peux remonter jusqu'à lui. Regarde ! et tu le verras transfiguré dans sa gloire. »

Le druide voulut regarder l'étoile, mais elle était devenue si fulgurante qu'il ne put en soutenir l'éclat. Il dit, baissant la tête :

— « Mes esprits m'abandonnent. Cette lumière qui vient des profondeurs du ciel les abat. Elle vient du troisième cercle, du cercle de la Liberté, de la Félicité et de la Vie ; et victorieuse elle traverse le cercle de la Nécessité, de la Douleur et du Trépas. Ton dieu est

plus fort que les nôtres puisqu'il sait descendre du ciel sur la terre et remonter de la terre au ciel.

— Alors reçois le baptême, dit Patrice.

— Arrête, dit le vieillard. Où finiront les héros, mes ancêtres ? Où iront demeurer Finn et le grand Ossian ?

— En enfer.

— Et ton dieu ne peut les sauver ?

— Non.

— Alors je ne veux pas de ton Dieu ! Mon âme est forte dans mes amis. Où qu'ils soient, je vais rejoindre ceux que j'aime. Mais sache-le, si ton dieu était en enfer, mes héros sauraient l'en tirer ! »

À son tour, Patrice baissa la tête, et Dubtak le quitta. Personne ne le revit. Il dort sur la montagne des aigles, sous les pierres sacrées couvertes de mousse.

Ainsi disparurent les derniers fidèles du druidisme. Mais les bardes convertis, respectés et protégés par Patrice, survécurent avec leurs privilèges et leurs traditions. Après sa mort, ils amplifièrent la partie la plus légendaire de son histoire, ses navigations merveilles, ses missions aux Hébrides, en Islande, sur un vaisseau magique, qui glisse aussi rapide, que la barque d'Ulysse sur l'onde tranquille, enfin sa descente au purgatoire qui servit de cadre à Dante, pour sa *Divine comédie*. Dans ces récits étranges, l'esprit

d'aventure du génie celtique se manifeste avec sa puissance de rêve. La vision fugace des mers polaires et des tropiques : cathédrales de glace et rives aux herbes gigantesques pleines d'oiseaux d'azur et de feu, se combine avec des visions du pays des âmes : îles d'ombres gémissantes, monastères flottants dont les cloches attirent les marins et versent l'oubli, îles bienheureuses aux pommes d'or, où de beaux jeunes gens et de belles jeunes filles, se tenant par la main, forment des chœurs de joie sous une aurore éternelle. Ces voyages sont une sorte de glissement insensible vers l'Au-delà, à travers les mirages et les prodiges de l'immense Atlantique. Sans qu'on s'en doute, les voiles de la matière allégée se déchirent, la nature spiritualisée devient transparente, les mers laissent voir leurs profondeurs cristallines, et les espaces stellaires ouvrent aux âmes les routes sinueuses de l'infini.

Cependant, disent les légendaires, Brigitte, la fille inspirée du barde Dubtak, devint une sainte. Elle fonda un couvent pour les femmes esclaves qu'elle avait affranchies et consacra au Seigneur sa harpe, sa voix et son cœur. Dans un hymne d'elle qu'on a conservé, elle disait :

— « Je voudrais de grandes coupes de charité pour les distribuer ; je voudrais des caves pleines de grâces pour mes compagnons. »

Un jour, Brigitte vit venir à elle Patrice blanchi par l'âge.

— « Voici, dit le saint, j'ai converti toute l'Irlande et je suis devenu vieux. Mes membres s'engourdissent, mes yeux commencent à s'obscurcir. Prends ta harpe, Brigitte, pour qu'à tes chants, je retrouve un rayon de lumière, avant de trouver le soleil qui ne s'éteint pas. »

Brigitte répondit :

— « Assez longtemps j'ai chanté. J'ai affranchi des milliers de sœurs, mais ma harpe ne me console plus. Mon âme, est triste ; car tu as condamné mon père Dubtak et les vieux héros qui dorment sous les pierres sacrées aux limbes éternels. »

Patrice sourit tristement et dit :

— « Le temps est venu ; je m'en vais vers eux. Adieu, ma fille ! »

Quand Brigitte leva la tête, le saint avait disparu. Alors elle se mit à pleurer et dit :

— « Pourquoi lui ai-je refusé son désir ? Pourquoi n'ai-je pas su consoler à sa dernière heure celui qui m'a consolée ? Car je sens que je ne le verrai plus. Nous avons donné notre vie pour les autres, et tous deux nous mourrons seuls ! J'ai soif des plages où il n'y aura point de séparation, où les cœurs comprendront les cœurs, où les regards saturés de lumière assouviront les regards ! »

Patrice disparut sans trace dans une des îles où il avait coutume de se retirer. Comme celui du grand

druide, son tombeau demeura inconnu. À quelque temps de là, Brigitte fit un rêve. Elle vit saint Patrice assis à côté de son père Dubtak dans une barque légère comme l'arc de Diane. Ossian et Finn et beaucoup de vieux héros les entouraient. L'Ange-Victoire, avec sa harpe, se tenait debout à la poupe comme un pilote, et la barque étendait ses ailes gonflées de désir et de mélodie comme un grand oiseau de mer. Peu à peu, les flots d'azur qu'elle fendait se changèrent en bandes de vapeurs, et doucement soulevée, la nef des âmes montait dans le firmament. Elle montait vers l'étoile des mages, vers le soleil du Christ qui grandissait au-dessus du zodiaque, dans le signe de la Vierge. — Après cette vision radieuse, Brigitte mourut consolée.

IV. — La Bretagne chevaleresque ; La forêt de Brocéliande et la légende de Merlin l'Enchanteur

C'était aux environs de Ploërmel. J'avais marché tout le jour par des chemins creux, des montagnes, des bois, des landes. Le soleil d'après-midi plombait de tous ses feux sur le désert des verdure sauvages, lorsque, dans une vapeur violette, je vis poindre le clocher de Concoret. Ce vaste amphithéâtre couronné de bois sombres, c'était le val des fées, le val sans retour, comme l'ont appelé les trouvères. J'étais enfin dans l'antique forêt de Brocéliande, vieux sanctuaire celtique, dont le nom, *Koat-brec'-hel-léan*, signifie *Forêt de la puissance druidique*, contrée immortalisée par la poésie chevaleresque du moyen âge. Et devant moi, cette fontaine, près de laquelle on voit deux pierres couvertes de mousse, que domine une vieille croix de bois vermoulue, c'était la fontaine de Baranton et le tombeau de Merlin. C'est là que, selon la tradition bretonne, le barde-devin fut endormi par la fée Viviane et qu'un magique sommeil ferma pour toujours les paupières du grand enchanteur. Que de pèlerins sont venus ici, attirés par le mystère troublant de cette légende, par ce personnage fuyant, énigmatique ! Mais ni le susurrement ironique de la source,

ni le balancement des genêts en fleurs, ni la forme bizarre des pierres brutes ne leur ont rien appris sur l'Orphée celtique. Le prophète des Bretons est resté le sphinx des bardes, et la forêt de Brocéliande a gardé son secret. Le plus vieux des trouvères, Robert Wace, le dit avec un sourire fâché : « Fol y allai, fol m'en revins. »

Je m'en allais comme Robert Wace, quand j'aperçus, appuyée contre un rocher dont elle semblait faire partie, une bergerette de quinze à seize ans, vêtue de loques, le teint hâve, les cheveux noirs pendants. La tête penchée, elle tenait sa quenouille suspendue à son fuseau, et filait, filait, pendant que sa chèvre broutait une touffe d'ajoncs. Je lui demandai mon chemin. Elle me jeta de côté plusieurs regards timides et farouches de ses yeux d'un bleu verdâtre, puis, de son fuseau, m'indiqua la direction. Elle ne parlait pas le français, mais elle m'avait compris. — « Est-ce là-bas la fontaine des fées ? » dis-je en désignant la fontaine de Barenton. Elle me répondit : *Homman nequet an hini guir*. Les deux ou trois mots de breton que j'avais appris en voyage ne me suffisaient pas pour comprendre ; mais je crus deviner à son hochement de tête que cela signifiait : ceci n'est pas la vraie. Et voyant qu'elle se mettait en marche, je compris qu'elle voulait me conduire à une autre source qui, selon elle, avait des vertus plus efficaces. Je la suivis longtemps par des chemins pierreux. D'une main, elle traînait sa

chèvre, de l'autre, elle brandissait son fuseau échelonné comme une arme, courant et sautant pieds nus sur les roches. Mais elle ne se déridait pas. Toujours grave, avec ses regards obliques couleur de mer et couleur de forêt, elle restait la sauvage et mélancolique fille de la lande, défiante de l'étranger. Enfin, nous entrâmes sous une épaisse chênaie pour déboucher sur une combe de verdure ensoleillée. Elle chatoyait comme une émeraude entre les bois sombres. Dans le fond, au bout de la pelouse, se cachait un bas-manoir breton d'un seul étage, à volets verts fermés, à tour unique et carrée, surmontée d'un toit en pyramide. À l'extrémité supérieure de la combe, sous un petit bois d'aulnes, enfoui lui-même et protégé par les bras noueux de la Forêt géante, miroitait le bassin d'une fontaine, d'où filtrait avec murmure discret un ruisseau courant vers le manoir. La fillette y fit boire sa bête, et s'agenouillant au bord, dans l'herbe folle, but quelques gorgées d'eau dans le creux de sa main. En se levant, elle fit le signe de la croix avec les dernières gouttes et dit : *Homman hè feuteun ar hazellou*, ce qui signifie : Ceci est la fontaine des fées. Puis toujours ombrageuse et fugace, elle rentra sous le bois.

Je m'assis sous les aulnes, au bord de la source, et je bus, moi aussi, de cette eau délicieusement fraîche, en demandant aux divinités du lieu de me révéler quelque chose sur l'âme du grand Myrdhin. Dans ce personnage à double face, suspect à l'Église et cher

au peuple, infernal pour les uns et divin pour les autres, m'était apparu toujours l'un des arcanes de l'âme celtique et comme le nœud vivant de sa destinée. Le soleil s'inclinait à droite vers la chevelure emmêlée des chênes, qui, vus à contre-jour, paraissaient de plus en plus noirs et impénétrables. Mais à gauche, une route lumineuse s'ouvrait dans la grande forêt entre des ormes et des érables trois fois centenaires. Le chemin tournant, semé de genêts en fleurs, allait se perdre dans un bouquet de bouleaux légers et transparents comme la robe des fées. Et voici qu'aux rayons du soleil oblique, je crus voir défiler sous bois, sur leurs chevaux bais, fauves et blancs, la troupe brillante des chevaliers d'Arthur, avec leurs cottes et leurs heaumes luisants, leurs écus orange et azur. À côté du noble roi de la Table-Ronde, chevauchait la blanche Genièvre, au profil pur, au fin sourire aux yeux doux et pervers, ayant la science du bien et du mal. Et derrière eux cheminaient par couples, au pas de leurs destriers aguerris, les héros d'aventure et la troupe des beaux amants, Erec et Enide, Yvain et la dame de Brécilien, suivis d'un long cortège. Puis, marchant à l'écart, les bras enlacés, Tristan et Yseult, enivrés de leur philtre immortel. Et Perceval, le templeier, fermait la marche. Il chevauchait seul et grave dans sa cote grise, le chef incliné, rêvant à la coupe d'amour et de sacrifice, au Graal, qui confère la sainte

fortitude, qui lave de toutes les taches et guérit de toutes les blessures.

Elle s'évanouit, aérienne comme un songe, dans l'or du couchant, la brusque vision du monde chevaleresque. Le soleil était descendu sous les chênes, et je plongeai mes regards dans la forêt de droite, devenue, sous quelques éclaircies sanglantes, encore plus noire et plus lugubre. Entre les colonnes torsées de la vieille forêt, sur le sol d'un gris cendré de feuilles mortes, il me sembla voir les vieux bardes gallois et armoricains, leur hache de bataille à la ceinture, la rote ou la harpe sur l'épaule. Leurs longs cheveux gris s'échappaient de dessous leurs couronnes de bouleau. Je crus distinguer parmi eux la haute taille de Taliésinn et de Lywarch-le-Vieux, Aneurin l'inspiré et Gwenchlan, le lanceur de malédictions. Leurs faces étaient convulsées, leurs yeux dilatés par d'immenses colères et de terribles visions. De leurs bouches frémissantes s'échappaient, en rythmes sauvages, un flux de vers précipités comme des coups d'épée assénés dans une bataille sans fin, ou comme les vagues infatigables qui assaillent le rivage. Finalement, je compris le sens de leurs imprécations. Ils vociféraient : « Malheur aux ingrats, malheur à ceux qui ne savent pas se souvenir ! La troupe brillante qui a défilé devant toi tout à l'heure est notre œuvre. Ces hauts chevaliers, ces belles amoureuses sont nés de nos larmes, de notre sang, de nos combats, de nos luttes séculaires contre

l'étranger, Saxon ou Frank. Ces hommes et ces femmes sont de notre race ; ils ont vécu parmi nous et nous les avons chantés jadis. Nous les avons conçus et enfantés, ces fils de nos joies, ces filles de nos douleurs. Mais parce que nous avons été vaincus, vous nous les avez pris pour les travestir et vous nous avez couverts d'oubli. Que nous importe ? L'homme avec toutes ses créations n'est qu'une ombre vaine ; l'esprit qui l'anime seul est vivant et revêt des formes nouvelles selon son verbe et sa vertu. Les bardes oubliés ne sont pas à plaindre. Mais à cause de votre injustice et de votre ingratitude, nous ne vous avons rien légué de notre science et de nos mystères. Vous vivez dans l'oubli de la vérité ; vous ignorez les forces cachées de la nature, vous ne savez rien des trois cercles de l'existence où l'âme transmigre. Vous ne savez même pas ce que vous auriez pu faire de notre harpe. — Nous l'avons brisée ! Toi qui cherches le secret de notre frère Myrdhin, tu n'en sauras rien, — et cependant, il est connu de la divinité de cette fontaine. »

J'écoutais avidement ; les ombres s'effacèrent ; les voix se perdirent dans un chuchotement de feuilles mortes. Je frissonnai ; un vent rida le bassin et je me retournai. Tout était noir à la surface de l'eau et dans le bosquet d'aulnes. Alors, au jour blafard qui trouait les feuillages, j'aperçus de l'autre côté de la source une chose que je n'avais pas vue. Une statue de femme se dressait sur un piédestal, dans l'épaisseur du bois. Un

reflet d'eau ou de ciel ébauchait vaguement ses larges flancs, son buste svelte et sa tête inclinée. La nudité du corps émergeait à demi de la nuit sylvestre, mais le visage gardait le masque troublant du crépuscule. N'était-ce pas la fée celtique, l'antique druidesse, la femme initiée par l'instinct aux secrets de la nature, celle qui, domptée et dirigée, peut devenir la voyante salutaire, mais qui, maîtresse aveugle et toute-puissante, devient la magicienne fatale, évoquant les forces d'en bas, enlace l'homme de ses mirages, le terrasse et le noie ? N'était-ce pas la vraie Viviane, d'un charme autrement redoutable que la petite fille coquette et rusée des trouvères ? N'était-ce pas celle pour qui Merlin perdit sa harpe, son génie et jusqu'au souvenir ?

Et, du bas du vallon, une voix s'éleva, celle sans doute de la petite bergère du manoir. Elle disait une chanson bretonne d'un mode sauvage et inquiet dont les strophes expirent sur une plainte alanguie. Impossible de comprendre les mots. Mais, par un de ces sortilèges dont la musique est coutumière, les notes se traduisirent involontairement pour moi en paroles. C'étaient celles d'une chanson populaire de Nantes, sur la magicienne qui enlève son amant à une pauvre payse :

Elle n'est pas aussi jolie,
Mais elle est plus savante ;

Elle fait la pluie, elle fait le vent,
Elle fait fleurir la lande !...

Et comme les strophes montaient, enjôleuses et tristes, un tintement de cloche s'égreña lentement dans l'air. C'était l'angélus d'un village éloigné. Avec quelle pureté céleste ces notes passèrent sur les landes et les bois dans la sérénité du soir ! Comme elles se mariaient, attendrissantes, à la chanson sauvage ! Et subitement, je sentis que le secret de Merlin venait de se révéler à moi. Car, pendant toute sa vie, l'âme du grand devin vibra partagée entre ces deux voix : celle de la terre et celle du ciel, entre ces deux mondes : le paganisme et le christianisme. Alors la forêt, la fontaine et les pierres se mirent à me conter la vraie légende de Merlin que j'ai fidèlement notée.

Au V^e siècle, vivait, dans un couvent de Cambrie, une nonne très pieuse nommée Carmélis. Fille d'un roi sans couronne, elle avait fui la violence du siècle pour se vouer à la contemplation entre les murs tapissés de lierre d'un monastère perdu dans les bois. Son corps était sans tache et son âme d'une séraphique douceur. Mais ce qui étonnait, ce qui effrayait ses sœurs du couvent, c'était la pitié de Carmélis pour les êtres inférieurs, hommes, animaux et plantes, dont elle plaignait l'âme obscure ou écrasée ; c'était son indulgence pour les pécheurs, pour les méchants eux-mêmes, qu'elle trouvait plus malheureux que les

autres ; c'était sa curiosité attendrie pour ceux qui souffrent en expiant une faute. Éveillée, son cœur compatissant l'invitait à descendre dans l'abîme des douleurs ; endormie, son âme s'envolait souvent aux sphères éthérées.

Dans une de ses extases, elle vit les sept Archanges debout autour du Soleil divin. Elle resta éblouie de leur splendeur, mais son cœur ne battit point. « Ils sont heureux, dit-elle, que puis-je pour ces rois de gloire de l'éternité, et que sont-ils pour moi ? Je voudrais voir l'Ange tombé, le Maudit, celui qui souffre sans espoir ! » Aussitôt elle fut plongée dans l'abîme. L'Ange proscrit lui apparut, voilé d'un nuage sombre, beau comme une comète qui traîne sa lueur sinistre. Au sommet de son front, scintillait une étoile rougeâtre. Le noir serpent de la Mort qui étreint les mondes, les hommes et les créatures, s'enroulait trois fois autour de ses flancs. Ses yeux ténébreux dar-daient le désir inassouvi en longs éclairs pourprés. En même temps s'en échappaient, comme de pâles diamants, les larmes d'une douleur éternelle. Ces larmes étaient le souvenir du ciel perdu : et lentement des mondes obscurs, des âmes tristes en naissaient.

— Qui es-tu ? dit Carmélis.

— Je suis celui qui ne s'est point courbé devant l'Éternel. Je suis celui qui veut être et savoir par lui-même ; je suis le Révolté et le Maudit. Et pourtant sans moi la terre et les mondes visibles ne seraient

pas. Je supporte la colonne de l'espace et du temps. Je suis le roi de l'air et du monde inférieur. Je porte la lumière dans les ténèbres. Tous les bannis du ciel, tous ceux que leur destin force à s'incarner sur terre, errent dans mon royaume. Je suis le tentateur, et les âmes ont besoin de passer par mon crible pour remonter. Les souffrances que je cause sont nécessaires à la vie de l'univers, mais j'en souffre au centuple. L'exil des âmes est temporaire ; le mien est éternel.

— Pauvre archange tombé ! dit Carmélis ; je prendrai une de tes larmes et je la pointerai à tes frères les archanges qui sont les verbes vivants d'Élohim. En voyant cette larme, ils auront pitié de toi.

— Non ; ils ne peuvent rien pour moi. Mais puisque tu aimes celui qui brave la souffrance, veux-tu sauver une âme qui erre pourchassée dans le royaume de l'air, en l'adoptant comme un fils ?

— Oui, je le veux, parce que je t'aime ! dit la dormeuse imprudente dans un cri de sympathie.

— Eh bien, tu me reverras ! dit le prince de l'air en s'effaçant comme un météore.

Une nuit, Carmélis dormait à demi d'un sommeil agité dans sa cellule de nonne. Elle vit entrer un pèlerin courbé sur son bâton, le visage caché par son capuchon. Il semblait épuisé : il demanda asile d'une voix humble et suppliante.

— Eh bien ! couche-toi sur ces dalles, dit Carmélis sans crainte, et repose-toi.

Il s'agenouilla devant elle, comme pour une prière fervente. Mais peu à peu il sembla à Carmélis que cette forme de moine agenouillé perdait ses contours arrêtés. Était-ce un corps solide ou une ombre ? Elle grandit vaporeuse, se redressa lentement, et, rejetant le froc, du vil haillon sortit dans toute sa fierté l'Ange maudit qui porte au front l'étoile de la science et de l'orgueil. Ses ailes crépusculaires étaient dressées et touchaient la voûte ; elles frémissaient. Carmélis frissonna de terreur. À travers ses yeux fermés elle voyait tout ; mais elle restait fascinée, clouée sur sa couche. Immobile, l'Esprit couvait la vierge. De ses yeux ardents, de ses mains étendues, de ses ailes élargies, il l'enveloppait d'un effluve puissant qui la secouait de brusques soubresauts. Elle descendait, descendait avec lui dans l'abîme, et c'était une torture délicieuse. Peu à peu, la cellule s'emplit d'une vapeur épaisse où elle ne distinguait plus que les yeux rouges de l'ange maudit et son étoile enflammée. Tout à coup, elle sentit ses lèvres comme un fer chaud sur sa bouche ; en même temps, un fleuve de feu la pénétrait et le serpent de la mort la mordait au cœur. Sous la commotion violente, elle poussa un cri strident et s'éveilla. Elle était seule sur sa couche brûlante, dans l'air étouffant de sa cellule. L'orage grondait au dehors, et, par la fenêtre, une ombre s'échappa comme un grand

oiseau dans la nuit chaotique. Mais la voix solennelle et triste du prince de l'air clama dans la tempête d'automne: « Puisque tu m'as aimé, tu seras la mère de Merlin. De moi il aura la science maudite par l'Église, et il sera un grand prophète⁴.

⁴ Si l'idée mère de la légende de Faust est le *pacte du magicien avec le diable*, l'idée génératrice de la légende de Merlin est le *magicien-prophète, fils de l'ange tombé, Lucifer et d'une vierge*. L'origine de Merlin contient le sens symbolique du personnage. Il aura de son père l'esprit de révolte, l'insatiable curiosité, la Connaissance du monde naturel et le désir sans frein. De sa mère, lui viendra l'instinct de douceur, de sympathie et d'espérance, enfin le don merveilleux par excellence, l'intuition angélique des âmes et du monde divin. Le génie païen et le génie chrétien, qui sont entrés dans la substance de son être, lutteront en lui sans pouvoir se vaincre. Il sera torturé à la fois par le désir de la terre et par la nostalgie du ciel, et il mourra fou de ne pouvoir les étreindre dans une même possession. Les vieux historiens, Nennius et Geoffroy de Montmouth, font descendre Merlin d'une vierge (vestale ou nonne) et d'un démon incube. Voici comment Nennius caractérise ce genre d'esprits: *Nam ut Apulejus de Deo Socratis perhibet, interlunam et terram habitant spiritus, quos incubos dæmones appellamus. Hi partim hominum, partim vero angelorum naturam habent* (Nennius, *Historia Britannorum*, liv. VI, c. XVIII). Cette idée fondamentale persiste à travers toutes les déformations postérieures et sous les fantaisies les plus extravagantes des trouvères. Je la trouve exprimée d'une manière remarquable dans un roman français du XIII^e siècle: « Dieu permit que Merlin eut comme son père la connaissance de toutes les choses passées; puis, afin de rétablir la balance entre le ciel et l'enfer, Dieu joignit à la science que l'enfant recevrait de son père celle de l'avenir que Dieu lui accorderait. Ainsi l'enfant pourra-t-il choisir librement entre ce qu'il tiendrait de l'enfer et ce qu'il tiendrait du ciel. » (*Le Roman de Merlin*, par Robert de Boron,

À partir de ce moment, la vie de Carmélis fut pleine de soucis, de peines et d'épouvantes. Elle sentait qu'elle avait conçu par le baiser de l'Ange maudit. Comme un cercle de feu, ce baiser l'enfermait dans le royaume du prince de l'air. Plus de séraphiques extases, plus de visions célestes, l'angoisse la poussait hors du couvent, dans les bois. Et là, elle entendait mille bruits étranges, mille voix susurrantes et douces. « Mon Dieu ! que vais-je devenir ? » disait-elle en se laissant tomber dans la grotte où filtrait la source, ou bien sous le chêne des fées. Et, comme un tourbillon de feuilles invisibles, l'enveloppait le chœur des esprits aériens, qui lui chantait des choses ensorcelantes et lui disait : « Sois bénie, vierge pure

publié par Paulin-Pâris. — *Romans de la table ronde*, t. II, p. 25) — Les sources les plus anciennes sur la vie de Merlin sont le récit de Nennius dans son *Histoire des Bretons*, ch. XL à XLII ; la *Vita Merlini* en vers latins de Geoffroy de Monmouth. — Plus importants et plus suggestifs sont les fragments épars dans le *Myvyrian Archéology*. — La tradition armoricaine se retrouve en partie dans *Le Roman du Brut*, de Robert Wace et dans *Le Roman de Merlin*, par Robert de Boron. M. de La Villemarqué a réuni les traditions essentielles qui se rapportent au personnage dans son livre : *Myrddin ou l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence*. Rappelons ici les deux beaux volumes d'Edgard Quinet sur Merlin l'Enchanteur. Ce n'est pas sans doute, le barde celtique que nous a montré l'illustre écrivain. Il s'est complu à personnifier en Merlin le génie progressif de la France. Mais n'oublions pas que les pages éloquentes de l'historien philosophe ont puissamment contribué à ramener l'attention sur la grande figure légendaire qui se dresse devant l'arcane de nos origines nationales.

et bonne, toi qui donnes asile à l'un des nôtres ; un grand enchanteur va naître de toi ! » Alors, au milieu de ses terreurs, la joie folle d'être mère envahissait la pauvre nonne. Elle croyait déjà voir ce fils miraculeux dont elle moulait en elle-même le corps charmant et dont l'âme sournoise voltigeait si mystérieusement autour d'elle. N'était-ce pas sa voix qui soupirait dans la cime du bouleau, qui riait gaiement dans le ruisseau ? N'était-ce pas lui qui, invisible et léger comme un sylphe, lui frôlait le cou et le sein, qui cherchait à pénétrer en elle, le petit démon, et chuchotait : « Charmante mère ! n'aie pas peur, si tu veux me bercer, moi qui sais tout, je te dirai des choses merveilleuses ! »

Ne pouvant plus cacher sa grossesse, Carmélis alla tout dire à Gildas, évêque du pays. Or, à cette époque, dans certains districts de la Grande-Bretagne, on appliquait aux nonnes fautives la loi des vestales. Seulement, au lieu de les enterrer vives, on les précipitait du haut d'un rocher, dans un gouffre. Gildas eût épargné la fille d'un roi, mais quand il apprit la manière étrange dont elle avait été séduite, il déclara qu'elle avait succombé à la ruse d'un incube et aux artifices du démon. Il se contenta d'excommunier la vierge polluée par l'esprit malin et de maudire le fruit infernal qu'elle avait conçu. « Va-t'en, dit le moine indigné, va-t'en sur la lande, fiancée du vent, amante maudite du prince de l'air, prostituée de Satan ! Que tout foyer chrétien te soit fermé ! Il n'est plus d'asile

pour toi que chez les païens ! » Le père de Carmélis était mort, l'Église l'abandonnait, heureusement qu'elle connaissait Taliésinn, grand-maître de la corporation des bardes sous la protection d'un chef gallois. Ces bardes, tout en se disant chrétiens, avaient conservé leurs rites, leurs croyances, les arcanes de leur religion et de leur initiation traditionnelle. Les gens d'Église, qui voyaient en eux des rebelles et des rivaux, les considéraient d'un mauvais œil, les appelaient païens, relaps, hérétiques, et les attaquaient avec une extrême violence. Mais les héritiers des druides étaient encore très puissants, protégés des chefs, vénérés du peuple. Carmélis se réfugia auprès d'eux. Taliesinn accueillit la nonne proscrire avec bonté et promit d'élever l'enfant.

Sur une des côtes du pays de Galles s'ouvrait jadis une grotte aujourd'hui disparue sous un éboulement, appelée la grotte d'Ossian. Comme la grotte de Fingal, dans les Hébrides, elle était formée par des colonnes de basalte serrées les unes contre les autres et se perdait dans les entrailles du mont en salles naturelles. C'est là que les bardes des anciens temps tenaient leurs réunions secrètes. C'est là aussi qu'eut lieu la consécration de leur prophète, de celui qui devait jouer un si grand rôle dans les annales celtiques. Cette consécration était toujours précédée d'une épreuve solennelle.

Au pied de la montagne sacrée, à la sortie de la

grotte d'Ossian, s'étendait une lande sauvage que les moines flétrirent plus tard du nom de lande maudite. Elle était semée d'un cercle de pierres druidiques. Au centre de ces pierres, il y en avait une colossale en forme de pyramide. La nature ou la main de l'homme y avait creusé une sorte de niche où l'on montait par un escalier de roches superposées. On appelait ce menhir la pierre de l'épreuve ou la pierre de l'inspiration. C'est là que l'aspirant devait dormir une nuit entière. Au lever du soleil, le chœur des bardes sortant de la montagne sacrée par la grotte d'Ossian venait réveiller le dormeur. Parfois, à leur chant, on le voyait se dresser devant l'astre naissant, et, frémissant d'extase, raconter son rêve divin en un chant rythmique. Alors, il recevait le titre de barde prophète. Il était considéré comme ayant l'Awenni-ziou, c'est-à-dire qu'un génie divin, son Awenn, son génie à lui, qui, selon la doctrine ancienne, plane sur l'homme, parlait par sa bouche. Mais souvent il arrivait que l'aspirant avait fui avant l'aube, ou que, saisi d'épouvante, il descendait de la roche en proférant des paroles insensées. En ce cas, il était déchu de sa dignité. La tradition populaire du pays de Galles a conservé le souvenir de cette épreuve pendant des siècles dans la légende de la pierre noire du Snowdon. Quiconque, dit-elle, dort une nuit sur la pierre noire de l'inspiration se réveille poète ou fou pour le reste de ses jours.

C'est là qu'un soir le vieux Taliésinn, entouré du collège bardique, conduisit son disciple Merlin et lui dit : « Nous t'avons enseigné ce que nous savons : nous t'avons montré la clé des trois vies, celle de l'abîme, de la terre et du ciel⁵. La science est l'abri et le voile de qui la possède. Tu pouvais vivre tranquille parmi nous ; tu as voulu t'élever au rang suprême ; tu réclames la clé des mystères, l'inspiration du prophète. Les signes te sont favorables ; une grande mission t'attend. Mais moi qui t'aime, mon fils, je dois t'avertir. Songe qu'à ce jeu tu risques ta raison et ta vie ! Quiconque veut s'élever au cercle supérieur, plus facilement retombe à l'abîme. Tu auras à lutter avec les puissances mauvaises et toute ta vie sera une tempête. Parce que tu seras prophète, hommes et démons s'acharneront sur toi. La plus grande des joies t'attend : le rayon divin ; mais aussi te guettent la folie, la honte, la solitude et la mort ! »

À ce moment, on vit s'avancer sur la lande maudite le moine-évêque Gildas, son bâton pastoral à la main. Il jeta un regard de défiance sur l'assemblée des bardes et dit à leur disciple :

— « Merlin ! je te connais. Tu es le fils d'une mère qui a failli, et l'esprit malin est en toi. Malheur à celui qui cherche la vérité sans le secours de l'Église et se dit inspiré sans avoir reçu sa sanction ! Tu as bu le

⁵ Voir *Le Mystère des Bardes*, par Adolphe Pictet.

poison des hérétiques et tu cours à ta perte. Malgré cela, je veux tenter de te sauver. Suis-moi, entre au couvent, fais pénitence et deviens moine. Ainsi, sous ma direction, tu expieras tes erreurs et celles de ta mère, et je te donnerai le pain du salut.»

Taliésinn répondit tranquillement à Gildas :

— « Comme toi, nous adorons le Dieu unique et vivant. Mais nous croyons qu'il a donné la liberté à l'homme afin qu'il trouve la vérité par lui-même. Tu offres le port connu sans le voyage. Nous offrons un frêle esquif sur l'Océan sans limite et la terre promise au risque du naufrage. Merlin est libre de choisir. S'il préfère le port à la tempête, qu'il te suive avec la bénédiction des bardes. »

Jusque-là, Merlin était resté absorbé en lui-même, le regard fixe et rentré. Il n'avait répondu que par un sourire de dédain à la sommation de l'évêque. Mais aux nobles paroles du maître, une flamme jaillit de l'œil du disciple, qui s'écria, dans un transport d'audace et d'enthousiasme :

— « Je ne recevrai pas la communion de ces moines aux longues robes ! Je ne suis pas de leur église que Jésus-Christ lui-même me donne la communion ! Pour la harpe des dieux, pour le rayon céleste, pour la couronne du poète, je veux risquer ma vie ! Que je roule aux abîmes ou que je monte au ciel, je tenterai le sort ! J'entends en moi d'étranges harmonies ; j'en-

tends gronder l'enfer, j'entends pleurer les hommes et chanter les anges. Quel génie est le mien ? Quelle étoile est mon guide ? Je n'en sais rien, mais j'ai foi au génie, à l'étoile ! Oui, je chercherai mon Dieu dans les trois mondes, je pénétrerai le mystère de l'Au-delà. Pour savoir, pour vibrer, pour jouer sur les cordes des âmes, je mets en gage mon corps, ma vie et ma raison !

— Ah ! tu es bien le fils de Lucifer ! dit Gildas en détournant les yeux avec indignation. Pervers, va ton chemin ; l'Église ne peut plus rien pour toi ! »

Et il s'en alla plein de souci pour son autorité et de colère contre le rebelle.

La nuit avait envahi la lande. Merlin monta sur la pierre de l'épreuve et entendit le chœur des bardes qui s'éloignaient invoquer pour lui les génies solaires, dont les ailes blanches et transparentes se vivifient dans les océans du feu céleste. Leur chant se perdit au cœur de la montagne, sous la grotte tournante, comme le murmure lointain des flots qui se retirent, et la montagne elle-même semblait clamer d'une voix toujours plus profonde : « Dors, enfant des hommes, dors du sommeil des inspirés et réveille-toi fils des dieux ! »

Bientôt la lande fut envahie par les brumes ; elles s'étiraient en longues bandes sur la pierre de l'épreuve et finirent par l'envelopper tout à fait. Mer-

lin crut y distinguer des formes grimaçantes et diaboliques, pêle-mêle avec des fées ravissantes. Dormait-il ou veillait-il ? Parfois il sentait sur sa peau le frôlement de corps fluidiques comme des ailes de chauve-souris. Bientôt une tempête furieuse balaya la lande maudite. Merlin se cramponna à la pierre pour n'être pas renversé par l'ouragan. Alors, une forme altière et ténébreuse sortit du sol. Une étoile blême tremblait sur sa tête et sa lueur mourante éclairait à peine un front superbe creusé de rides volontaires. Une main de géant s'appesantit comme un roc sur l'épaule du dormeur et une voix creuse lui dit :

— « Ne me reconnais-tu pas ?

— Non, balbutia Merlin, saisi d'un mélange d'horreur et de sympathie. Que me veux-tu ?

— Je suis ton père, l'Ange de l'abîme, le roi de la terre et le prince de l'air. Je t'offre tout ce que je possède : la science terrestre, l'empire des éléments, le pouvoir sur les hommes par la magie des sens.

— Me donneras-tu aussi la science de l'avenir, la connaissance des âmes et le secret de Dieu ?

— Ce chimérique empire n'est pas le mien ; j'offre la puissance et la volupté dans le temps.

— Alors, tu n'es pas l'esprit que j'ai invoqué sur la montagne. Plus hauts sont mes désirs, je ne te suivrai pas.

— Présomptueux ! tu ne sais pas ce que tu refuses ;

un jour tu l'envieras. Mais malgré moi, tu m'appartiens. Par les éléments dont tu es pétri, par tes attaches mortelles, par l'effluve igné de la terre qui court dans tes veines, par les courants magnétiques de l'atmosphère, par le désir qui brûle en toi, tu es mon fils. Quoique tu m'aies renié, je te laisse un souvenir de moi ; un jour, tu en comprendras la force et la magie. »

La main terrible, qui pesait comme une montagne sur l'épaule de Merlin et lui prenait le souffle, se leva. Il sentit une chaîne s'enrouler à son cou et quelque chose de métallique tomber sur sa poitrine. La forme du Démon s'était évanouie avec le poids du cauchemar. La terre tremblait et de ses entrailles montèrent ces mots, scandés par un tonnerre sourd :

— « Tu m'appartiens, mon fils, tu m'appartiens ! »

Alors un sommeil plus profond lui versa une félicité inconnue. Il lui sembla que les ondes du Léthé fluaient à travers son corps et en effaçaient tout souvenir terrestre. Puis, il eut l'impression d'une lumière très éthérée et très douce, comme la vibration d'une étoile lointaine, enfin le sentiment d'une présence surnaturelle et délicieuse, qui ouvrait la source secrète de son cœur et dessillait les yeux de son âme. Assise sur la pointe du rocher, enveloppée de ses longues ailes, une forme humaine d'une beauté angélique et ravissante se penchait vers lui. Elle tenait une harpe d'argent sous son aile de lumière. Son regard

était un verbe, son souffle une musique. Regard et verbe disaient à la fois :

— « Je suis celle que tu cherches, ta sœur céleste, ta moitié. Jadis, t'en souviens-tu ? nous fûmes unis dans un monde divin. Tu m'appelais alors ta Radiance⁶ ! Quand nous habitions l'Atlantide, les fruits d'or de la sagesse tombaient dans ton sein et nous conversions avec les génies animateurs des mondes⁷. Tu fus séparé de moi pour subir ton épreuve et conquérir ta couronne de maître. Depuis je te pleure, je languis et m'attriste dans les félicités du ciel.

— Si tu m'aimes, murmura Merlin, descends sur la terre !

— Femme de la terre, je perdrais ma mémoire Céleste et mon pouvoir divin. Je tomberais sous l'empire des éléments, sous le sceptre de fer du destin implacable. Mais, sœur immortelle, j'éclaire la partie

⁶ Merlin eut près de lui une source de consolation plus puissante que l'amitié de Taliésinn. Était-ce un être réel, une femme, une sœur du barde, comme l'a prétendu le vulgaire, ou un être idéal ? Elle lui donne les noms les plus tendres, elle l'appelle son sage Devin, son Bien-aimé, son Jumeau de gloire, le Barde dont les chants donnent la renommée, la clé avec laquelle la victoire ouvre les portes de toutes les citadelles. — *Myrdhin ou Merlin l'Enchanteur, son histoire, ses œuvres, son influence*, par M. de La Villemarqué, p. 63.

⁷ Dans un passage cité par le *Myvyrian*, Merlin chante le pommier sacré, qui, dans la symbolique des bardes, figurait l'arbre de la science. (*Myvyr. Arch.*, t. I^{er} p. 151.)

immortelle de ton âme. Si tu veux m'écouter, je serai ta Force, ta Muse et ton Génie⁸ !

— Entendrai-je ta voix au torrent de la vie ?

— Je serai ta voix intérieure ; dans ton sommeil tu me verras... Je t'aimerai...

— Tu m'aimeras ? Divin esprit, un gage de ta présence !

— Vois-tu cette harpe qui fait pleurer les hommes et les anges ? C'est un gage de l'inspiration divine. Par elle tu seras l'enchanteur des hommes, le guide d'un roi et le voyant d'un peuple. Quand tu la toucheras, tu sentiras mon souffle ; par elle je te parlerai. Personne ne saura mon nom ; aucun homme de la terre ne me reconnaîtra ; mais toi tu invoqueras Radiance !

— Radiance ?... » soupira Merlin, à cette voix cristalline, comme à l'écho magique d'une divine ressouvenance.

Il voulut la regarder, la saisir. Mais il ne vit que deux ailes amoureusement déployées sur sa tête. Un baiser sur son front, une lueur dans l'espace... et il se trouva seul.

Quand les bardes royaux sortirent de la grotte d'Os-

⁸ « Trois choses seront rendues à l'homme dans le cercle de Gwynfyd (du bonheur), le génie primitif, l'amour primitif et la mémoire primitive ; car sans cela il ne saurait y avoir de félicité. » (32^e triade du *Mystère des Bardes*, publié par Adolphe Pictet.)

sian, Merlin s'éveillait aux premiers rayons du soleil. Ils virent la harpe d'argent dans ses bras⁹ et à son cou une étoile métallique à cinq pointes suspendue à une chaîne de cuivre. À ces deux signes, Taliésinn reconnu dans son disciple le double don de l'inspiration et de la magie. Dans un chant solennel, Merlin se mit à prédire les futures victoires des Bretons et la grandeur d'Arthur. Il reçut l'écharpe bleue, la couronne de bouleau, et fut consacré comme barde-devin dans la grotte d'Ossian.

Après avoir reçu la dignité suprême de ses maîtres, Merlin se rendit à la cour d'Arthur et devint son barde attitré, rang qui correspondait à celui de conseiller et de ministre. Arthur soutenait une lutte acharnée contre les Saxons, dont l'invasion ressemblait, au dire des chroniqueurs, à une mer montante de flammes courant de la mer d'Occident à la mer d'Orient. Merlin excita le roi par ses prophéties. Il fut l'âme de la guerre dont Arthur fut l'épée. Cette épée merveil-

⁹ Pour les Celtes, le don poétique et musical est une inspiration divine. Cette foi revêt chez eux un caractère plus positif et plus absolu que chez toutes les autres races. De là la croyance populaire qui donne une origine miraculeuse et attache une force magique à certains instruments de musique. La cornemuse du clan Chattan, que Walter Scott mentionne comme étant tombée des nuages pendant une bataille de 1396, fut empruntée par un clan vaincu qui espérait en recevoir l'inspiration et le courage et qui ne l'a rendue que quatre siècles après, en 1822. La harpe des bardes était moitié grande comme la nôtre et pouvait se tenir aisément.

leuse, disent les bardes dans leur symbolisme parlant, s'appelait Flamboyante, forgée au feu terrestre par des hommes sans peur. Sa poignée était d'onyx ; sa lame de pur acier brillait comme le diamant. Elle paralysait le bras du lâche et du méchant ; mais lorsqu'un homme fort et bon la saisissait avec foi, elle lui communiquait un courage invincible. Alors elle reluisait vivante, s'irisait dans le combat des sept couleurs de l'arc-en-ciel, jetait des éclairs, effrayait l'ennemi. Cette épée magique se trouvait dans l'île d'Avalon, au milieu de la mer sauvage. Un dragon veillait à l'entrée de l'île ; un aigle tenait l'épée dans ses serres, au sommet d'une montagne. Merlin, disent les bardes, savait les vertus de l'épée, il connaissait l'île, il y conduisit Arthur. Nouvel Orphée, il charma le dragon au son de sa harpe, il endormit l'aigle par son chant, et, pendant l'extase de l'oiseau, lui déroba l'épée Flamboyante. Ainsi le glaive magique fut conquis par la harpe divine¹⁰. Bientôt après, Arthur remporta sur les Saxons la grande victoire d'Argoëd, où Merlin combattit à ses côtés. À la rentrée triomphale de l'armée dans la forteresse de Kerléon, l'épée et la harpe entrecroisées furent portées par des pages sur un coussin rouge devant le roi et le prophète qui se donnaient la main. Et les bardes ont conté dans leurs mystères que cette nuit même Merlin vit en songe Radiance, l'ange

¹⁰ Taliésinn appelle le glaive d'Arthur « la grande épée du grand enchanteur ». (*Myvyrian*, t. I^{er}, p. 72.)

de l'inspiration, qui lui parlait souvent par des voix, mais ne lui apparaissait qu'aux moments solennels de sa vie. Radiance mit un anneau au doigt de Merlin et lui dit :

— « C'est l'anneau de nos fiançailles, qui nous joint pour toujours. Mais garde-toi des femmes de la terre ; elles chercheront à te l'enlever. C'est le signe de l'amour éternel, c'est le gage de notre foi ; ne le donne à personne ! »

Et Merlin, plein d'enthousiasme, jura à sa céleste fiancée le serment d'amour éternel.

Ce fut l'apogée de la gloire d'Arthur et de Merlin. Mais déjà deux démons humains, masqués de grâce et de chevalerie, rôdaient autour d'eux. La femme d'Arthur, la reine Genièvre, cachait sous les apparences d'une grâce exquise et enjouée, une âme vaine, altière, remplie de passions violentes¹¹. Lassée du roi son époux, beaucoup plus âgé qu'elle, insensible à sa grande noblesse, elle avait jeté les yeux sur son neveu Mordred, jeune homme ambitieux, rusé et hardi. Mordred, qui avait ménagé au roi l'alliance des Pictes et Scots, jouissait de sa confiance absolue. Les amants s'entendaient secrètement depuis des années, mais, toujours menacés d'être surpris, ils en vinrent à désirer la chute et même la mort du roi. Mordred

¹¹ Son nom breton est Gwenniwar. « Elle était, dit Taliésinn, altière dans son enfance et plus altière encore dans son âge mûr. »

lui succédant, Genièvre espérait régner avec lui. Pour atteindre ce but, la reine et son amant préparaient sourdement la défection et la révolte. Ils avaient vu d'un mauvais œil la grande victoire d'Arthur qui contrecarrait leurs projets. Merlin en était la cause, il gênait leur complot. Mordred et Genièvre résolurent de perdre le barde.

Un soir donc que le roi fatigué de la chasse dormait d'un sommeil profond, la reine Genièvre et Mordred s'approchèrent de Merlin qui était seul, assis près du foyer à demi éteint de la grande salle de Kerléon :

— « Tu sais, dit Genièvre en souriant, que d'après la loi la reine a le droit de demander chaque jour au barde du roi un chant d'amour pour la distraire. Mais à toi le grand enchanteur, je ne ferai point si futile prière. Plus rare est ma fantaisie. On m'a parlé d'un philtre si puissant que lorsqu'une femme le fait boire à un homme, elle se l'attache d'un lien fatidique. Je désire ce philtre pour une amie ; peux-tu me le procurer ? »

Merlin regarda la reine et Mordred de son œil voyant. Il sentit se croiser en lui la flamme haineuse du couple adultère, et dans cette lueur fugitive, il eut le ressentiment du complot ténébreux qui se tramait contre lui et le roi. Il répondit :

— « Reine, je sais que ce philtre existe ; mais ma science l'ignore et mon art ne peut le procurer. »

Mordred prit la parole et dit :

— « O grand enchanteur ! faut-il que je t'apprenne quelque chose ? Sache donc qu'en Armorique dans la forêt de Brocéliande, il y a une fontaine. La magie des druides y évoqua jadis les esprits de l'air et de l'abîme. Une fée, une femme y réside aujourd'hui, la plus charmante et la plus redoutable des magiciennes. Pour l'évoquer, il faut le plus puissant désir et la plus grande volonté. Personne ne la dompta jamais. Toi seul tu le pourrais. Elle possède le philtre que cherche la reine et elle t'enseignera des mystères plus profonds que ceux que tu connais.

— La magicienne de Brocéliande ? dit Merlin, pourquoi ce nom me fait-il frissonner ?

— Parce que, dit Mordred, c'est la seule femme capable de lutter avec toi et de répondre à ton désir.

— Merlin ! mon doux Merlin ! dit Genièvre, va trouver la magicienne de Brocéliande et pense à mon désir ! »

Et ils laissèrent le barde plongé dans sa rêverie.

La première pensée de Merlin fut de faire part au roi de ses soupçons sur la fidélité de Mordred. Puis, il songea au danger formidable d'une révélation prématurée et se promit de surveiller lui-même le neveu d'Arthur. Mais un désir plus fort que sa sagesse l'avait mordu au cœur, le désir d'une femme qui serait son égale, l'envie de la dompter... de l'aimer peut-être.

De quelle violence le souffle du couple adultère avait fait surgir de ses propres entrailles une âme qu'il ne connaissait pas, une âme enflammée de désir et couronnée d'orgueil ! Il la découvrait avec épouvante. Si Radiancé avait éveillé la partie éthérée de son âme, si elle avait fait vibrer en lui le vague ressouvenir d'une existence céleste, le nom seul de la magicienne de Brocéliande remuait un tourbillon de mémoires terrestres, de joies terribles, de souffrances infernales. Le fils de Lucifer se retrouvait ! Vainement il se rappela les conseils du Taliésinn, les avertissements de Radiancé la tant aimée. La mystérieuse inconnue se dressait devant lui, inquiétante rivale, inéluctable tentation ! Obsédé par cette pensée, Merlin ne dormait plus. Il se disait : « En connaissant le fond de la femme, je connaîtrais le fond de la nature. Avant cela, puis-je me dire un maître ? » Il demanda un congé au roi sous prétexte d'aller voir Taliésinn et s'embarqua pour l'Armorique, qu'on appelait alors « la terre étrangère et déserte ».

Et voilà Merlin debout dans la sombre forêt des druides, devant la fontaine des évocations, que les uns appellent la fontaine de Jouvence, les autres la fontaine de Perdition. Car, beaux ou horribles, selon l'évocateur, tous les mirages peuvent en sortir. Merlin jette une pierre dans la source ; des cercles rident son miroir ; l'eau bouillonne ; un tonnerre souterrain roule. Puis, un sourd bruissement dans la forêt, et se

déchaîne une tempête si épouvantable qu'elle renverse les arbres et fracasse les maîtresses branches des chênes. Impassible au plus fort de la tourmente, Merlin étend le bras sur la source, avec le signe de Lucifer dans sa main.

« Par ce signe, dit-il, au nom des puissances de la terre, de l'eau, de l'air et du feu, du fond des âges passés et des entrailles de la terre, j'évoque la Femme redoutable !... À moi la Magicienne !... »

Après plusieurs appels, la tempête se calma ; une vapeur se condensa sur la source bouillonnante ; et dans cette vapeur Merlin vit s'élever une tour en ruine, ouverte, creuse et tout habillée de lierre. Une femme merveilleuse dormait dans cette niche de verdure, sous un toit d'aubépine et de chèvrefeuille, légèrement vêtue d'une robe verte où frissonnaient des gouttes de rosée. Elle dormait la tête appuyée sur son coude blanc comme neige. Torrent d'or fauve, sa chevelure s'enroulait à son cou, à son bras. Corps et chevelure respiraient la grâce enlaçante des forêts, la langueur fluide des rivières sinueuses. Merlin, ravi, n'osait pas s'approcher. Il tira quelques accords légers de sa harpe. Elle ouvrit les yeux. Leur azur humide avait le sourire et la mélancolie des sources abandonnées qui reflètent la couleur du temps. Elle éleva vers l'enchanteur sa baguette de coudrier et dit :

— C'est toi, Merlin ? Je t'attendais, ami.

— Qui es-tu ? dit Merlin, en tressaillant.

— Comment, dit la fée, ne me connais-tu pas ? Jadis, je fus druidesse et reine des hommes ; je commandais aux éléments. Hélas ! les moines gris et les prêtres noirs m'ont reléguée au sein de la terre. Tu me rends mon empire en m'éveillant au son de ta harpe. Je suis la fée gauloise, je suis ta Viviane !

— Viviane ? s'écria Merlin, j'ignorais ce nom, mais sa musique m'est familière et douce autant que toi.

— Ah ! continua-t-elle, ta harpe m'a rendu la vie ; mais aussi, j'en ferai vibrer toutes les cordes à nouveau !...

Viviane pria Merlin de lui chanter les merveilles des trois mondes. Tandis que s'élevait le chant rythmé du barde, la fée écoutait attentive. Ses gestes, ses regards, ses attitudes incarnaient les pensées du chanteur, exprimaient ses extases. Il contemplait en elle ses rêves vivants. Parvenu au comble de l'enthousiasme, il s'arrêta et la vit à genoux devant lui dans une pose d'adoration. Elle se releva, et lui mit une main sur l'épaule, Merlin ne vit pas que sa harpe avait glissé dans l'autre main de Viviane. Il ne voyait plus qu'elle. Un instant après, il se trouva assis dans la tour, sur un lit de jonquilles. Toujours plus enjouée, plus caressante, Viviane s'était assise sur les genoux du barde, et, des deux bras, enlaçait sa conquête.

— Je t'aime ! dit Merlin enivré.

— M'aimeras-tu assez pour me confier un grand secret ?

— Tous ceux que tu voudras.

— Il existe un charme, une formule magique par laquelle on peut endormir un homme et créer autour de lui un mur invisible pour les autres, mais infranchissable pour lui, et le séparer à jamais des vivants. Me diras-tu ce charme ? »

Merlin sourit finement. Il avait pénétré l'arrière-pensée d'amoureuse trahison dans le désir de Viviane. Mais, sans hésiter, il glissa la formule magique dans la jolie oreille de la fée. Puis il ajouta :

— Ne t'y trompe pas, ma Viviane. Ce charme puissant agit sur tous les hommes, excepté sur moi.

— Eh ! dit Viviane, peux-tu croire que j'oserais m'en servir jamais ?

— Tu l'essaierais en vain contre moi, dit gravement Merlin. J'en suis préservé par cet anneau. Ce puissant talisman me vient de mon génie inspirateur... de Radiance, de ma céleste fiancée ! C'est l'anneau d'une foi plus forte que toutes les magies ! »

Une fauve lueur sillonna les yeux de Viviane, un nuage assombrit son front. Elle baissa la tête et devint pensive.

— Qu'as-tu ? dit Merlin.

— Oh ! rien, mon ami, dit la fée.

Cependant elle semblait plongée dans un monde

de pensées qui se perdait dans un abîme insondable. Mais, reprenant tout à coup son enjouement, elle renversa sa tête charmante sur l'épaule de l'enchanteur, avec une langueur triste cent fois plus dangereuse que son sourire. Merlin sentait son corps plier entre ses bras. Il parcourait de ses doigts de musicien la chevelure souple, soyeuse, électrique de la fée comme les cordes d'un instrument nouveau. Il en tordit une natte autour de sa main, et s'écria saisi d'un frisson inconnu :

— O Viviane ! tu es ma harpe vivante ! je n'en veux plus d'autre !

— Et Viviane vibrait sous son étreinte ; la forêt enchantée frémissait sur leurs têtes ; l'univers s'emplissait d'un océan de musique grandissante, pendant que dans leurs yeux s'ouvrait un ciel intense et sans fond...

Elle balbutia :

— Le baiser de nos fiançailles !... Et les yeux dans les yeux, ils restèrent en suspens, au bord d'un gouffre, n'osant s'y jeter...

Soudain, Merlin leva la tête et tressaillit. Un vol de corbeaux passa, suivi d'une clameur formidable, comme la fanfare confuse d'une bataille lointaine.

— Arthur ! Arthur !

Ce cri dominait tous les autres. Haletant, furieux, désespéré, il déchirait les airs comme l'agonie de tout

un peuple qui ne veut pas mourir. Enfin, il expira en un long gémissement et les échos de la forêt répétèrent :

— Arthur ! Arthur !

Palpitante d'angoisse, Viviane se serra plus fort contre Merlin. Mais il la repoussa d'un geste subit, et se dressa tout droit, les bras levés, aspirant l'air. Et sur le mortel silence des bois, une voix aérienne murmura très haut dans l'espace :

— Merlin ! qu'as-tu fait de ta harpe ? Merlin ! qu'as-tu fait de ton roi ?

Et Merlin frissonnant, éperdu, s'écria :

— À moi, Radiance ! À moi, ma harpe !

Puis il jeta les yeux autour de lui, et resta stupéfait. Viviane, la tour, le bosquet, tout avait disparu. Il était seul au bord de la fontaine, et sa harpe n'était plus là. Du fond de l'eau monta un sanglot voluptueux :

— Adieu, Merlin, adieu !... Adieu !...

Affolé, il se pencha sur la source. Dans le miroir sombre, il ne rencontra que son visage défait et son œil hagard. Alors Merlin, plein d'épouvante prit sa tête avec ses deux mains, et, s'arrachant les cheveux, il s'enfuit à travers la forêt sauvage.

Les historiens bretons racontent qu'à cette époque Mordred, le neveu d'Arthur, s'enfuit en Écosse avec la reine Genièvre, entraînant dans sa révolte les Pictes et les Scots. Arthur eut le dessous dans une première

bataille. Dans la seconde, il fut rejoint par Merlin ; mais la déroute fut plus complète encore. Le roi périt dans le combat ; son corps disparut sous un monceau de morts ; personne ne le retrouva, pas plus que sa fameuse épée. Les légendaires ont transporté l'un et l'autre dans l'île d'Avalon. Quant à Merlin, accablé du désastre, assailli de remords et de fantômes furieux, il devint fou. On l'accusa de la défaite : Gildas le maudit publiquement en l'appelant fils du diable et pervers. Le peuple qui avait divinisé le prophète triomphant jeta des pierres au prophète battu. Et l'on vit ce spectacle effrayant : l'élus des bardes, l'inspirateur d'Arthur, le prophète de l'épée victorieuse errant à travers champs comme un insensé, redemandant sa harpe aux forêts, invoquant tour à tour Lucifer et Dieu, Viviane et Radiance, mais abandonné de son génie et de ses voix divines. C'est alors qu'il rencontra sa vieille mère, la pauvre Carmélis, qui vivait incon nue dans une retraite profonde. Elle seule n'avait pas cessé de croire en lui, elle seule essaya de le consoler en lui disant : « Mon fils chéri, expie ta faute, souffre ton martyre en silence, mais espère toujours. Il te reste, l'anneau de Radiance. Ne le perds pas ; c'est ta dernière force. Par elle tu peux reconquérir ta science, ta harpe et ton génie ! » Mais un sombre désir, une destinée fatale ramenait Merlin vers Viviane. Il savait que Viviane était la cause de son malheur ; cent fois il l'avait maudite. Mais une sorte de rage tordait

son cœur, à la pensée qu'il n'avait pas même possédé la charmante et redoutable magicienne qui l'avait perdu. La revoir ! — il le fallait, ne fût-ce que pour la punir et la terrasser !

Ici reprend la légende armoricaine.

Revenu dans la forêt de Brocéliande, Merlin retrouva Viviane sous son bosquet d'aubépine. À demi couchée, elle tenait ses deux bras appuyés sur la harpe de l'enchanteur. Sa chevelure pendait sur les cordes. Les yeux à terre, Viviane rêvait dans un affaïssement profond. Il l'accabla de reproches, l'accusa de lui avoir volé son inspiration, sa science, son âme et sa vie. Viviane immobile et comme brisée ne répondait rien.

— « Rends-moi ma harpe au moins ! Je n'ai plus qu'elle et toi !

— Je la gardais pour te la rendre, dit-elle sans lever les yeux, d'une voix frémissante, à peine perceptible. Mais moi, tu m'as repoussée ; je ne l'oublierai jamais. Il faut nous dire adieu. »

Merlin, passant subitement de la colère à l'angoisse, se mit à supplier, éperdu d'amour. Elle resta longtemps impassible et absorbée.

— « Une seule chose, dit-elle enfin, pourrait me faire oublier le coup que tu m'as porté au cœur... une marque suprême de ta confiance... l'anneau que tu portes au doigt.

— L’anneau de Radiance ?

— Oui, reprit-elle passionnément, c’est lui que je désire ! l’anneau des fiançailles qui me donnerait l’immortalité et me délivrerait de l’éternel tourment des morts et des renaissances !

— Tu m’arracheras plutôt l’âme du corps que cet anneau du doigt, dit Merlin.

— Ah ! tu n’aimes pas assez ta Viviane pour lui donner part à ton immortalité ? Alors pourquoi m’arracher à mon sommeil ? Pourquoi me remplir de ton désir ? Est-ce pour me rejeter aux démons ? Ah ! maintenant c’est au gouffre de l’angoisse éternelle que je vais replonger ! »

Et Viviane, se roulant sur sa couche, parut se dissoudre dans une tempête de larmes et de sanglots.

Merlin regardait la femme en pleurs, plus tentatrice dans sa douleur échevelée que dans son sourire enveloppeur. Il la regardait, et restait immobile, partagé entre deux univers, suspendu entre la vie et la mort. Car ces bras qui se tordaient, ces yeux noyés, cette voix suppliante l’appelaient éperdument. « Ne sois pas cruel, disaient-ils, ne sois pas insensé ! Ne repousse pas la coupe de vie. Bois le baiser de Viviane ! C’est la science et le bonheur, la royauté suprême ! Bois le baiser de Viviane ! Et tu redeviendras le puissant enchanteur ! »

Mais la voix intérieure et profonde disait : « Ne

quitte pas l'anneau de l'éternel amour ! C'est la conscience, la foi, l'espérance divine ! Ne brise pas la chaîne céleste ! »

Si forte devint cette voix que Merlin dit tout haut :

— « Fée, trompeuse, éternel mirage, femme d'en bas, c'est bien assez de m'avoir pris mon roi, mon peuple, ma gloire terrestre et toute ma vie. Tu veux encore me voler mon âme avec tes larmes ! Tu ne l'auras pas ! Radiancé m'appelle ! Je m'en vais finir ma vie dans quelque solitude avec ma harpe. Au fond de moi-même, je retrouverai mon ciel, et dans un autre monde mon génie ! »

À ces mots, Viviane se redressa avec un soubresaut de druidesse en furie :

— « Ce sera donc le néant que je trouverai avec un autre, avec Mordred, dit-elle. Il m'aima jadis ; c'est moi qui l'ai repoussé. J'ai le pouvoir de l'arracher à la reine ; il viendra... et ce baiser d'oubli, ce baiser foudroyant que tu cherchais en moi, c'est lui qui l'aura, et moi j'y trouverai la mort ! »

Cette menace jetée avec une passion extrême troubla Merlin. Il se représenta la belle fée s'abandonnant aux bras de Mordred, et il en ressentit la torture d'une jalousie aiguë. Les yeux de Viviane dardaient un feu si sombre, sa voix frémissait d'un désespoir si violent, son corps exhalait une énergie si terrible, que les sens de Merlin en furent bouleversés. La compassion, se

mêlant aux flammes de la jalousie, vint amollir toutes les fibres de son cœur et fondre en pitié sa volonté d'airain.

— « Je ne veux pas cela ! » s'écria Merlin en saisissant la main de Viviane.

Elle répondait avec une fureur croissante :

— « Trop tard ! trop tard ! À moi, Mordred ! »

Alors Merlin, oubliant tout, glissa l'anneau de Radiance au doigt de la fée...

Aussitôt un grand calme se fit en elle. Une vie nouvelle entra dans ses veines. Elle se redressa lentement, passa ses mains dans ses cheveux dénoués et sourit. En même temps, il parut à Merlin que le meilleur de sa vie s'échappait hors de lui pour aller à Viviane, et que sa mémoire, s'enfuyait par les brèches ouvertes de son être. Sûre maintenant de sa puissance, la magicienne prit l'enchanteur dans ses bras, regarda au fond de ses yeux et murmura l'incantation du grand oubli que lui-même lui avait enseignée. Il voulut résister au charme terrible dont le fluide l'envahissait, mais il n'avait plus ni force, ni volonté... Une fois encore l'image de Radiance glissa devant son regard brisé... puis s'effaça comme une lueur dans un nuage. Alors se sentant défaillir, il s'abandonna. Viviane radieuse, superbe, assouvie tenait sa proie. Trois fois son baiser triomphant tomba sur les yeux, tomba sur la bouche de l'enchanteur... Aussitôt un voile épais roula sur les

yeux aveuglés du prophète ; une mer d'oubli envahit son cerveau, noya ses membres, — et le ciel disparut avec ses étoiles et ses génies !...

Ce jour-là même, le vieux Taliésinn, assis avec ses disciples au bord de la mer, près de la grotte d'Ossian, au pays de Galles, regardait les vagues innombrables venir à lui, innombrables comme ses souvenirs, et se briser sur la plage retentissante. Ses mains étaient croisées sur ses genoux et son âme fatiguée se roulait sur elle-même. Tout à coup, il dit :

— « Je vois, je vois Merlin, le prophète des Bretons, endormi par une femme. Il s'enfonce, il s'enfonce avec elle dans l'abîme terrestre. Voilée d'un nuage livide, sa harpe sanglante descend avec lui. Dans le ciel, je vois planer un ange en pleurs. Il dit : "Ô malheureux Merlin ! dans quel abîme irai-je te chercher ?" Et Taliésinn continua comme en rêve : « Hélas ! où est maintenant la harpe du prophète ? J'ai vu tomber les rameaux et les fleurs. La sagesse s'en va le temps des bardes va finir. »

Il est fini depuis longtemps ; mais toujours elles regrettent Merlin, les chansons, les légendes. Il dort, disent-elles, dans la forêt de Brocéliande, envoûté sous une haie impénétrable, la tête couchée sur les genoux de Viviane, l'Enchanteur enchanté, — et personne n'a réveillé l'Orphée celtique de son sommeil éternel.

V. — La légende de Taliésinn ; Synthèse et mission du génie celtique

La légende de Merlin l'enchanteur ressemble à un miroir magique où le génie celtique aurait invoqué l'image de son âme et de sa destinée.

Arthur, le héros poussé par le barde inspiré, incarne la longue, l'héroïque lutte des Celtes contre l'étranger. Cette race, dit Michelet, résista deux cents ans par les armes et mille ans par l'espérance. Vaincue, elle impose son idéal à ses vainqueurs. Arthur devint pour tout le moyen âge le type du parfait chevalier. Revanche à laquelle les Bretons n'avaient pas pensé, mais non moins glorieuse et féconde. — Quant à Merlin, il personnifie le génie poétique et prophétique de la race ; et s'il est resté incompris du moyen âge aussi bien que des temps modernes, c'est d'abord parce que la portée du prophète dépasse de beaucoup celle du héros, c'est ensuite parce que la légende de Merlin et le bardisme tout entier confinent à un ordre de faits psychiques où l'esprit moderne ne commence à pénétrer qu'aujourd'hui. Sous la résistance obstinée, fanatique, farouche, des chefs kymriques et gallois du VI^e siècle, comme Owenn et Urien, et de leurs bardes, comme Aneurinn, Taliésinn et Lywarch-le-Vieux, il y avait plus que le sentiment national et

qu'une haine de race. Il y avait, avec les défauts des Celtes, leur manque de sens politique et pratique, le sentiment d'une certaine supériorité morale et intellectuelle. Oui, sous l'indomptable espérance, il y avait une indestructible vérité. Elle pouvait se tromper sur les moyens, mais non sur le but. Il y avait la conscience intuitive, occulte, mais sûre, de l'Âme celtique, se sachant obscurément dépositaire d'un legs sacré, d'une mission religieuse et sociale.

Les anciens druides furent possesseurs d'une doctrine secrète, dont la largeur et l'élévation peuvent se comparer à celle de Pythagore. Comme les prêtres védiques, ils révéraient tous le symbole du feu, le Dieu unique, et l'âme, immortelle voyageuse du ciel à la terre et de la terre au ciel. Leur doctrine des trois mondes, avec la loi d'hiérarchie qui régit les âmes, avait l'avantage de réconcilier la matière et l'esprit dans le verbe vivant de la nature et de l'homme. Cette philosophie intuitive n'excluait pas les autres religions, mais les synthétisait. De là le respect singulier de quelques philosophes grecs et latins pour les druides. Décimés et persécutés par Rome, les druides léguèrent une partie de leurs traditions aux bardes. Lorsque le christianisme se présenta à ceux-ci avec la largeur humaine et la charité compréhensive de saint Patrice et de ses disciples immédiats, ils comprirent et adoptèrent d'enthousiasme le verbe du Christ. Bientôt cependant les bardes se montrèrent rebelles à l'église

romaine, non seulement parce qu'elle leur était prêchée par des moines latins, franks et anglo-saxons mais encore parce qu'elle portait en elle un principe d'étroitesse religieuse et de domination politique qui le révoltait. Tout, dans la nature celtique, s'insurgeait primitivement contre la fêrule cléricale : sa tendresse pour la nature vivante condamnée comme perverse par l'Église, sa passion pour la liberté, son besoin de comprendre par la raison, enfin son mysticisme même, j'entends cette intuition directe des choses de l'âme qui demande une révélation personnelle et n'accepte pas la foi d'autorité. Héritiers des druides, les bardes se sentaient les représentants d'une religion plus large et plus libre que celle des moines. Merlin resta pour eux l'incarnation de leur propre esprit à la fois amoureux de nature et de merveilleux. D'une part, il aspire par les fibres éthérées de son âme à sa sœur invisible, à son mystérieux génie, à sa muse qui lui parle d'un monde supérieur et divin. De l'autre, une puissance magnétique l'attire vers la dangereuse magicienne, vers la belle fée Viviane. Il est travaillé par le désir de l'âme celtique, la nostalgie de la nature et de la femme, dans la prison du dogme et du couvent. Posséder Radiance et Viviane, ne sera-ce pas aussi le désir de l'âme moderne ballottée entre le ciel et la terre ? Mais quand le don prophétique meurt chez les bardes, quand s'éteint la flamme sacrée de leur poésie, alors le génie celtique oublie ses visions

divines comme Merlin oublie Radiance sur les genoux de Viviane. Il se laisse aller sur le sein de la grande enchantresse, la nature, et s'endort du sommeil profond de l'inconscience.

Dort-il pour toujours ? Faut-il dire de lui ce que M. Renan a dit de la race entière : « Hélas ! elle est aussi condamnée à disparaître, cette émeraude des mers du couchant ! Arthur ne reviendra pas de son île enchantée et saint Patrice avait raison de dire à Ossian : “Les héros que tu pleures sont morts ; peuvent-ils renaître ?” »

Est-ce bien vrai ? L'heureux Prospéro a-t-il le droit de se consoler si facilement de la mort d'Ariel ? Radiance ne redescendra-t-elle jamais sur le barde endormi du fond de l'insondable azur et l'ange de l'inspiration a-t-il replié pour toujours ses ailes sur le silence de la harpe d'argent ? Toutes les résurrections partent du grand mystère de l'âme, de sa puissance d'aimer, de croire et d'agir. Elles échappent aux prévisions de la science positive. Si la race celtique a perdu sa nationalité distincte, l'Âme celtique ne continuera-t-elle pas à vivre dans la nation française ? Et si cette âme est vraiment, comme je le crois, sa conscience profonde et son génie supérieur, ne se pourrait-il qu'elle surprît l'avenir par des renaissances subites, par quelque splendide résurrection, comme elle a surpris le passé dans le cours de l'histoire ?

À ces questions qu'évoque la légende de Merlin,

qu'il me soit permis de répondre par la légende de Taliésinn, qui malgré sa date plus récente sort des plus vieilles traditions druidiques, et renferme, pour qui sait la comprendre, le vrai testament de l'Âme celtique, la synthèse de son génie, le mot de sa mission; et cela dans le sens non plus national, mais universel. Après le saint, le barde; après le barde, le mage. Saint Patrice, Merlin l'enchanteur et Taliésinn, ce tryptique nous aura fait voir le génie celtique dans ses puissances intimes et sous ses plus grands aspects. Le dernier résume et accomplit les deux autres.

La légende de Taliésinn est comme une seconde incarnation du personnage historique, qui, par sa science et sa sagesse, laissa dans la tradition galloise une trace profonde et lumineuse¹². De même que la légende de Merlin revit avec sa couleur sombre et passionnée au cœur de la forêt de Brocéliande, de même celle de Taliésinn ressuscite avec sa lumière sereine et voilée, dans le nord du pays de Galles, sur ces sommets sauvages de porphyre et de basalte d'où le regard plonge en d'étroites vallées, en des lacs d'azur dormant et s'égare vers la mer lointaine. Je me trouvais, il y a quelques années, près du paisible lac de Llynberis. Sa surface était immobile et d'un

¹² Lady Charlotte Guest a recueilli cette légende dans ses *Mabinogion* ou contes populaires, d'après de vieux manuscrits. – Pour le personnage historique de Taliésinn, voir *Les Bardes bretons* de M. de La Villemarqué.

bleu foncé. Le jeu des rayons et des ombres irisait de teintes opalines les rochers d'en face. Dans une, gorge voisine, les pierres détachées du roc par des carriers perdus dans la montagne roulaient de minute en minute dans les profondeurs avec un grand fracas et semblaient tomber d'une cité de dieux en train de s'édifier là-haut sous le marteau d'esprits invisibles. Vêtu de sa robe violette, le Snowdon tantôt montrait sa tête grise, tantôt disparaissait sous un capuchon de nuages. Le mont sacré des bardes, auréolé d'un arc-en-ciel, ressemblait lui-même à un barde géant, assis et pétrifié dans son rêve profond sous la tempête des siècles. J'étais au berceau et dans le cadre de la légende de Taliésinn. Plus nettement m'apparurent ses épisodes successifs. Je rappellerai surtout la première et la dernière scène, celle de l'enfant trouvé, et puis la transfiguration du barde-roi. Cette étrange histoire traduit les plus intimes aspirations et les plus profondes intuitions de l'Âme celtique.

Dans les temps anciens, le roi Gwyddno régnait à Gwynned, non loin de la baie d'Aberistwith, au pays de Galles. Il avait un fils nommé Elfinn, chétif d'apparence, timide et renfermé de caractère. Ne sachant qu'en faire, son père lui donna une pêcherie à exploiter comme à un simple fermier. Quand Elfinn s'y rendit pour la première fois, il vit flotter contre l'écluse un objet qui lui sembla une outre. En s'approchant, il aperçut que l'outre était un panier d'osier recouvert

de peau. Il pria l'éclusier d'en ôter le couvercle. Et voici, dans le panier dormait un bel enfant. De quelle rive venu ? Qui donc l'avait ainsi exposé sur les flots ? Personne ne l'a jamais su. Ainsi l'âme s'endort sur le vaste océan du sommeil et de la mort pour s'en aller d'un monde à l'autre et s'éveiller on ne sait où. L'enfant ouvrait les yeux et tendit ses petits bras vers son sauveur. Une lumière presque surnaturelle émanait de son regard profond et de son superbe front blanc.

— Oh ! Tal-Iésinn ! s'écria l'éclusier, ce qui veut dire en celtique : Quel front rayonnant !

— Qu'il s'appelle donc Taliésinn, Front de Lumière ! répondit Elfinn.

— Ce fils de roi restera toujours malheureux, dit l'éclusier. La malchance plane sur lui. Là où d'autres auraient péché deux cents saumons, il n'a péché qu'un enfant trouvé !

Cependant Elfinn prit l'enfant dans ses bras, monta à cheval et le mit au pas pour ne pas secouer son cher fardeau. Jamais il n'avait éprouvé un pareil bonheur, jamais il n'avait aimé un être humain comme cet enfant dont le regard pénétrant le sondait et semblait lire dans toutes ses pensées. Ce regard disait : « Mon Elfinn, ne sois plus triste. Personne ne te connaît, mais moi je te connais depuis longtemps et je te consolerais. Des mers et des montagnes et des rivières profondes, Dieu apporte la santé aux hommes for-

tunés. Quoique je sois petit, je suis hautement doté. Sois béni pour ton bon cœur ; le bonheur te viendra par moi. Car je t'apporte dans mes yeux les merveilles d'un monde lointain ! »

Elfinn confia l'enfant à amis les bardes pour qu'il devînt barde à son tour. À peine sut-il parler, que Taliésinn étonna ses maîtres par son intelligence. Il paraissait savoir tout ce qu'on lui enseignait et bien plus encore. Rien dans la science de la nature et dans la science des événements humains ne l'étonnait parce qu'il avait en lui la conscience innée des choses éternelles. Ce qui change toujours ne s'explique que par ce qui ne change jamais. À quinze ans, la sagesse druidique et chrétienne coulait de ses lèvres. À vingt ans, Taliésinn était devenu le maître de ses instructeurs ; il lisait dans le passé et prédisait l'avenir.

Un soir le prince héritier et son barde étaient assis ensemble sur une montagne. Les vagues invisibles qui se brisaient à leurs pieds faisaient dans le vent une faible musique entrecoupée de soupirs. Elfinn, plus triste que d'habitude, dit à Taliésinn après un long silence :

— « Pourquoi suis-je seul et misérable, quoique fils d'un roi puissant ? Pourquoi ne puis-je trouver de joie et de consolation qu'auprès de toi ? »

Taliésinn se leva et montrant du doigt le ciel où tremblaient quelques étoiles :

— « Tu ne sais pas qui je suis, tu ne sais pas d'où je viens ; mais je viens de très loin ; un jour, tu le sauras.

— Alors, pourquoi es-tu venu ?

— Mon doux maître, je suis venu sur la terre pour t'enseigner la consolation.

— Comment me l'enseigneras-tu ?

— Je te ferai trouver ta propre âme.

— Comment la trouverai-je ?

— Par l'amour, ô Elfinn ! Je sais ce qui a été et ce qui doit advenir. Par la mer je suis venu ; par la montagne je m'en irai. »

Et les yeux du barde adolescent brillaient d'un tel éclat, dans le crépuscule, qu'Elfinn l'écoutait plein d'admiration.

À quelque temps de là, Elfinn aima et épousa Fahelmona, fille du roi de Gwalior. Le cœur de la jeune femme était capricieux et changeant comme la mer. Elfinn adorait sa femme, mais comme il était gauche, qu'il manquait d'éloquence et de beauté, le cœur de Fahelmona restait indifférent à ce grand amour. Cependant Taliésinn connaissait l'âme de son maître ; il devinait celle de la jeune femme. Il excitait celle-là à l'espérance, celle-ci à la tendresse par le son de sa harpe et le charme de sa voix. Il lui disait :

— « Oh ! Fahelmona, tu te crois savante parce que ton esprit est prompt, mais tu ne sais rien toute-puissante parce que tu es belle, mais tu ne possèdes qu'un

faible pouvoir. Depuis qu'il t'a vue, l'âme d'Elfinn s'en est allée en tourbillonnant, et ce fils de roi paraît un pauvre esclave. Pour toute sa tristesse est plus puissante que ta joie, et il y a en lui une force qui te vaincra. Car l'Amour seul est Roi ! »

Fahelmona répondit d'un ton railleur et enjoué :

— « Pour me vaincre, au moins devrait-il être aussi éloquent que son barde !

— Il le sera ! » répliqua Taliésinn.

Bientôt après, Elfinn se trouvait loin de sa femme, à la cour de Maëlgoun, où son père l'avait envoyé. Le roi Maëlgoun était orgueilleux, tyrannique et hautain. Un jour, devant toute la cour, il se mit à vanter la reine, son épouse, affirmant qu'il n'y avait point au monde de femme qui eût autant de beauté, de grâce et de vertu. Elfinn se leva et dit : « Un roi ne devrait lutter qu'avec un roi, mais j'affirme que pour ces trois choses ma femme Fahelmona est au moins l'égale de la reine. Vous pouvez en faire l'épreuve. » Irrité de ce défi audacieux, Maëlgoun fit jeter Elfinn en prison et ordonna à son fils Matholvik de se rendre auprès de Fahelmona pour tenter de la séduire.

Quand le fils de Maëlgoun vint la trouver, Fahelmona, exaspérée par sa longue solitude, se rongait d'ennui et de mauvaises pensées. Elle reçut avec de grands signes de joie le prétendu messenger de son époux et le fit asseoir à côté d'elle. Cependant, quand

Matholvik, dans un discours tortueux, tissé de mensonges et de flatteries, conte qu'Elfinn était devenu infidèle à sa femme et qu'il la répudiait pour épouser la propre sœur de Matholvik, Fabelmona devint pâle de colère et s'écria toute frémissante :

— « Je savais qu'il était faible et lâche ! Pourquoi l'ai-je épousé ? »

À ce moment, la harpe, que Taliésinn avait suspendue dans la chambre pour veiller sur la femme de son maître, poussa un long gémissement. Une corde haute se rompit ; et dans le cri de la corde, la femme d'Elfinn entendit deux fois son propre nom : Fahelmona ! comme si son bien-aimé l'appelait d'un cri de détresse. Elle en eut une telle douleur et un tel effroi qu'elle perdit connaissance Matholvik profita de son évanouissement pour couper une longue boucle de ses cheveux bruns et s'enfuit.

Quand Fahelmona reprit ses sens, Taliesinn était devant elle :

— « Pourquoi, dit le jeune barde, as-tu cru ce menteur ? Pourquoi as-tu trahi l'âme royale d'Elfinn mon maître ? Personne n'est plus doux, plus grand, plus fort que lui. Tu n'as pas connu son cœur, parce qu'il est silencieux et ne sait qu'aimer. Elfinn, en ce moment, est en prison pour toi ; Elfinn va périr pour ton honneur !

— Prouve-moi donc qu'il ne m'a pas répudiée

comme un lâche ! dit Fahelmona affolée et partagée entre deux sentiments contraires.

— Viens avec moi, dit Taliésinn, et tu verras ; le temps presse. »

Ils montèrent sur deux chevaux et partirent au galop.

Le château du roi Maëlgoun était situé, comme au fond d'un précipice, dans une vallée étroite, environnée de montagnes hautes et sauvages. Au moment où Taliésinn et la princesse entraient dans la salle, le roi siégeait sur son trône entouré de ses bardes et de ses chevaliers. Justement, on amenait Elfinn chargé de chaînes, et Matholvik lui montrait la boucle de cheveux de Fahelmona en accusant celle-ci d'infidélité.

— « Par Dieu, tu mens ! dit Elfinn, tu l'as volée par trahison. Je sais que l'âme de Fahelmona est aussi pure que la lumière du ciel ! Qu'on m'ôte ces chaînes, qu'on me rende mon épée, et je te le prouverai par les armes ! »

En parlant ainsi, Elfinn était devenu beau comme le jour ; ses yeux luisaient comme des torches. Il parut à Fahelmona qu'elle le voyait pour la première fois. Son cœur battait à tout rompre. Elle voulut s'élan- cer du coin obscur où ils se tenaient cachés. Taliésinn la retint. Elfinn tua Matholvik dans le combat. Hors de lui, le roi Moëlgoun cria à ses hommes de saisir le vainqueur et de lui trancher la tête.

Alors, Taliésinn s'avança :

— « Tu ne tueras pas mon maître. Ton fils est mort justement pour avoir calomnié cette femme. La boucle a été dérobée à son sommeil. Cette femme est fidèle et sans tache ; j'en suis témoin. »

Fahelmona se jeta aux pieds d'Elfinn en s'écriant :

— « Je ne te connaissais pas ! Mais Taliésinn m'a montré qui tu étais ; il a réveillé mon âme par la douleur ! Il m'a menée ici, et je t'ai vu dans toute ta beauté. Maintenant que le roi tranche ma tête ; car j'avais douté de toi ! De mon sang rouge mon âme sortira blanche comme une colombe. Car maintenant je t'aime !

— Alors gloire à Taliésinn, dit Elfinn, il m'avait promis qu'un jour tu m'aimerais ! »

Maëlgoun voulut faire saisir le couple triomphant ; mais une trombe furieuse s'engouffra dans la salle ; on crut que le château allait crouler, et tout le monde resta cloué sur place.

— Parce que tu n'as cru qu'à la force et au mensonge, dit Taliésinn, rien ne survivra de ton château et de ta race, — que ma harpe ! »

Et il jeta sa harpe au milieu de la salle. Ils restèrent tous atterrés. Car la tempête augmentait et mugissait comme une cataracte.

Et Taliésinn sortit, suivi du couple fortuné, qui, dans l'éblouissement d'un revoir plus merveilleux

qu'une première rencontre, n'avait rien entendu de la tempête. Cependant, comme ils gravissaient la montagne, le vent et la pluie cessèrent ; la pleine lune, sortant derrière deux cimes pointues, vint planer au zénith et versa sur les amants sa silencieuse incantation. Ils montaient, attirés par sa lumière, dans la magie d'une nuit de printemps et se regardaient comme transfigurés. Leurs yeux s'étaient agrandis ; leurs âmes, devenues transparentes sur leurs visages, se pénétraient et s'enivraient l'une de l'autre.

— « Sens-tu, disait-il, sens-tu, ô Fahelmona ! les parfums de la lande ! Ce sont les effluves de ton amour qui m'enveloppent !

— Regarde ! disait-elle, ô Elfinn ! regarde l'astre d'argent qui m'attire à lui ; c'est ton regard qui boit mon âme ! »

Chaque parole était une caresse, chaque regard une pensée, chaque baiser une longue musique. Ils montaient comme s'ils avaient des ailes ; ils montaient comme portés par le vent. Mais ils ne pouvaient atteindre Taliésinn au front radieux, qui marchait en avant et dont la taille paraissait grandir à mesure qu'il montait.

Quand ils furent parvenus à mi-côte, ils lui crièrent :

— Arrête, Taliésinn, nous ne pouvons, te suivre ; arrête, barde merveilleux, qui nous as fait renaître, et reçois l'encens du bonheur qui est ton œuvre ! »

Taliésinn se retourna. Sa haute figure sortait à distance d'une mer de fougères éclairées par la lune. Les deux amants restèrent stupéfaits, car, à la place du jeune barde gallois, ils virent un homme majestueux, en longue robe de lin, la tête protégée d'une coiffe blanche qui retombait sur ses épaules, le front ceint d'un serpent d'or comme un prêtre d'Égypte, et tenant à la main le sceptre d'Hermès, le caducée.

Il dit simplement : « Suivez-moi ! » et continua sa route.

Un peu plus loin, les deux époux hors d'haleine crièrent de nouveau : « Taliésinn ! où veux-tu nous conduire ? » Le guide mystérieux, debout sur un rocher, se retourna. Il avait pris l'aspect d'un prophète hébreu ; deux légers rayons sortaient de son front. Il leva la main et dit : « Suivez-moi ! jusqu'au sommet. »

Quand ils furent sur la cime, le barde prophète leur apparut sous les traits d'un druide centenaire. Son front chauve était couronné de lierre et de verveine, ses rares touffes de cheveux flottaient au vent ; il était plus vieux que les vieux chênes.

Saisis de respect et de crainte, Elfinn et Fahelmona tombèrent à genoux devant lui et dirent :

— « Oh ! maître notre guide, qui donc es-tu, esprit mystérieux, et que veux-tu de nous ? »

Taliésinn leur répondit :

— « Vous ne pouviez savoir mes noms anciens, ni mon origine. Mais vous m'avez aimé, vous m'avez suivi, ce qui est la vraie connaissance. Maintenant, avant de vous quitter, je vous dirai qui je suis. Je suis un messager de la sagesse divine qui se cache sous de nombreux voiles dans le tumulte des nations. D'âge en âge, nous renaissions et nous redisons l'antique vérité avec un verbe nouveau. Rarement on nous devine, plus rarement on nous honore, mais nous faisons notre œuvre. Toutes les sciences du monde sont rassemblées dans la sagesse dont nous portons les rayons. Je sais par la méditation que je suis né plus d'une fois. J'ai été du temps d'Énoch et d'Élie, j'ai été du temps du Christ, et j'ai reçu mes ailes du génie de la croix splendide. La dernière fois que j'ai part, sur la terre, je fus le dernier des druides, le barde-roi, le grand Taliésinn. Cette fois-ci, je n'ai fait qu'y passer pour vous donner mes enseignements et vous révéler l'un à l'autre, ô Elfinn et Fahelmona !

— Alors qui donc es-tu, toi qui d'âge en âge changes de verbe et de figure ?

— Je suis un mage.

— Qu'est-ce qu'un mage ?

— Celui qui possède le savoir, le vouloir et le pouvoir. Par ces trois forces réunies, il commande aux éléments ; il fait plus encore, il maîtrise les âmes. Mais

beaucoup se sont donnés pour mages et se donneront pour tels qui ne le sont pas.

— À quel signe les vrais mages se reconnaissent-ils ?

— Le vrai mage n'est ni celui qui change le plomb en or, qui appelle l'orage ou qui évoque les esprits. Car toutes ces choses peuvent se tramer par feintise et mirage ; et l'enfer les imite. Le vrai mage est celui qui a le don de voir les âmes cachées dans les corps et de les faire éclore. Les faire éclore, c'est les recréer ; les recréer, c'est les rendre à elles-mêmes, à leur essence primitive, à leur génie divin, comme disaient nos aïeux les druides. Le vrai mage est celui qui sait aimer les âmes pour elles-mêmes et rassembler celles qui sont destinées l'une à l'autre par une chaîne de diamant, par cet amour qui est plus fort que la mort ! C'est ce que j'ai fait pour vous. Et maintenant adieu !

— Tu veux nous quitter ?

— Il le faut. Par la mer je suis venu ; par la montagne je m'en irai. Ma patrie est où sont les étoiles d'été. Mais je vous laisse un souvenir... Regardez derrière vous ! »

Elfinn et Fahelmona regardèrent dans l'abîme vapoureux et eurent un nouvel étonnement plus grand que tous les autres. La vallée d'où ils sortaient était comblée tout entière par les eaux. À la place du château de Maëlgoun, baignant la montagne à mi-côte, s'étendait un lac profond et immobile. À sa sur-

face, comme une aile tombée des épaules d'un ange, nageait une harpe d'argent. Les cordes rayaient l'eau noire de fils lumineux ; et dans le ciel, une étoile brillante comme un aimant de lumière semblait attirer la harpe par ses fulgurations magiques.

— « Vois-tu ? C'est la harpe de Taliésinn ! » s'écrièrent les deux amants penchés sur le gouffre.

Une voix dit derrière eux :

— Elle est à vous ! Sauvez-la ! »

Ils se retournèrent, cherchant le maître. Mais Taliésinn avait disparu. La cime était déserte, et les amants restèrent seuls sous le ciel étoilé.

Avec sa conscience profonde et son verbe universel la grande figure de Taliésinn plane au-dessus des temps, dans une région inaccessible et regarde l'avenir autant que le passé. Son œil embrasse dans une vision magnifique la synthèse harmonieuse de la science antique et de la spiritualité chrétienne par le génie de l'intuition et de l'amour. En lui se manifeste la réserve ésotérique des Kymris, vis-à-vis des races sœurs ou parentes. Car les Kymris ont gardé les purs arcanes, la quintessence de la poésie et de la religion des Celtes. Plus mystique que rationnel, plus enthousiaste qu'habile, plus intuitif qu'artiste, plus musicien que peintre, plus poète que philosophe, le génie celtique est un grand voyant de l'âme et de ses mystères. C'est un prophète et non un conquérant ;

et voilà pourquoi il a eu la destinée tragique de tous les prophètes, qui est d'être honnis et persécutés par ceux auxquels il dit la vérité, qu'ils en profitent ou non. Opprimé par la dureté latine, accablé par l'énergie saxonne, méprisé par la solidité franque, raillé par la légèreté gauloise, le génie celtique n'en reparait pas moins de siècle en siècle, doux et indomptable, visionnaire sublime et déguenillé, toujours ressuscitant de ses retraites inconnues, toujours affirmant sa soif d'infini et d'au-delà, sa foi en d'idéal sanctionné par un monde divin, portant ce témoignage dans ses plus noires tristesses, dans ses plus sombres défaites comme dans ses désespérances les plus amères. Voilà sa malédiction et sa gloire.

Selon une vieille coutume celtique, consignée dans le code d'Hoël, il y avait trois choses sacrées qu'on ne pouvait saisir chez un homme libre : le Livre, la Harpe et l'Épée. — Or, que représente le *Livre* dans la symbolique des bardes et des initiés antiques ? C'est la tradition profane et sacrée avec tous ses mystères, c'est la science intégrale. — Qu'est-ce que la *Harpe* ? C'est le verbe vivant de l'âme, la parole sous toutes ses formes qui traduit les mystères du Livre ; c'est la Musique et la Poésie, c'est l'Art divin. Et qu'est-ce que l'*Épée* ? Peu importe qu'elle se nomme Vercingétorix, Arthur ou Jeanne d'Arc ; trouvée par le héros, consacrée par le chevalier ou transfigurée par la vierge héroïne et voyante, c'est toujours la volonté active, le courage

viril et la force de la justice, qui mettent en œuvre les vérités du Livre et les inspirations de la Harpe. — Mais pour les diriger et les féconder tous trois, ne faut-il pas l'*Étoile* de la foi, ou la connaissance des choses de l'Âme et des principes de l'Esprit ? C'est la foi de l'âme, c'est la science supérieure, c'est la divine espérance qui manque à notre génération et que ses guides intellectuels ont négligé de lui enseigner, faute d'y croire eux-mêmes. Les prophètes de la matière et les grands prêtres du néant ne nous ont pas manqué. Nous aurions besoin des Taliésinn, qui réveillent l'âme en ses énergies profondes, qui l'épanouissent dans toute sa fleur, non des sceptiques ou des négateurs qui l'endorment, la dissolvent et la tuent. Car, quand l'*Étoile* de la Connaissance s'allume dans le ciel de l'humanité, alors seulement la Harpe merveilleuse de l'Art divin émerge du lac magique de la vie. Que celle-là pâlisce, et la Harpe s'engloutit — avec le Livre — et avec l'Épée !

FIN

LE RÉVEIL DE L'ÂME CELTIQUE

Chapitre 1 : L'éclosion de l'idée celtique

Il y a plus de vingt ans, je disais dans une étude sur les *Légendes de la Bretagne* :

« Toutes les résurrections partent du grand mystère de l'âme, de sa puissance d'aimer, de croire et d'agir. Elles échappent aux prévisions de la science positive. Si la race celtique a perdu sa nationalité distincte, l'Âme celtique ne continue-t-elle pas à vivre dans la nation française ? »

« Et si cette âme est vraiment, comme je le crois, sa conscience profonde et son génie supérieur, ne se pourrait-il qu'elle surprît l'avenir par des renaissances subites, par quelque splendide résurrection comme elle a surpris le passé dans le cours de l'histoire ? »

J'ai la joie de constater aujourd'hui que je ne me trompais pas en affirmant cette audacieuse espérance. Depuis lors, il a passé beaucoup d'eau sous le pont de l'Europe et l'esprit français a couru dessus en brûlant les étapes. Hommes et idées, goûts littéraires, politique extérieure, orientation morale et philosophique, tout a changé de fond en comble. L'évolution longtemps attendue et préparée, mais retardée par un formidable amas d'obstacles amoncelés, s'est accomplie avec une rapidité vertigineuse. Enfin, la mer longtemps refoulée a rompu sa digue.

« Par un de ces brusques soubresauts dont elle est coutumière, la France a passé du pôle de la matière à celui de l'esprit et de l'inertie fataliste au culte de la volonté. Elle brûle de se ressaisir en se formulant à nouveau, et, pour comprendre toute sa mission, elle veut remonter à sa source. »

« Dans cette fermentation chaotique, on voit cependant se dessiner les traits d'un idéal qu'on ne saurait appeler ni classique, ni romantique, et qui s'éloigne autant du chauvinisme étroit, que du vague cosmopolitisme dont on s'est bercé trop longtemps. Disons-le tout de suite, car tel est le signe impérieux de l'heure présente dans cette nouvelle expansion du génie national, l'idée celtique tend à devenir le principe cristallisateur des autres éléments de la race et de la tradition. »

Comme les vagues de l'Atlantique fouillent la côte bretonne et sculptent ses caps, ses golfes et ses falaises de leurs écumes rebroussées, de même les vagues du temps travaillent et sculptent la race française assise sur le roc celtique.

Mais, avant de poursuivre dans les grandes ondes de notre histoire les causes profondes de la renaissance à laquelle nous assistons, rappelons en trois mots les étapes principales du Celtisme en France.

Il est relativement jeune, car il date à peine d'un siècle et demi. À tout seigneur, tout honneur. C'est au

père du romantisme, c'est à Chateaubriand qu'appartient la gloire d'avoir découvert notre arcane national. Révélation directe, originale, prise non dans les livres, mais au contact vivant de la nature et à la source jaillissante du cœur. La lande bretonne et l'Océan d'une part, de l'autre une sœur adorable, tels furent ses vrais initiateurs.

Nul doute à cet égard, quand on relit le premier volume des *Mémoires d'Outre-tombe*, c'est de sa sœur Lucile que vint à l'adolescent fougueux et rêveur l'étincelle de l'inspiration.

Lui-même avoue avoir reçu d'elle « le premier souffle de la Muse. »

Le portrait qu'il en retrace évoque irrésistiblement à nos yeux cette figure de druidesse moderne, visionnaire et passionnée :

« Lucile était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse et de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant. »

Plus loin, parlant de ses facultés singulières de clairvoyance, il dit :

« De la concentration de l'âme naissaient chez ma sœur des effets extraordinaires ; endormie, elle avait

des songes prophétiques ; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir...

« Dans les bruyères de la Calédonie, Lucile eût été une femme céleste de Walter Scott douée de la seconde vue ; dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur. »

On retrouve l'éveilleuse du génie de René dans la Velléda des Martyrs, et si la ravissante fille de Ségénax, plus amoureuse que voyante, est peut-être inférieure à son modèle, elle n'en frappe pas moins par son absolue nouveauté, par son mystère d'âme, par son mélange de passion et d'extase, par cette communion intense avec les puissances cachées de la nature et la sensation frémissante d'au-delà qu'elle nous donne dans les palpitations mêmes de l'amour éperdu.

C'est parce que François de Chateaubriand a découvert une profondeur nouvelle dans l'âme de son adorable sœur Lucile, c'est grâce à cette initiation intime et précoce qu'il a su plonger un premier et si pénétrant regard dans notre passé lointain et dans nos origines nationales.

Après les salons et les boudoirs du XVII^e siècle, brillants de lustres, émaillés de marquises poudrées, cette brusque vision produit l'effet d'une fenêtre gothique dans un vieux château en ruine, par où,

derrière un rideau de lierre, on aperçoit tout à coup le vaste scintillement de la forêt ensoleillée. Fenêtre éblouissante, mais vite refermée, l'épopée napoléonienne et l'école romantique couvrirent bientôt, de leur fracas et de leurs couleurs éclatantes, les ombres craintives de Lucile et de Velléda. Les subtiles confidences de ces tendres âmes ne furent comprises qu'à demi.

Il faut aller jusqu'à M. de la Villemarqué pour atteindre la seconde phase du Celtisme en France, phase qu'on pourrait appeler celle du folklore. Lorsqu'en 1839 le gentilhomme breton publia son *Barzaz-Breiz*, presque tout le monde ignorait l'existence d'une poésie populaire en Bretagne.

Son recueil eut un succès européen, si bien qu'à partir de ce moment une foule de savants, de littérateurs et d'historiens se passionnèrent pour cette poésie et puisèrent, dans l'ouvrage de M. de la Villemarqué, force citations, arguments, thèses et théories. Ce livre fut même le signal d'une moisson générale de ce qui reste de poésie populaire dans les autres provinces françaises. Il est vrai que l'auteur du *Barzaz-Breiz* a été furieusement attaqué depuis.

L'inauthenticité d'une partie de ces *gwerz* et de ces *soniou* a été démontrée par d'irréfutables autorités.

M. Loth, le savant traducteur des *Mabinogion*, a formulé son jugement en ce verdict impitoyable :

« On peut diviser le Barzaz-Breiz en trois catégories les chants inventés, les chants démarqués et les chants arrangés ».

Au premier abord, cela est quelque peu déconcertant. Les folkloristes sévères qui ont succédé à M. de la Villemarqué sont convaincus qu'ils ont enterré définitivement l'auteur et son livre.

Ils ont fait leur devoir de critiques, mais la critique n'est pas le but de la vie et la question peut se juger à un tout autre point de vue. M. de la Villemarqué pourrait dire aujourd'hui à ses détracteurs : « J'accepte la condamnation que vous prononcez si allégrement contre le folkloriste, mais il reste le poète et l'éveilleur que je fus, et celui-là, vous ne le tuerez pas. Vous taxez de supercherie et de faux ce qui a été chez moi dévouement au génie de ma race et enthousiasme de sa tradition. Je n'ai pas faussé sa voix, j'ai tenté de la continuer et de l'accomplir. Oui sans doute, aux chansons que j'ai cueillies sur la bouche du peuple, j'en ai ajouté quelques-unes de mon cru. Je me suis permis de lui faire chanter Nominoé, Abélard et Héloïse comme les bardes du temps jadis auraient pu les chanter sur leurs rotes. Ai-je fait tant de mal ? Oui, hélas, il est vrai que l'abbé Henry et l'abbé Guéguen, recteur de Nizon, mes excellents collaborateurs, ont traduit en breton quelques bribes de ma prose française comme j'ai traduit en bon français les *gwerz* et les sônes que m'ont confiés mes chères fileuses. C'est peut-être un

grand crime. Il est même advenu que, dans une lande du Finistère, un folkloriste impeccable entendit une bergère fredonner une de mes chansons qu'elle avait apprise sur une feuille déchirée du Barzaz-Breiz. Il en fut indigné. Selon lui, elle n'était pas authentique !... Tout cela, je l'avoue, est impardonnable. Mais considérez ceci : sans mon crime, personne peut-être ne se fût intéressé à l'humble poésie populaire de mon pays que j'ai ressuscitée et qui a charmé l'Europe. Le folklore breton n'eût pas fait son tour du monde et vous-même n'auriez pas la joie de me démolir, plaisir que vous semblez goûter fort. »

Ainsi parlerait, j'imagine, l'ombre discrète, l'*anaon* de l'aimable marquis à ses adversaires, si d'aventure ils le rencontraient sous l'allée de son manoir.

Tout en reconnaissant la légitimité des objections qu'on lui fait, j'ajouterai volontiers, avec M. Le Goffic : « Il n'en est pas moins vrai que Villemarqué a rendu à la race bretonne ses titres de noblesse perdus depuis Jules César ».

Tel fut aussi l'avis d'Ernest Renan, dont la perspicacité avait soupçonné dès le début les pieuses fraudes du Barzaz-Breiz. Cela ne l'empêcha point de rendre justice à ce recueil dans son célèbre article sur la Poésie des races celtiques¹³, qui fit époque. On peut dire qu'avec ce brillant essai, la question du Celtisme

¹³ Rééd. Arbre d'Or, 2001, sous le titre *L'Âme celte* (NDE).

entra dans sa phase historique et philosophique. Pour la première fois, on jetait sur la littérature bretonne, galloise et celtique un coup d'œil d'ensemble. En insistant sur l'originalité des *Contes populaires gallois*¹⁴, recueillis et traduits par Charlotte Guest, contes où l'on reconnaît la source primitive des romans de la Table-Ronde et de presque toute la littérature du moyen âge, Renan en vint à définir quelques-uns des traits essentiels par où le génie celtique se distingue aussi bien du christianisme que du génie germanique, et qui constituent sa plus intime originalité. C'est d'abord le sentiment direct et spontané des forces secrètes de la nature. Dans les poèmes carolingiens, dit Renan, le merveilleux est timide et conforme à la foi chrétienne ; le surnaturel est produit immédiatement par Dieu et par ses envoyés.

Chez les Kymris, au contraire, le principe de la merveille est dans la nature elle-même, dans ses forces cachées, dans son inépuisable fécondité. C'est un cygne mystérieux, un oiseau fatidique, une main qui apparaît tout à coup, un géant, un tyran noir, un brouillard magique, un dragon, un cri qu'on entend et qui fait mourir d'effroi, un objet aux propriétés extraordinaires.

Rien de la conception monothéiste, où le merveilleux n'est qu'un miracle, une dérogation à des lois

¹⁴ Les Mabinogion, *op. cit.* (NDE).

établies. Rien non plus de ces personnifications de la vie de la nature, qui forment le fond des mythologies de la Grèce et de l'Inde. Ici, c'est le naturalisme parfait, la foi indéfinie dans le possible, la croyance à l'existence d'êtres indépendants et portant en eux-mêmes le principe de leur force : idée tout à fait contraire au christianisme, qui, dans de pareils êtres, voit nécessairement des anges ou des démons. Aussi, ces individus étranges sont toujours représentés comme en dehors de l'Église, et, quand un chevalier de la Table-Ronde les a vaincus, il leur impose d'aller rendre hommage à Genièvre et de se faire baptiser. »

Le second trait distinctif du génie celtique, noté par Renan, est le rôle capital attribué à la femme dans la vie sentimentale.

« C'est surtout, dit-il, en créant le caractère de la femme, en introduisant dans la poésie, auparavant dure et austère, du moyen âge les nuances de l'amour, que les romans bretons réalisèrent cette curieuse métamorphose. Ce fut comme une étincelle électrique : en quelques années, le goût de l'Europe fut changé. Presque tous les types de femmes que le moyen âge a connus, Genièvre, Iseult, Enide, viennent de la cour d'Arthur.

Dans les poèmes carolingiens, la femme est nulle, sans caractère et sans individualité ; l'amour y est brutal, comme dans le roman de Fierabras, ou à peine indiqué, comme dans la *Chanson de Roland* !

Dans les *Mabinogion* au contraire, le rôle principal appartient toujours aux femmes... Un des traits qui surprennent le plus est la délicatesse du sentiment féminin qui y respire... L'idée d'envisager l'estime d'une femme comme l'objet le plus élevé de l'activité humaine et d'ériger l'amour en principe suprême de moralité n'a assurément rien d'antique, rien de germanique non plus.»

Voilà, subtilement définis, deux arcanes de l'Âme celtique : le sens des puissances occultes de la Nature et le sentiment du Divin dans la Femme comme dans l'Amour. En pénétrant plus avant dans cette âme collective, nous y découvrirons un troisième arcane, qui est comme son plus intime secret et la raison de sa force. Je veux dire le sens d'une certaine clairvoyance et d'un prophétisme qui s'inspire tour à tour ou à la fois des abîmes ténébreux de la nature et des fulgurations d'un monde surhumain. Mais achevons ce rapide résumé du réveil celtique dans la France d'aujourd'hui.

Après les géniales initiatives de Chateaubriand, de Villemarqué et de Renan, on vit se lever toute une armée de folkloristes, d'archéologues et d'historiens, qui fouillèrent en tous sens le passé celtique de la France et de l'étranger.

Luzel, type austère du Breton bretonnant, qui n'estime que sa race et se défie des Gallots, recueillit de la bouche des pèlerines, des tailleurs de campagne, des

pâtres et des sabotiers nomades les tendres *soniou* et les rudes *gwerz* que M. de la Villemarqué avait agrémentés de ses variations moyenâgeuses.

Henri Gaidoz fonda la savante *Revue celtique*.

D'Arbois de Jubainville dénicha, sur des textes inédits trouvés en Irlande, la Mythologie, la Littérature et l'Épopée celtique, qui révèlent, dans leur naïveté puissante, les mœurs barbares, les passions violentes et l'ardente fantaisie des Celtes païens.

Actuellement, M. Camille Jullian, dans son *Histoire des Gaulois*, monument d'une érudition vaste et sûre, déroule, en une série de fresques touffues et mouvementées, un tableau complet de la vie des peuples celtes, depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque gallo-romaine.

Il serait injuste de ne pas joindre à ces ouvriers infatigables de la renaissance celtique parmi nous, le nom de deux poètes qui prouvent ce que la Bretagne actuelle renferme encore de ferveur traditionaliste en même temps que de vitalité poétique : Charles Le Goffic et Anatole Le Braz répondent parfaitement à l'idéal régionaliste heureusement formulé par Maurice Barrès. Ce sont deux hommes « pleins de leur terre et de leur race ». Ils adorent leur Bretagne, ils y vivent, ils y sont enracinés. Aussi leurs livres débordent-ils de toutes ses sèves et de tous ses parfums. Charles Le Goffic s'est donné depuis de longues années la mis-

sion de faire connaître la Bretagne contemporaine dans ses moindres recoins. Il apporte dans sa tâche des soucis de patriote régional et de sociologue ému. Ses tableaux sont d'un réalisme sincère et empoignant. Il donne par moments l'impression d'être lui-même un homme du peuple, un rude croyant, parfois un peu entamé par le scepticisme de notre civilisation. Mais, avec quel bonheur il retourne en son pays de Lannion pour retrouver la foi de son enfance en quelque chapelle enfouie sous bois, ou sur une grève solitaire, avec les matelots et les goëmonniers. Ses trois volumes sur *l'Âme bretonne* sont une sorte d'encyclopédie pittoresque de sa province au point de vue littéraire et poétique. Enfin ses *Poésies complètes*, qu'il vient de publier, ressemblent à un bouquet des plus exquises fleurs de la lande, trempé d'eau bénite et arrosé de larmes.

Anatole Le Braz, né au pays de Trégor, est un poète d'un accent plus personnel, d'une volonté plus consciente, d'une psychologie et d'un art plus affinés. Il n'est pas moins versé que son confrère dans les mœurs si diverses de la Bretagne, d'où se dégage cependant une note unique de gravité et de mélancolie. On dirait même qu'il a vécu plus intimement avec le peuple d'Armor. Il apparaît comme saturé de sa sensibilité. Dans ses romans rustiques et maritimes, *Pâques d'Islande*, *le Gardien du Phare*, *le Sang de la Méduse*, aventures émouvantes et tragiques,

des types de pêcheurs, de marins et d'îliennes se dessinent avec un relief saisissant, mais enveloppés du nimbe des vieilles légendes. Dans son chef-d'œuvre, *Au pays des Pardons*, l'âme collective de la Bretagne vibre délicieusement et chante tout entière à travers une âme individuelle. Il faut lire, en ce livre, le récit de la Troménie de Saint-Ronan ou de la procession de Sainte-Anne de la Palude, descendant de la montagne à la mer, si l'on veut se rendre compte de ce qu'il peut y avoir de grandeur dans une fête religieuse de nos jours, où le christianisme apparaît encore imprégné des cultes antiques et où respirent trois mille ans de foi.

Mais le Celtisme ne s'est pas contenté de revivifier la poésie du passé dans le présent. Né en Bretagne, il a gagné Paris et la France. Là, il a changé subitement de thème, d'allure et de ton. Aux folkloristes curieux, aux théoriciens patients, aux poètes rêveurs, ont succédé des historiens enthousiastes, des réformateurs hardis. Regardons bien ce que leur attitude a de frappant parmi toutes celles que nous observons autour d'eux. Au milieu du chaos des doctrines contradictoires où nous nous débattons, nous avons vu récemment un certain nombre d'esprits sérieux mais étroits réclamer, pour combattre l'anarchie, le retour pur et simple à l'idéal classique et rigide du XVII^e siècle. Contre eux se lève aujourd'hui un groupe de jeunes croyants qui cherchent la parole de vie à la source

même de notre race et de notre histoire. Au positivisme des Gallo-Romains, ils opposent l'idéalisme natif et irréductible des Celtes. Ils cherchent leur orientation dans les manifestations multiples et successives de l'Âme celtique et ils espèrent y trouver la formule synthétique du génie français. Pour eux, le Celtisme n'est donc pas seulement un thème d'histoire et un mode de poésie, mais encore un idéal moral et une discipline de psychologie nationale. Écoutons ce que nous dit à ce propos M. Philéas Lebesgue :

« Le Celtisme a aidé, chacune de son côté, la France et l'Angleterre à réaliser leur nationalité psychologique... Ni en Angleterre, ni en France, le Celtisme ne put trouver son hégémonie, mais il y fut l'élément fécondateur par excellence, et tout ce qui fut fait de généreux dans les deux pays est parvenu de lui... Une seule puissance s'avérait supérieure au dogmatisme romain, c'était le libre esprit celtique, âme de la vraie chevalerie et de la France elle-même. »

Quant à l'avenir, voilà ce qu'en augure M. Jacques Reboul, dans un livre parfois paradoxal, mais bouillonnant d'idées généreuses et suggestives : « Le Celtisme nous fournit la seule méthode efficace de compréhension nationale, pour le passé et pour le présent ; pour l'avenir, c'est l'unique force libre de fécondation. Elle est infinie dans sa forme et infiniment puissante dans son rôle parce qu'elle se renouvelle en elle-même comme la race. C'est mieux qu'une

doctrine, une matrice d'activité généreuse. Le Celtisme c'est simplement la France à la plus haute puissance, la France au-delà de l'histoire. »

Qu'y a-t-il de vrai dans cette idée et que signifie ce réveil soudain ? N'est-ce là qu'une bouffée d'orgueil, un mirage de jeunesse, ou serait-ce une lame de fond, le premier tressaillement d'une nouvelle conscience nationale ? Le génie celtique a-t-il dit son dernier mot, ou bien va-t-il élever derechef sa voix par le verbe de la pensée et de l'action ?

Pour répondre à cette question brûlante, il faudrait parcourir toute l'histoire de France, saisir le génie celtique à sa source, puis le suivre dans son cours et dans toutes ses métamorphoses.

Comme sous un amas d'arcs de triomphe et de basiliques, on le verrait disparaître, dans la Gaule latine et chrétienne. Plus tard, il rejaillit en torrent comme un fleuve comprimé, dans l'idéal chevaleresque, dans les romans de la Table-Ronde et provoque la magnifique efflorescence de l'art ogival. Au milieu même de la décadence de la féodalité et de la chevalerie, dans l'enfer du XVI^e siècle, on reconnaît en Jeanne d'Arc une résurrection et une transfiguration de l'antique druidesse sous la forme d'une héroïne chrétienne, librement inspirée. La Renaissance amène une nouvelle compression du génie celtique. Excitée et instruite par l'Italie, la France s'assimile alors tout le trésor de l'art et de la tradition gréco-latine.

Ce travail amène la simplification et la perfection de la langue et de la littérature du XVII^e siècle, au prix d'un oubli complet des sources nationales.

Or, c'est un phénomène curieux de notre histoire, chaque fois qu'on refoule l'esprit celtique, il revient comme un raz de marée.

La Révolution française et le romantisme sont deux puissantes manifestations des instincts profonds du tempérament gallo-kymrique. Mais, dépourvus d'ordre et d'un principe hiérarchique, ces deux mouvements n'ont rien fondé de définitif. Leurs vagues terribles ou superbes nous ont laissés dans le tourbillon de leur chaos. Dans cette histoire à vol d'oiseau, on essaierait enfin de montrer comment l'Âme celtique, devenue consciente d'elle-même avec la connaissance de son évolution, pourrait tenter, au XX^e siècle, une véritable résurrection nationale. On verrait alors une fusion harmonieuse de la forme gréco-latine avec l'énergie franque et la sympathie celtique, devenue clairvoyante par l'intuition.

L'étude qu'on va lire se meut dans un cadre plus limité. Je me propose simplement de donner une image parlante de ce que fut l'Âme celtique en Gaule, avant la conquête romaine et avant l'influx du christianisme.

Cela nous permettra de la surprendre à sa naissance, dans son originalité primesautière. Nous y

retrouverons les deux forces essentielles de l'esprit celte : d'une part son affirmation du génie indestructible de l'individu ; de l'autre, sa conception féconde du rôle de la femme dans la vie.

Idées-mères et flambeaux conducteurs pour la recherche de la synthèse française.

Ce tableau servira d'introduction et, je l'espère, de justification au drame de *La Druidesse*. On y trouvera les sources, le cadre et l'atmosphère d'où cette œuvre a jailli.

Au cœur ensoleillé de la sombre forêt celtique, où, depuis les jours de ma jeunesse, je cherchais ardemment l'arcane de notre génie national, je vis enfin se dresser le libre Héros et la Voyante inspirée. Pourquoi leur tragique amour et leur lutte acharnée contre la Louve romaine et l'oppression latine m'apparurent-ils alors comme un symbole prophétique de nos plus hautes destinées, au seuil sanglant de notre histoire ?

Pourquoi, dans leur défaite matérielle, qui effaça leurs dernières traces de nos annales et balaya jusqu'à leur souvenir de toutes les mémoires, ai-je pu découvrir une victoire éclatante de l'Âme immortelle ? C'est parce que de ce bûcher funèbre, dont il ne reste qu'un sol noirci, j'ai vu sortir une série de résurrections splendides sous l'égide solaire du Christ ?

Chapitre 2 : L'héroïsme gaulois ; César et Vercingétorix

Dans l'Odyssée, Homère parle du pays des Cimmériens, ancêtres probables des Kymris. Ce peuple occupait alors toute l'Europe septentrionale. Avant de conduire Ulysse sur la plage, où il évoque ses morts chéris selon les rites d'alors, le poète décrit la région ténébreuse au-delà de la mer Noire :

« Là s'étend le royaume des ombres, où vit un peuple redoutable, à la fois infernal et sacré. Là, des prêtresses homicides immolent les étrangers sur les autels de dieux inconnus. Là, des guerriers irrésistibles, enfants de la nuit, s'élancent au midi du Caucase et de l'Euxin. »

Telle la première impression que firent les Celtes, encore lointains, sur les Hellènes, dix siècles avant notre ère. Étrange reflet de ce monde barbare dans le clair miroir de la Méditerranée.

Mille années plus tard, Strabon, qui tenait ses renseignements d'un philosophe voyageur nommé Posidonius, décrit en ces termes les Gaulois de son temps :

« Le caractère commun de toute la race gallique, c'est qu'elle est irritable et folle de guerre, prompte au combat, du reste simple et sans malignité. Si on les irrite, ils marchent ensemble droit à l'ennemi, et

l'attaquent de front, sans s'informer d'autre chose. Aussi, par la ruse, on en vient aisément à bout ; on les attire au combat quand on veut, où l'on veut, peu important les motifs ; ils sont toujours prêts, n'eussent-ils d'autre arme que leur force et leur audace. Toutefois, par la persuasion, ils se laissent amener sans peine aux choses utiles ; ils sont susceptibles de culture et d'instruction littéraire. Forts de leur haute taille et de leur nombre, ils s'assemblent aisément en grande foule, simples qu'ils sont et spontanés, prenant volontiers en main la cause de celui qu'on opprime. »

Il fallait rappeler ici ces deux passages souvent cités pour colorer le fond de la toile mouvante sur laquelle se dessine, dès son entrée en scène, le génie celtique.

Les vers d'Homère prouvent que les Grecs croyaient ces barbares dans un rapport direct et constant avec l'autre monde (le peuple des ombres).

Strabon distingue finement les deux traits saillants des Celtes d'une part, le courage, le goût de l'aventure, l'impétuosité irréfléchie ; de l'autre, cette puissance de sympathie, qui, jointe au courage, produit l'élan héroïque, et qui, tournée au-dedans par la contemplation, deviendra la rêverie. C'est le côté masculin et le côté féminin de la race. Ils prédomineront tour à tour l'un sur l'autre et produiront les combinaisons les plus diverses, mais on les verra reparaître sans cesse à travers toute l'histoire des peuples celtiques.

La folle ardeur, la fougue guerrière résume l'histoire extérieure des Gaulois, jusqu'à la conquête romaine. Ils sont la terreur du monde antique.

Sous le choc formidable de leurs invasions, Romains et Grecs tremblent pour leurs temples et commencent à douter de l'éternité de leurs dieux. Quant à ces barbares, ivres de leur force, ils ne doutent de rien puisqu'ils marchent contre l'Océan en fureur, répondent à la foudre en lançant des flèches dans les nuages et déclarent au roi Alexandre le Grand qu'ils n'ont qu'une seule crainte, c'est de voir la voûte du ciel tomber sur leur tête.

« Ils courent le monde l'épée à la main, dit Michel, moins, ce semble, par avidité que par un vague et vain désir de voir, de savoir, d'agir ; brisant, détruisant, faute de pouvoir produire encore. Ce sont les enfants du monde naissant. »

Ces enfants, qui peuplèrent le nord de l'Italie, le Danube et l'Asie-Mineure de leurs colonies, dont les troupes aidèrent Annibal à battre les Romains et plus tard Rome à vaincre le monde, avaient dans leurs mœurs un trait spécial qui les distingue parmi les autres races et les autres peuples. C'est le vainqueur de la Gaule, c'est César qui l'a relevé dans ses *Commentaires*.

« Il y a de telles alliances, dit-il, que ceux qui en font partie, jouissent ensemble, pendant leur vie, de

tous les avantages des chefs à l'amitié desquels ils sont dévoués ; mais s'il arrive malheur à ces derniers, ou ils partagent le même sort, ou ils se donnent la mort. Et il n'y a pas d'exemple qu'il s'en soit jamais trouvé un seul qui, son ami étant tué, ait refusé de mourir ainsi. » Ajoutons que, par sa croyance religieuse, le Gaulois était sûr de suivre son compagnon défunt dans l'autre vie. Telle la coutume de l'amitié héroïque, dont la portée pour la psychologie nationale ne saurait échapper à personne. Car cet élan instinctif, impétueux et si démesuré qu'il dût paraître une folie ridicule au positif et froid César, contient en germe le principe essentiel de la chevalerie, à savoir la fraternité d'armes au nom d'un idéal commun.

Ces pactes d'amitié, à la vie, à la mort, s'étendaient quelquefois à des clans entiers. Toutefois, malgré la communauté de la langue et de la religion, la Gaule n'avait pas réussi à constituer une véritable unité nationale, au point de vue politique. Ses peuplades, toujours divisées entre elles, oscillaient entre une aristocratie héréditaire et une démocratie turbulente. Mais, au même moment où l'idée de conquérir la Gaule, pour s'en faire un marchepied au trône d'empereur romain, germait dans la tête de César, l'idée de former une fédération fraternelle entre tous les Gaulois et d'assurer ainsi l'indépendance de la Gaule, naissait dans la tête d'un jeune chef Arverne. D'un sang noble, d'un caractère généreux et résolu, beau

de stature et de visage, d'une âme fière et libre, il réunissait en lui toutes les qualités de sa race avec plus de constance et de fermeté. Les Brenns¹⁵ qui l'avaient précédé et dont l'histoire n'a même pas conservé le nom, celui qui pilla Rome et celui qui faillit mettre à sac le temple de Delphes, ne furent que d'obscurs chefs de bande.

En Vercingétorix s'incarna pour la première fois la conscience de la Gaule. La lutte contre César sculpte l'image vivante du héros gaulois. On y peut suivre, en une action militaire, l'assaut intrépide de la jeune âme celtique contre le génie romain parvenu à sa maturité, génie positif, dur et implacable, incarné dans un des plus grands capitaines que le monde ait connus. Car, ne nous y trompons pas, dans cet homme pâle et chauve, aux yeux perçants comme des glaives, dans ce proconsul qui sillonne la Gaule avec ses légions, traverse les fleuves à la nage et dicte des lettres à ses secrétaires pendant qu'il chevauche à travers la forêt celtique, dans ce gagnant de batailles qui dirige les intrigues du forum romain du fond des marais de la Belgique, dans cet homme d'airain marchant huit siècles de discipline et de guerre et respire le génie de cette Louve romaine qui devait soumettre le monde barbare et lui transmettre la tradition gréco-latine.

Pour se mesurer avec lui, Vercingétorix a deux

¹⁵ Édouard Schuré suppose que les *Brennus* de l'histoire celtique portaient un titre plutôt qu'un nom (NDE)

choses à faire : combattre la tactique et les armes supérieures de son adversaire par des prodiges de valeur et d'ingéniosité, et maintenir le lien moral entre les nations qui se sont liguées pour cette guerre. Dès que la révolte éclate chez les Carnutes (Chartres), il entre en campagne, espérant surprendre à la fois les camps romains du Nord et du Midi. Mais César devine et prévient tout. Il passe les Alpes et les Cévennes en plein hiver, par six pieds de neige, se montre tour à tour à Vienne, à Langres, à Noviodunum, rétablit ses camps, rassure ses légions, attaque avant d'être attaqué. Miracle de promptitude et d'alachrité, il semble être partout à la fois, et là où il n'est pas, son ombre menaçante se dresse encore.

Avaricum (Bourges) était la plus forte ville de la Gaule. César y met le siège. Vercingétorix essaye en vain de la débloquer. Elle est prise et saccagée de fond en comble. Après ce désastre, le chef gaulois n'abandonne pas son grand dessein. Encore une fois, il rassemble dans sa forte main le faisceau dispersé des nations gauloises, des Pyrénées au Rhin, des Alpes à l'Océan, pour les projeter comme une grêle de javelots contre le colosse romain, qui grandit à mesure qu'on se rue sur lui.

Le Brenn réunit tous les chefs, il leur rappelle leur serment, au conseil armé, sous l'œil des druides, pendant la nuit sainte, à la lueur des flambeaux et devant les étendards joints comme les rayons d'une roue

sur la pierre du sacrifice. C'est alors qu'il prononce ces paroles mémorables : « Je ferai que la Gaule tout entière n'ait qu'une seule volonté ; et quand elle sera d'accord, l'univers lui-même ne sera pas en état de lui résister. »

On le croit ; il ranime les courages. Un instant, la fortune changeante semble sourire à la Gaule et à son chef hardi. Devant Gergovie, Vercingétorix et ses Arvernes repoussent César et lui font lever le camp. Le proconsul est mis en fuite. Emporté dans sa déroute par une troupe de cavaliers Éduens, il perd son épée que les Gaulois vont porter en triomphe dans un de leurs temples.

César s'est bien gardé de raconter cette défaite dans ses *Commentaires*. Pour lui, ce livre fut avant tout une manœuvre électorale pour briguer la dictature. Devant son rival Pompée et devant le peuple romain, il devait paraître invincible. Mais les faits susdits ont été consignés par Varron et rapportés par Plutarque dans sa *Vie de César*. On sait le reste. Enivré par sa victoire, le Brenn tenta une bataille en rase campagne, dans la vallée de la Saône. Il avait réorganisé sa cavalerie, grande ressource des armées gauloises. Il faillit envelopper l'armée romaine ; mais César empêcha ce mouvement tournant avec les cavaliers germaniques à sa solde qu'il tenait en réserve. Après quoi ce fut la retraite, le siège d'Alésia et l'agonie de la Gaule indépendante.

Pour la lutte suprême, elle vint à la rescousse de ses chefs assiégés et de son Brenn cerné dans sa dernière forteresse. Par un travail prodigieux de tranchées, de terrassements et de redoutes, César parvint à repousser à la fois les sorties des assiégés et l'attaque de l'armée de secours. Les tours de bois, les scorpions, les catapultes et les pièges embusqués dans les fondrières eurent raison du courage gaulois.

La dernière scène de cette guerre tragique est une expression trop éloquente de notre premier héros national et de l'âme celtique pour ne pas être rappelée ici.

Cela d'autant plus que le sens mystique et religieux de son dernier geste n'a pas été compris jusqu'à ce jour.

La ville exténuée par la lutte et la faim, ses chefs harassés n'ont plus qu'à se rendre. Les défenseurs d'Alésia ont fait demander à César les conditions qui épargneront à la ville le massacre de tous ses habitants et les derniers outrages. César a répondu sèche-ment : « Qu'on livre tous les chefs, sans exception. » Et maintenant, assis sur son haut tribunal, dans son long manteau de pourpre brodé d'or, le sceptre du juge en main, le proconsul attend. Autour de lui, les légions romaines en armes et muettes sont rangées en un vaste hémicycle. Tous les yeux se fixent vers le haut de la montagne, sur la porte de la ville. Surprise générale. Un cavalier en sort seul. C'est Vercingéto-

rix, revêtu de sa plus brillante armure et de ses colliers d'or qui étincellent au soleil. Un frisson d'admiration a couru malgré elle sur l'armée romaine, car déjà tout le monde a compris. Le Brenn sait que César n'en veut qu'à lui, tête et cœur de l'insurrection. Pour sauver la vie de ses compagnons d'armes, il s'offre en holocauste. On le voit suivre au galop le chemin bordé de palissades qui descend de la forteresse à la plaine. Parvenu près de César, il fait décrire à son cheval trois grands cercles autour du tribunal. Après ce geste inattendu et singulier, il saute à terre, jette son casque, son bouclier et son épée aux pieds du proconsul, puis s'assied sur un faisceau d'armes dans une méditation immobile. Devant tant de noblesse dans une si grande infortune, les derniers légionnaires ont frémi d'émotion. Mais César, impassible jusque-là, accable son adversaire vaincu d'un torrent de reproches et d'injures et, d'un geste brusque, ordonne de lier le captif. Vercingétorix n'a rien répondu ; sa destinée est accomplie.

« Et le reste est silence... » comme dira, par la bouche d'Hamlet, le plus illustre des Bretons. Oui, silence et ténèbres pendant six ans... dans le plus noir cachot de la prison Mamertine, à Rome, jusqu'au jour où la tête du chef de la Gaule, devenu l'ombre de lui-même, tombera sous la hache du licteur, aux cris féroces de la populace, pendant que César montera au Capitole...

Mais que se passa-t-il dans l'âme du héros, à sa dernière rencontre avec son vainqueur, devant Alésia ?

Pourquoi fit-il, cavalier funèbre, en un cercle gracieux, tourner son cheval autour de son bourreau, avant de lui rendre les armes ?

Que signifie cette cérémonie qui ressemble à un rite magique ?

Pensa-t-il aux neuf vierges de l'île de Séna qui tournent neuf fois autour de leur victime avant de la frapper ?

Se souvint-il du cercle redoutable de la Nécessité, dont lui avaient parlé les druides, du serpent astral qui enveloppe la terre et les Dieux eux-mêmes de ses anneaux inéluctables, comme l'écharpe de la Voie lactée enveloppe les constellations les plus brillantes ?

Voulut-il, avec la force des victimes qui se vouent librement à la mort, appeler la vengeance divine sur le superbe imperator ?

Car elle veille, la grande Nécessité, Némésis-Eneka, la déesse aux pieds d'airain. Elle veille invisible, mais elle vient à coup sûr ! Quoi qu'il en soit, elle s'accomplit la silencieuse incantation du grand chef des cent têtes, à sa dernière chevauchée. Oui sans doute, César, après avoir terrassé la Gaule, passa le Rubicon, asservit Rome, battit Pompée à Pharsale, conquît l'Égypte et Cléopâtre, soumit l'Afrique et l'Espagne et triompha cinq fois.

Mais lorsqu'il crut toucher au rêve de sa vie, lorsque, dans l'ivresse du pouvoir absolu, il ceignit enfin son front chauve du bandeau de pourpre des rois — alors, il sembla que l'univers se retournât contre lui... car il tomba, comme une masse inerte, sous les poignards de ses meilleurs amis, serrés en cercle autour de lui.

Jules César, qui dompta le monde, ne put s'attacher une seule âme, à la vie, à la mort, tandis qu'au nom d'une Idée — la Liberté gauloise — Vercingétorix sut joindre, pour une année, en un faisceau vibrant, toutes les âmes de la Gaule !

Dans sa savante *Histoire romaine*, le célèbre écrivain allemand Mommsen, admirateur fervent du génie de César, appelle Vercingétorix un chevalier, non sans une nuance de pitié dédaigneuse. En face du puissant réaliste, qui fonda l'Empire romain, il n'a qu'une médiocre estime pour l'idéaliste aventureux, qui n'a pas réussi. Il est permis de sentir et de penser autrement.

Tout en reconnaissant les lois inéluctables de l'histoire et la supériorité intellectuelle de César, il nous plaît, à nous autres Français, de saluer, dans le fils de Celta, le fier précurseur de la chevalerie et de la liberté.

Chapitre 3 : La religion des Druides ; Le Dieu Belen ; La nuit sainte et le gui sacré

Il est temps de parler de cette religion des druides, qui laissa sur tous les Celtes une empreinte ineffaçable et dont les Gaulois reçurent leurs plus fortes impulsions. Le druidisme n'est pas né en Gaule. Il y fut importé par les Kymris, venus de la Grande-Bretagne.

C'était une race sœur des Galls, parlant la même langue, mais plus haute de taille, au crâne oblong et d'un caractère plus grave.

Aux peuples tumultueux de la Gaule, qui, dans ce pays de forêts et de marécages, occupaient des bourgades de bois au bord des fleuves ou au sommet des montagnes, les prêtres des Kymris, vêtus de lin blanc et couronnés de feuilles de chêne, armés de sceptres enguirlandés de feuillage, surent imposer des rites, des croyances et des dieux nouveaux, avec une organisation religieuse qui embrassait toute la terre gauloise.

L'étymologie courante du nom des druides est celle donnée par Pline l'Ancien. Selon le grand naturaliste latin, ce mot signifie hommes du chêne, d'après le mot grec *drus* qui veut dire chêne. Thurneysen a proposé une étymologie purement celtique, adoptée par d'Arbois-Jubainville. Selon ces deux savants, ce

terme viendrait de *dru* (très) et de *vid* (voir et savoir). Ainsi les druides auraient été appelés par les Celtes eux-mêmes les très voyants et les très sages. On peut hésiter entre ces deux étymologies dont l'une désigne l'arbre sacré du culte et l'autre la supériorité intellectuelle des prêtres gaulois.

C'était un commencement d'unité nationale. Ils formèrent une aristocratie héréditaire qui pouvait s'adjoindre de nouvelles familles par l'initiation et qui élisait son Archidruide.

Leurs assemblées générales se tenaient chez les Carnutes, au centre de la Gaule. On y voyait alors un lac sacré, avec un temple. C'était, en quelque sorte, la Delphes gauloise, sanctuaire et tribunal suprême. Car les fonctions, à la fois religieuse et juridique des druides, ressemblaient à celles des Amphyctions dans la Grèce antique. Ils y jugeaient en dernier ressort des querelles entre les peuples et les particuliers qui venaient leur soumettre leurs disputes. Ceux qui les consultaient et assistaient à leurs fêtes savaient que, depuis la forêt sainte, l'autorité des druides s'étendait au loin parmi les peuples de la Celtique.

Il n'y a qu'une voix dans l'antiquité gréco-latine pour vanter la sagesse des druides, leurs connaissances en astronomie, en botanique, en médecine et dans la science augurale. On parle peu de leurs fonctions sacerdotales, mais on les place très haut comme

savants, comme moralistes et comme penseurs spéculatifs.

Les plus illustres écrivains, philosophes, orateurs, historiens, hommes d'État, naturalistes, voyageurs et poètes sont d'accord sur ce point. Les passages d'Aristote, de Cicéron, de Strabon, de César, de Plin l'Ancien, de Pomponius Méla et d'Ausone, qui s'y réfèrent flottent dans toutes les mémoires de lettrés. Indications précieuses et infiniment suggestives : sans elles nous ne saurions rien de nos premiers instructeurs, mais ce ne sont que des bribes sans lien apparent. Elles ressemblent à ces branches de bouleau, de troène et de bruyère, à ces rameaux de toute sorte que les druides entrecroisaient savamment pour en composer des caractères multiples, runes vivantes, écriture symbolique et impressive. Les druidesses les variaient en guirlandes fleuries dans leurs temples forestiers, formés de troncs d'arbres et de bosquets. Mais, pour comprendre ce langage des rameaux et des fleurs, il fallait en avoir la clef. Les druides ayant été chassés et relégués dans la Grande-Bretagne par les empereurs romains, puis supprimés par les évêques chrétiens, on ne peut entrevoir leur cosmogonie et leur morale qu'à travers ce qui nous reste de leurs successeurs, les bardes, ainsi qu'à travers les épopées païennes et les traditions populaires du pays de Galles et de l'Irlande.

Une chose ressort clairement de tous les témoignages, c'est qu'à côté du culte officiel, dont les

druides avaient la haute main, ils possédaient une doctrine secrète qui en révélait le véritable sens. Cette science traditionnelle, non écrite, qu'ils retenaient de mémoire, ils l'avaient condensée en triades ou strophes de trois vers qu'ils faisaient apprendre par cœur à leurs élèves. La triade était un moyen mnémotechnique. Les idées s'y groupaient trois par trois. Généralement la première était d'ordre métaphysique, la seconde d'ordre moral, la troisième d'ordre naturel. Ceci provenait d'une raison profonde. Les druides savaient que tout se correspond et s'emboîte, dans le monde divin comme dans le monde humain et dans le monde naturel, et qu'en réalité ces trois mondes n'en font qu'un seul, puisque les choses y procèdent les unes des autres par séries analogiques.

La méthode et le cadre de leur enseignement contenaient donc déjà le principe de leur philosophie.

Disons d'abord en trois mots ce que fut la religion populaire des Gaulois et pénétrons ensuite, pour un instant, dans la doctrine secrète des druides. On verra quelle lumière imprévue celle-ci jette sur la première. Cela produit l'effet d'un feu allumé, la nuit, dans une forêt vierge. On tâtonne à travers des ténèbres effrayantes, fondrières et fourrés inextricables, où des arbres-colosses se tordent avec des lianes comme des reptiles monstrueux. Mais, à la première fusée de la flamme, au-dessus de ce chaos, apparaît un temple de

verdure, où des frondaisons merveilleuses s'élancent et retombent des voûtes gigantesques.

Avant l'arrivée des druides, les Gaulois, comme tous les peuples primitifs, vivaient déjà dans une communion intime avec la nature ambiante.

Mais, leurs idées étant dépourvues de discernement, il n'y avait pas de hiérarchie dans leurs dieux, pas d'unité dans leur culte.

Leurs impressions et leurs perceptions se traduisaient en une mythologie variée. Ils adoraient une quantité de divinités locales.

Au sommet des Vosges, se dressait le dieu Vogésus ; dans l'épaisseur des Ardennes, régnait la déesse Arduine, et Héussa, la reine de l'Épouvante dominait les récifs de l'île d'Ouessant.

Fleuves et montagnes regorgeaient de génies animateurs. Pas de pic sans géant, pas de gouffre sans dragon. Les fées vertes parcouraient les forêts, les fées blanches ou bleues flottaient sur les sources. Celles des eaux thermales étaient appelées les Bonnes Mères ou les Guérisseuses. Toutes sortes d'esprits élémentaires, bons et méchants, gnomes, poulpicans, lutins grouillaient dans les rochers et les cavernes. Sans supprimer ces dieux locaux, les druides instituèrent en Gaule un dieu national, Teutatès, révélé, disaient-ils, par le grand ancêtre Hû Gadarn, un conducteur de peuples, inventeur de la charrue et

de la barque, qui jadis avait amené par mer les Gaulois d'une terre lointaine d'Occident, perdue au-delà de l'Océan Atlantique. Le dieu Teutatès, apporté par Hû Gadarn, protégeait l'agriculture, les arts et l'industrie ; il procurait les richesses. Au-dessus de lui, régnait, dans le ciel, Esus, sorte de Jupiter gaulois, gouvernant tous les phénomènes de l'atmosphère. Quand les nations celtiques défendaient leurs foyers ou marchaient à leurs conquêtes, le lumineux Esus changeait de nom et d'aspect. Il voilait sa face et se couvrait d'une armure de nuages. Il devenait Tarann, le dieu de la foudre et de la guerre. Dans les traînées de nuages, qui lui faisaient escorte, volaient les âmes des morts qui soufflaient aux cœurs des vivants le courage intrépide. Quand mourait un héros, Tarann allait porter son âme au pays des ancêtres, au cercle du soleil, sur les ailes de l'orage et de la tempête.

Quant à la morale que les druides inculquaient au peuple par leurs rites et leurs lois, elle se résu-mait dans une triade que nous a conservée Diogène Laërce : « Adorer les dieux. — Ne rien faire de mal. — Pratiquer la bravoure. »

Telle était la religion officielle et vulgaire, mais il y en avait une autre, secrète, que les druides enseignaient aux jeunes gens des familles nobles, au fond de leurs retraites forestières.

Cet enseignement, qui se poursuivait à époques fixes, pendant des années, se ramassait sous forme

de triades en un long poème, que les druides savaient de mémoire, que leurs élèves devaient apprendre par cœur, mais que personne n'avait le droit d'écrire.

« Les grands hommes, disent les druides, sont comme des flambeaux dont la lumière est toute bienfaisante et ne cause de mal à personne ; mais quand ils viennent à s'éteindre, leur mort provoque ordinairement des vents et des orages qui soulèvent l'atmosphère¹⁶. »

César, Lucain, Méla et d'autres n'en ont connu que des fragments. Mais les traits essentiels de la doctrine des druides, qu'ils ont curieusement interrogés, percent dans leurs écrits :

« Les druides, dit César, racontaient que la race gauloise était issue d'un très grand Dieu d'espèce et d'origine souterraine. »

D'autres auteurs appellent ce Dieu Dis-Pater ou Pluton. Que signifie cette génération de l'humanité dans les ténèbres par le dieu de l'abîme ?

Allusion transparente à l'époque lointaine, immémoriale, où les hommes vivaient encore, sous un ciel toujours couvert de nuages, sur cette mystérieuse Atlantide, dont les druides avaient conservé par tradition un vague souvenir.

Quant au Dieu crépusculaire, père de l'humanité primordiale, sorte de Saturne foudroyé ou de Lucifer

¹⁶ Plutarque, *De la cessation des oracles*.

enchaîné sur une planète, c'était le roi d'un peuple d'ombres malheureuses, régnant sur le cercle de la Nécessité et de la Mort. De lui venait la lourde chaîne des fléaux, des malheurs et des misères qui pèsent sur la race humaine. Mais ce Dieu n'était pas le Dieu souverain. Au-dessus de lui, dans le vaste ciel, parmi les astres innombrables, régnaient les Dieux de la Lumière, de la Liberté et du Bonheur. Le plus éclatant parmi eux est Bélénos, le Dieu solaire. C'est de lui que viennent les bienfaits, les grâces, les espérances. C'est lui qui a revêtu la terre de son manteau végétal, de son tapis de feuilles et de fleurs. C'est de lui aussi que viennent les âmes humaines, filles de l'Éther, tissées dans la plus pure essence de la lumière. Seul le corps de l'homme est pétri dans l'argile terrestre par l'antique Saturne, fils de la Nuit primitive. C'est par leurs fautes et leurs crimes que les âmes sont tombées d'abord dans l'Abîme (Anoun) puis dans le cercle étroit de la Nécessité (Ankena) sur la Terre.

Or, tout leur effort doit tendre à rejoindre leur génie primitif (Awen) pour resplendir d'un nouvel éclat sous le rayonnement de leur vrai Dieu (Bélen) le roi du Soleil. Et cela n'est possible que par une lutte incessante et une série d'existences, au cercle de la migration (Abred). Dans les intervalles de leurs vies terrestres, les âmes humaines vivent dans un état intermédiaire que les druides symbolisaient par deux régions diverses. Celles qui ont mal agi retombent

dans l'Abîme ténébreux (Anoun). Celles qui ont fait le bien séjournent auprès des héros, dans les îles heureuses, situées au milieu de l'Océan. Elles y sont portées par des barques légères ou poussées par les vents. Mais un jour viendra où le cercle de la Nécessité étant brisé par l'effort des hommes et l'expansion du Dieu de la Lumière, les âmes humaines retourneront au cercle du Bonheur (Gwynfyd) dans la couronne du Soleil, et vibreront comme les Dieux eux-mêmes dans ses rayons vivants.

La quintessence de ces idées est empruntée au *Mystère des Bardes de l'île de Bretagne*¹⁷ (*Cyfrinach Breidd Ynis Prydain*) traduit par Adolphe Pictet (Genève, 1853). C'est l'extrait d'une collection faite, à diverses époques, des préceptes bardiques sur l'art de la poésie et du chant ainsi que sur des questions de morale et de philosophie religieuse, collection publiée en partie par les éditeurs de l'*Archaiology of Wales*. Je sais que la plupart des celtisants d'aujourd'hui ne veulent plus admettre que le *Mystère des Bardes* renferme la moindre idée druidique et considèrent cette œuvre comme une élucubration de quelques théologiens du XVII^e siècle. Les raisons qu'ils donnent de cette opinion sont des raisons purement extérieures et qui n'ont rien à faire avec le contenu philosophique de ces triades, dont ces savants ne daignent même pas

¹⁷ Voir *Les triades des druides de Bretagne*, Arbre d'Or, 2001 (NDE).

s'occuper. L'argument péremptoire qu'ils invoquent contre ce document est qu'il fut rédigé plus de mille ans après la mort des derniers druides. Ils oublient que la tradition orale et non écrite des bardes a duré bien plus longtemps. Pour ma part, je crois avec le savant genevois que les bardes ont pu donner, avec le temps, une couleur chrétienne à leurs antiques traditions, mais qu'ils n'en ont pas altéré le fonds primitif.

Les trois cercles de l'existence Anoun, Abred et Gwynfyd ont, au premier abord, une certaine ressemblance avec les concepts chrétiens de l'enfer, du purgatoire et du ciel, mais la doctrine leur donne un sens tout différent et une portée beaucoup plus large.

Quant à l'idée de la métempsycose, dans le sens d'un progrès constant et d'une épuration graduelle des âmes, elle a toujours été repoussée par l'Église. Il y a enfin dans le *Mystère des Bardes* une idée saisissante et singulièrement profonde qu'on ne trouve, sous cette forme énergique, ni dans l'antiquité ni dans le christianisme.

C'est l'idée que chaque homme a un génie primitif, un Awen qu'il doit prendre pour modèle et auquel il pourra finalement s'identifier, au cercle de Gwynfyd, en recouvrant la mémoire totale de ses existences passées, qui viendront alors le saluer en chœur, comme autant de Victoires sur le Destin.

Cette idée transcendante et triomphante de la per-

sonnalité humaine est comme le sceau du génie celtique imprimé sur la doctrine. Telles sont les raisons intrinsèques qui me persuadent que les idées-mères du *Mystère des Bardes* remontent jusqu'aux druides.

Voici quelques-uns des textes d'auteurs latins prouvant que les druides croyaient à l'immortalité de l'âme et à la pluralité des existences *Non interire animas, sed ab allis post mortem transire ad alios*, César, VI, 14, 5; — *Umbræ non... Erebi sedes... petunt; regit idem spiritus anus orbe alio*, Lucain, 1, 454-8; — *aeternas esse animas vitamque alteram ad manes*, Pomponius Mela, 111, 2, 19.

L'épopée irlandaise présente plusieurs cas de réincarnations. Voir le chapitre sur la métempsycose en Irlande dans *Les Druides* de d'Arbois-Jubainville (Champion).

On imagine aisément quel aiguillon dans l'action, quel flambeau dans le rêve devait être cette doctrine de l'immortalité pour une race impétueuse et combative.

Les Grecs en furent frappés. Eux aussi croyaient à la survie, mais sous une forme plus humble et recouverte d'une teinte de mélancolie comme d'un voile funèbre. Leur paradis comme leur enfer était relégué sous terre. Les âmes les meilleures erraient tristement dans le vague crépuscule des champs élyséens, sur de pâles prairies semées d'asphodèles. Achille, au dire

d'Homère, eût préféré être le dernier des valets de ferme, sous le chaud soleil, qu'un roi chez le peuple des froides ombres.

Les Gaulois se faisaient une tout autre idée de la vie posthume. Après la mort, pensaient-ils, les âmes s'élancent dans l'espace, suivent les vents et les nuages et parcourent librement l'univers. Quelquefois elles reviennent aider les vivants dans leurs travaux ou combattre avec leurs frères sur les champs de bataille, à moins qu'elles ne rejoignent les ancêtres aux îles heureuses de l'Océan, avant de monter aux cercles célestes.

Aussi les Grecs et les Romains s'étonnaient-ils de la facilité avec laquelle les Gaulois couraient à la mort et s'y jetaient comme à une partie de plaisir. On les voyait monter sur le bûcher funèbre de leurs amis avec une confiance superbe, persuadés qu'ils continueraient leur vie à deux. On en voyait même qui acceptaient de mourir en remplacement d'un autre, pour une outre de vin qu'ils distribuaient à leurs amis, et tendre gaiement la gorge au couteau après un joyeux festin. À leurs yeux, cela n'avait pas plus d'importance que de traverser un fleuve à la nage et de passer d'une rive à l'autre. Ils se débarrassaient de leur corps, dans l'attente d'une plus souple enveloppe, comme on jette un vieux haillon pour revêtir un habit neuf. Les Épicuriens sceptiques d'Athènes, voire les Stoïciens de Rome s'étonnaient de tant d'audace. Ces

libres-penseurs, qui tenaient à leur peau, trouvaient que le courage gaulois n'était que bravade et cynisme. Nous sourions nous-mêmes de la naïveté de ces barbares qui jetaient des lettres dans les flammes d'un bûcher funèbre, persuadés que le mort irait les porter à leurs parents défunts. Mais cela ne prouve-t-il pas l'énergie singulière de la foi en l'immortalité que les druides avaient infusée à ces nations ?

Cette idée revêtait une beauté supérieure et une véritable grandeur morale dans la cérémonie qui accompagnait le serment des frères d'armes. Lorsque deux chefs ou deux amis du même rang s'étaient choisis pour compagnons inséparables, ils se rendaient dans un lieu retiré où le feu de Bélen brûlait, en plein bois, sur un autel de granit, dans un temple circulaire, formé de monolithes ou de troncs d'arbres.

En face de l'Archidruide, représentant du grand Ancêtre de la race, devant le feu sacré, signe de la présence du Dieu, ils se juraient fidélité dans cette vie et dans l'autre. Le druide leur présentait une coupe d'hydromel. Après s'être faits une incision au bras, les jeunes gens mêlaient au liquide quelques gouttes de leur sang. Les ovates y secouaient une pluie d'étincelles, de leurs torches allumées au feu de Bélen. En prononçant le serment, les guerriers buvaient à tour de rôle, puis échangeaient leurs épées et les croisaient l'une sur l'autre. Le serment d'amitié, pour la lutte commune, dans les deux mondes, les élevait, dès

celui-ci, au cercle de Bélen, dont la flamme courait dans leurs veines.

On peut voir dans ce rite l'influence de la pensée druidique sur la vie individuelle. Sa portée familiale et sociale apparaissait dans la fête du printemps, qui était à la fois celle de la renaissance universelle, de la génération et du mariage. Les couples, suivis d'une foule immense, affluaient à la même clairière transformée en un décor somptueux par la parure de l'année.

Après les sacrifices et les festins, aux approches de la nuit, on se rendait au temple de Bélen. Les couples trouvaient les druides assemblés autour de l'autel ; le feu s'assoupissait sous la cendre.

On le voyait s'éteindre dans l'obscurité croissante. Mais les druidesses y jetaient les fleurs sacrées, l'herbe d'or, la verveine, la primevère et le trèfle — et, tout à coup, au chant des bardes, il se rallumait d'une flamme rouge de plus en plus ardente. Alors un immense cri de joie partait de la foule pour saluer le retour du Dieu. Cette nuit-là, Bélen devenait le Dieu de l'amour et des générations physiques. Lui qui fait verdier les plantes, frémir les forêts et les fleurs se féconder entre elles, se réjouit aussi de la floraison des corps. Les bouches qui se cherchent, les couples qui s'unissent dans les bois sombres, appellent à la vie une nouvelle moisson humaine. Voilà ce que proclament ces sons de trompe, ces rondes de druidesses

autour de l'autel, ces danses de guerriers autour des épées fichées en terre à la lueur des flambeaux, ces feux de joie qui bondissent de montagne en montagne. C'est Bélen qui féconde la terre. C'est la fête des conceptions heureuses.

Mais la pensée sublime des druides, illustrée par leur culte singulier, se trahit tout entière dans la plus mystérieuse et la plus sacrée de leurs fêtes religieuses, dans la cueillette du gui pendant la nuit sainte.

Les sages de la Celtique avaient une vénération particulière pour toutes les plantes et s'appliquaient à une étude minutieuse de leurs formes, de leurs mœurs et de leurs vertus curatives. Ils croyaient qu'elles viennent d'un monde supérieur plus pur que la terre. Les fleurs ne sont-elles pas les filles innocentes et toujours vierges du soleil ? Leurs images premières ne fluaient-elles pas dans sa ceinture éthérée, avant que notre monde ne fût sorti de l'abîme. Les druides observaient curieusement leurs émanations magnétiques, leur auréole d'éther visible seulement à des yeux exercés, leurs rapports intimes avec les astres et la subtile sympathie qui leur fait ouvrir ou fermer leurs pétales au soleil ou à la lune. Mais aucune plante ne leur semblait plus miraculeuse que le gui, car il vivifiait pour eux la pensée-mère de leur doctrine.

Les autres plantes croissent pêle-mêle et au hasard sur le vaste sein de la terre. Le gui ne pousse que sur le

chêne où germe sa semence apportée par les oiseaux du ciel. Les tendres racines de la plante parasite se cramponnent au roi de la forêt, vont chercher sous sa rude écorce la sève nécessaire pour nourrir la forte tige et les feuilles drues. Et tandis que l'arbre géant se dépouille branche après branche, quand toute la forêt semble morte sous l'épais linceul de la neige hivernale, le gui toujours vert fleurit seul sur le tronc du chêne. Ainsi, disaient les druides, l'âme humaine, qui vient d'ailleurs, s'incarne dans un corps approprié et survit à la mort des choses. La fête du gui, célébrée au solstice d'hiver, pendant la nuit la plus longue de l'année, *Mathair Nocht*, la Nuit Mère comme on l'appelait, marquait donc à la fois le retour des âmes sur la terre et leur vie immortelle, le recommencement de l'homme avec l'incarnation et le recommencement de l'année avec le nouveau cours du soleil.

Nous pouvons fort bien nous figurer cette cérémonie que Pline a scrupuleusement décrite. Le prêtre montait par un escalier en bois dans les ramures de l'arbre, coupait la plante sacrée avec une faucille d'or et les ovates la recevaient, en bas, sur une toile de lin blanc. Ce qui nous échappe aujourd'hui ce sont les émotions de l'assemblée, sous le chêne puissant qui laissait luire la pleine lune à travers ses branches. Ici, rien de bruyant, rien qui pût rappeler l'exaltation joyeuse de la fête printanière, mais un recueillement profond, une attente inquiète, un silence solen-

nel, interrompu seulement par le frémissement des harpes et le choc des armures appendues aux bras de l'arbre séculaire. Bélen, le Dieu solaire, était le maître des âmes ; mais il chargeait la déesse de la Lune, nommée tour à tour Bélisama, Sirona ou Korridwen chez les Gaulois, de renvoyer à la terre les âmes qui devaient se réincarner. À ce moment peut-être, plus d'une femme enceinte — de celles qui savaient le secret du gui par les druidesses — croyait sentir le frôlement des ancêtres invisibles, sous la caresse des rayons lunaires, et devait frémir, comme au toucher d'une âme, au premier tressaillement de l'enfant à naître dans son sein.

Résumons cet aperçu de la religion druidique. L'initiative individuelle et le courage héroïque, le culte des ancêtres et le sentiment national, voilà les forces puissantes que les druides surent exciter chez les peuples gaulois, en prenant pour levier la doctrine sur l'antériorité et l'immortalité de l'âme. Ces puissants intuitifs furent des fils de Saturne aspirant au Soleil. Possesseurs d'une tradition obscure, ils n'en eurent pas moins des lueurs étonnantes de l'Au-delà et leur doctrine du génie individuel, de l'Awen peut être considérée comme le principe dominant de leur race qui persistera à travers toute l'histoire de France.

Un mot encore sur les druidesses. Il semble qu'au temps de la conquête de la Gaule par Jules César, le

rôle de ces prêtresses énigmatiques était déjà fort effacé.

Une foule d'indices fait voir cependant que ce genre de prophétesses eut une grande importance chez les Kymris et les Gaulois à une époque antérieure de leur histoire. Leurs apparitions sporadiques se prolongent même au-delà de la conquête romaine.

Sous le règne de Néron, la reine Boadicée souleva les Bretons contre les légions romaines au nom d'Adrastée, déesse de la Victoire. En racontant la révolte du Batave Civilis, sous le règne de Vespasien (vers l'an 70 après J.-C.), Tacite parle d'une certaine Velléda, de la nation des Bructères, qui donnait des oracles dans une tour et jouissait d'une grande autorité. On lui apportait des trophées de guerre et des prisonniers. D'après l'étymologie de son nom, cette prophétesse devait être une Gauloise, car son nom signifie en gaulois *voyante*. On dirait qu'à une certaine époque les druides en possession d'une tradition savante, mais ayant perdu leur clairvoyance, se servirent des femmes chez qui la sensibilité visionnaire est plus fréquente, les éduquèrent en conséquence et instituèrent des collèges de druidesses, auxquelles la virginité fut imposée comme une condition favorable au développement de leurs facultés psychiques. On doit donc supposer qu'il y eut des druidesses remarquables et que les mieux douées apportèrent à leur fonction le dévouement passionné

que d'illustres Gauloises, les Kamma, les Kiomara, les Eponine déployèrent dans l'amour conjugal. Mêlées aux rites, aux sacrifices, souveraines dans les oracles, elles jouirent d'un grand prestige, pendant un certain temps.

Chez Tacite, Veleda, vierge et prophétesse, qui prit une grande autorité chez les Germains, semble avoir été gauloise et porter un nom qui est le féminin du gaulois *veles*, *veletos*, «voyant».

Au début du *Tain bâ Cualngi*¹⁸, on voit apparaître Fedelm, la prophétesse, *ban-fili*, de Connaught ; c'était une *ingin mac-dacht*, c'est-à-dire une jeune fille, et sa prophétie se réalisa¹⁹.

Mais elles n'échappèrent pas aux terribles dangers de leur art qui, du culte du divin, tourne si facilement aux plus grossières superstitions et à la perversité. Le pouvoir sans contrôle les perdit.

Sujettes aux passions de leur sexe et de la nature humaine, elles se livrèrent à tous les débordements, prophétisèrent dans le sang et le crime, en profitant de l'espèce de folie enthousiaste avec laquelle l'élite des Gaulois se plaisait à mourir volontairement sous le couteau et à se lancer dans l'autre monde.

Les unes, attendries par ces jeunes guerriers qui

¹⁸ *L'enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley*, épopée irlandaise plus connue en France sous le nom de *La razzia des vaches de Cooley*, rééd. Arbre d'Or, 2002 (NDE).

¹⁹ d'Arbois-Jubainville, *La famille celtique*, p. 185.

s'offraient fièrement à la mort, en faisaient leurs époux.

Les autres devenaient cruelles et sauvages, exigeaient victime sur victime.

C'est alors que les druides les reléguèrent sur les îles perdues de l'Océan, à Séna (l'île de Sein), près de la pointe du Raz, à l'île des Nanmètes, près de l'embouchure de la Loire, à Ouessant, Enez Héussa, l'île de l'Épouvante et sur d'autres écueils de l'archipel breton. Toujours soutenues, redoutées, adorées comme des sortes de divinités par les populations riveraines, et seules au milieu des flots, elles effrayaient de leurs rites étranges et de leurs cris les navigateurs téméraires qui se risquaient dans leurs parages en rasant les caps de leurs îles. Nautonnières et rameuses habiles, on les voyait, parfois, montées sur des barques légères, gagner le continent pour rejoindre furtivement leurs amants, à la tombée de la nuit, et s'enfuir à la pointe du jour, à force de rames, balancées sur les hautes vagues qui semblaient leur élément natal. On leur attribuait le pouvoir de conjurer les orages et de soulever les flots.

Les unes, disait-on, ne pouvaient prédire l'avenir que si elles restaient vierges ; les autres ne le révélaient qu'à l'homme assez fort pour les dompter. Ce fut la dernière décadence d'un sacerdoce antique et sublime.

Quoi qu'il en soit de ces déviations et de ces excès, la druidesse nous apparaît au seuil de notre histoire comme une figure infiniment suggestive. En ceignant d'une couronne de verveines le front de leurs vierges prophétesses, les druides consacrèrent en elles le don divin de percevoir l'Invisible par les vibrations profondes du cœur.

Dans les siècles de fer et de sang, ils entendirent la Femme frémir au souffle de l'Esprit. Ils écoutèrent chanter son âme, comme les harpes suspendues aux branches de leurs chênes et balancées par le vent, entre terre et ciel.

On peut se donner encore aujourd'hui une sensation lointaine des temps druidiques en allant visiter l'île d'Ouessant, qui s'étend comme une longue table de granit, à huit lieues de « la grande terre » au beau milieu de l'Atlantique. Là, le rocher et la mer chantent encore, dans leur éternel dialogue, l'antique symphonie dont ils ont bercé les âges. Les vieux Dieux sont toujours là.

Dès que le petit vapeur du Conquet, qui porte ce joli nom, Le Travailleur, a dépassé l'île de Molène (la Chauve) et entre, à travers un archipel de récifs, dans le furieux courant du Fromveur, le frêle esquif, ballotté en tous sens et fouetté par les embruns, se met à danser comme une coquille de noix. On comprend alors que nos ancêtres de la préhistoire n'ont pas eu tort d'appeler cette région celle de « l'Épouvante ».

L'impression est non moins grandiose quand on parcourt l'île et son maigre sol si souvent balayé par la tempête. Pas un arbre ; à peine, de temps à autre, un buisson. Çà et là, une maison de granit, hérissée de lichens, dans un enclos de pierres. Lorsqu'on approche des falaises, où le superbe phare du Créach se dresse au-dessus d'un cirque de rochers, qui ressemblent à des castels fantastiques entourés de monstres écumants sous l'assaut des vagues, on rencontre de loin en loin une bergère assise sur un rocher et entourée de ses moutons.

La robe et le fichu de ces femmes, aux traits énergiques, sont toujours de couleur sombre. Leurs chevelures sont belles. Noires ou cuivrées, elles flottent éparses sur leurs épaules, en mèches onduleuses, selon l'usage immémorial. Si vous vous égarez, au haut des falaises, dans un pli de terrain, ou, sur la plage, dans un dédale de roches humides couvertes de goémons, et si vous demandez la route à l'une de ces îliennes, elles vous répondront invariablement : « Allez tout rond ». Elles accompagnent ce mot bref d'un geste circulaire qui semble faire le tour de l'île et de l'horizon. Elles parlent peu, les Ouessantines, mais dans leurs yeux fixes et doux se lit une mâle résolution de braver les rigueurs du destin. Sans cesse menacées de perdre leurs maris ou leurs fils, elles prennent le deuil d'avance. Maîtresses dans leur domaine, elles se livrent vaillamment à tous les travaux des champs,

labourent, sèment et fauchent. Il faut voir avec quelle gravité elles accomplissent leurs devoirs religieux dans l'église de Lampaul, serrées les unes contre les autres, comme des oiseaux de mer, sous leurs coiffes de dimanche. Mais aux premiers jours de l'automne, ces mêmes femmes s'acheminent en longue procession vers un cap avancé qui domine la mer. Après une prière murmurée à mi-voix, chacune jette un bouquet de fleurs dans les flots, pour apaiser les colères de l'Océan. Depuis deux mille ans, de siècle en siècle, la coutume s'est transmise. Ce jour-là, les Ouessantines redeviennent sans le savoir des druidesses.

Cependant, sur l'immensité houleuse de la mer, on voit glisser incessamment des volutes de vapeur blanche. Ce sont des steamers venus de toutes les parties du monde qui viennent reconnaître la terre dans ces parages dangereux, avant d'entrer dans la Manche.

Du pont de ces navires, l'île d'Ouessant ne paraît qu'une mince bande de brume. Mais, chaque soir, les deux grands phares, placés à ses deux bouts, le Créach et le Stiff, s'allument comme des flambeaux et projettent sur cette mer de naufrages leurs rayons protecteurs.

Ainsi la sagesse des druides fit luire quelques rayons des vérités primordiales dans la mêlée des peuples barbares et promena, dans la nuit des temps, son éventail de lumière.

Table des matières

L'ÂME CELTIQUE	5
LES LÉGENDES DE LA BRETAGNE	
ET LE GÉNIE CELTIQUE (1891)	10
I. — Le Morbihan ; Les Celtes d'avant l'histoire ; Bataille contre César	15
II. — La Bretagne païenne ; La Pointe du Raz , La ville d'Ys et la légende de Dahut	27
III. — La Bretagne chrétienne, Saint Paul de Léon et la légende de Saint Patrice	49
IV. — La Bretagne chevaleresque ; La forêt de Brocéliande et la légende de Merlin l'Enchanteur	68
V. — La légende de Taliésinn ; Synthèse et mission du génie celtique	108
LE RÉVEIL DE L'ÂME CELTIQUE	128
Chapitre 1 : L'éclosion de l'idée celtique	129
Chapitre 2 : L'héroïsme gaulois ; César et Vercingétorix	146
Chapitre 3 : La religion des Druides ; Le Dieu Belen ; La nuit sainte et le gui sacré	157



© Arbre d'Or, Genève, juin 2004

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *La Fuite du roi Gradlon*, E.V. Luminais, 1884, D.R.

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS